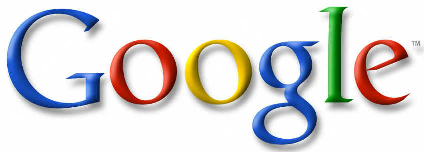



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

PAR

MOÏSE DROIN

» Au demeurant, je suis toujours le même
» que vous avez connu,..... tenant toujours
» rancune à Constantin pour avoir protégé
» l'Eglise et substitué les conversions par
» force aux conversions par la liberté. »
(Lettre de l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.)

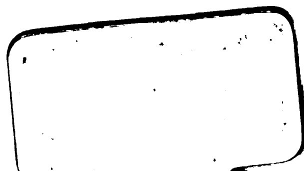


LAUSANNE
H. MIGNOT, ÉDITEUR
7, Pré-du-Marché, 7.

PARIS
LIBRAIRIE J. BONHOURE & Cie
48, rue de Lille, 48.

1880


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

sera ni sans intérêt, ni sans utilité, ne fût-ce que dans le cas où il engagerait des écrivains mieux qualifiés à entreprendre cette histoire[1], qui n'est guère plus connue en Espagne que dans le reste de l'Europe. Il y a là de riches mines à exploiter, et il n'est pas douteux que les archives secrètes du Vatican, des couvents et de la Compagnie de Jésus ne renferment des documents dont la publication jetterait sur les origines et les développements de la Réforme dans les deux péninsules, des lumières inattendues qui seraient du plus haut intérêt pour la chrétienté tout entière.

Genève, décembre 1879.

M. Droin.



LIVRE PREMIER



AVANT LA RÉFORMATION



INTRODUCTION



Les vérités, à quelque domaine qu'elles appartiennent, ont besoin de temps pour devenir des faits ou des principes, acceptés comme tels par les peuples civilisés. Sont-elles parvenues à l'état d'évidence, rien ne peut les empêcher de faire leur chemin dans le monde. On en entravera la marche progressive, on en comprimera les manifestations, on en persécutera les partisans, elles n'en triomphent pas moins tôt ou tard des obstacles qu'elles rencontrent et entrent définitivement, au jour marqué par la Providence, dans les mœurs et dans les institutions de l'humanité; semblables à ces ruisseaux qui, descendant des montagnes, forment, en se réunissant, un fleuve large, profond, rapide, dont les eaux fertilisent les contrées qu'il traverse; tandis que, grossi par l'oura-

gan, il renverse toutes les barrières par lesquelles on avait cherché à l'endiguer.

Tel est le phénomène qui s'est produit en Europe dès la fin du XVe siècle. Le despotisme politique et clérical qui pesait lourdement sur toutes les nations, le relâchement universel de la discipline ecclésiastique et le progrès de superstitions qui altéraient de plus en plus les enseignements apostoliques, provoquèrent, dès le IXe siècle, le mécontentement et souvent l'indignation du peuple, en même temps que quelques théologiens sentaient le besoin de chercher la vérité religieuse directement dans les livres sacrés.

La Péninsule ibérique, bien que séparée du reste de l'Europe par de hautes montagnes et la Méditerranée, ne pouvait rester étrangère à un mouvement de rénovation chrétienne qui entraînait, comme un tourbillon, toutes les contrées du monde civilisé. Si l'Allemagne eut Erasme, Luther, Melanchthon; la Suisse, Zwingle, Œcolampade, Viret; la France, Le Fèvre, Farel, Calvin; l'Italie, Ochino, Paleario, Vermigli; l'Espagne peut citer avec honneur A. et J. Valdès, les frères Enzinas, les Valer, Vivès, Constantin Ponce de la Fuente, Egidius, Montanus, qui ne s'appliquèrent pas avec moins

de courage et de dévouement à mettre leur patrie en possession des bienfaits de la Réformation.

Il est même digne de remarque que la doctrine éminemment évangélique de la justification par la foi, fut presque toujours prêchée en Espagne par un grand nombre de docteurs et de prêtres; or on sait que ce dogme fut le puissant levier des réformateurs pour combattre le scandaleux trafic des indulgences, les pardons à prix d'argent, le purgatoire, les pèlerinages, toutes les erreurs, en un mot, qu'exploitait le clergé pour s'enrichir et dominer les consciences.

Sans doute les protestants ne formèrent jamais un parti assez puissant pour obtenir et au besoin pour exiger, sinon une entière liberté de conscience, du moins une tolérance légale qui leur permît de célébrer leur culte sans entraves; ce ne fut pas, pour ainsi dire, comme ailleurs, un peuple nouveau qui, surgissant du sein de la nation, devait en renouveler les institutions, les croyances et les mœurs.

Ce sont des âmes qui, converties à l'Evangile, ne demandent qu'à rendre paisiblement à Dieu « le culte en esprit et en vérité » réclamé de ses vrais adorateurs; ce sont d'humbles communau-

tés, dont les membres se réunissent dans la demeure de l'un d'entr'eux pour méditer ensemble les saintes Ecritures, chanter d'un commun accord les louanges de leur divin Maître et s'occuper sérieusement de leur salut éternel. On ne les voit pas grouper leurs églises, dispersées sur le sol de la patrie, par l'établissement de consistoires et de synodes; les souverains, le saint-office, les moines, les Jésuites ne leur en ont pas laissé le temps. Ils ne pensent pas même à s'insurger contre les lois draconiennes qui les déciment, en sorte qu'on ne saurait, à l'exception de leur courage, les comparer aux huguenots français, aux évangéliques allemands, aux gueux des Provinces-unies, qui combattirent avec un admirable héroïsme pour conquérir ou conserver leur liberté religieuse. Aussi ne vit-on, dans cette contrée, ni missions bottées, ni noyades populaires, ni meurtrières dispersions de paisibles assemblées, ni St-Barthélemy; peuple, princes, clergé savent qu'ils peuvent compter sur la vigilance des tribunaux de l'inquisition, avec leurs cachots, leurs tortures et leurs bûchers, pour exterminer les ennemis de la hiérarchie romaine.

Mais si les circonstances, peut-être aussi le ca-

ractère des chefs de la réforme espagnole, ne se prêtèrent pas à l'établissement d'une Eglise nationale, les progrès de la vérité chrétienne n'en furent pas moins réels et rapides dans la Catalogne comme dans l'Andalousie, dans les deux Castilles comme dans la Manche et l'Aragon.

D'ailleurs ce n'était pas chose nouvelle en Espagne, qu'une opposition ouverte ou latente aux vues ambitieuses du Saint-Siège, aux prétentions insatiables d'un clergé dominateur et aux envahissements des ordres monastiques. Nous voyons au contraire, en plein moyen âge, un prêtre espagnol enseigner des doctrines que Génébrard, archevêque d'Aix au XVIe siècle, appelle lui-même « des opinions calvinistes. » [1]

Nous voulons parler du célèbre *Claude de Turin*, dont on ignore le lieu exact de naissance et même le nom de famille ; nous savons seulement qu'il naquit et vécut quelque temps dans la province de Lérida, aux environs d'Urgel.

[1] Calvinistas Claudii Taurinensis opiniones.

CHAPITRE PREMIER

Claude dit de Turin.

Félix, évêque d'Urgel[1], poursuivant, d'accord avec les évêques d'Aquitaine, l'œuvre réformatrice de Vigilance, s'opposa en toute circonstance aux empiétements de la cour de Rome. Aussi fut-il appelé en 792 à présider un concile en Espagne, où il fut expressément défendu « de dresser » aucune image ou portrait en l'Eglise de Dieu, » de tout ce qu'on devait adorer. »

Claude, son disciple, était renommé, des deux côtés des Pyrénées, pour son érudition, ses talents et sa piété vivante. Louis-le-Débonnaire, après

[1] Félix d'Urgel enseignait que Jésus-Christ, selon la nature humaine, n'était que fils adoptif (Fleury, *Histoire ecclésiastique,* L. 44).

l'avoir pris pour chapelain, lui confia le diocèse de Turin, le jugeant seul capable de combattre avec succès les superstitions qui envahissaient l'Eglise, grâce à l'influence des ordres monastiques.

Fidèle aux enseignements de saint Augustin, qu'il mettait au-dessus des autres pères de l'Eglise, il répondit à la confiance de son souverain de la manière la plus satisfaisante. « Il foudroyait les mérites des hommes, dit Basnage, et remarquait que si Jésus-Christ ne tirait aucune gloire de ses actions, se contentant du plaisir de faire la volonté de son Père, à plus forte raison les hommes ne devaient point rapporter à eux-mêmes ce qu'ils faisaient de bien. Il disait nettement qu'on était sauvé par la foi seule... Cependant, il ne voulait point une foi dénuée de bonnes œuvres. »

Claude rejetait, en effet, toutes les traditions qui ne lui paraissaient pas conformes aux enseignements de l'Evangile, entre autres les prières pour les morts, le culte de la croix, des saints et de leurs images. « Je n'établis point une nouvelle secte, moi qui ne prêche que la vérité toute pure, écrivait-il à l'abbé Théodomir[1], mais autant que

[1] Théodomir était, à cette époque, abbé dans un couvent de Nîmes.

je l'ai pu, j'ai réprimé, combattu, détruit les sectes, les schismes, les superstitions et les hérésies; ce que je ne cesserai de faire avec l'aide de Dieu. Contraint d'accepter l'épiscopat, je suis venu à Turin, où j'ai trouvé toutes les églises pleines d'abominations et d'images; et parce que j'ai commencé, moi seul, à détruire ce que tout le monde adorait, tout le monde a commencé à ouvrir la bouche contre moi... On dit: Nous ne croyons pas qu'il y ait quelque chose de divin dans l'image que nous adorons, nous ne la révérons qu'en l'honneur de celui qu'elle représente; je réponds : Si ceux qui ont abandonné le culte des démons honorent les images des saints, ils n'ont pas quitté les idoles, ils n'en ont changé que les noms... S'il fallait adorer les hommes, il fallait plutôt les adorer vivants, lorsqu'ils étaient l'image de Dieu, qu'après leur mort, lorsqu'ils ne ressemblent qu'à des pierres; et s'il n'est pas permis d'adorer les œuvres de Dieu, bien moins encore faut-il adorer celles des hommes. »

» Si nous devons adorer la croix, dit Claude ailleurs, parce que Jésus-Christ y a été attaché, nous devons adorer bien d'autres choses. Christ fut cloué sur la croix à peine six heures, tandis qu'il

demeura neuf mois dans le sein de Marie; qu'ils adorent toutes les vierges, puisqu'une vierge a enfanté Jésus-Christ; qu'ils adorent les crèches, parce que Jésus-Christ, à peine né, fut déposé dans une crèche; qu'ils adorent les linges, puisque Jésus-Christ fut enveloppé dans un linge; qu'ils adorent les barques, puisqu'il enseigna d'une barque, qu'il dormit dans une barque et qu'il ordonna qu'on jetât d'une barque les filets. Qu'ils adorent les agneaux, puisqu'il est écrit de Christ : *Voici l'Agneau de Dieu;* mais ils ne veulent pas adorer les agneaux, ils préfèrent les manger... Dieu a commandé une chose et ils en font une autre. Dieu nous ordonne non d'adorer la croix, mais de la porter; or ils veulent l'adorer et non la porter; servir Dieu de cette manière, c'est le renier.[1] »

Un jour que Théodomir lui reprochait d'avoir présenté les pèlerinages à Rome comme nuisibles,

[1] Fleury, *Hist. ecclés.*, L. 47. — L. de Sanctis. *Roma papale.* Les théologiens de la cour de Charlemagne avaient exprimé les mêmes opinions; le concile de Francfort avait répondu dans le même sens au pape Adrien qui lui avait demandé son avis sur ce sujet, mais l'indignation que soulevèrent les opinions de Claude, montre les immenses progrès qu'avait déjà faits le culte des images.

Claude lui répondit : « Je demande à chacun de vous s'il pense qu'aller à Rome ce soit se repentir ? Si cela est, pourquoi as-tu si longtemps damné tant d'âmes, en les renfermant dans ton monastère, après les y avoir reçues pour faire pénitence[1] ? »

Dans cette même apologie, Claude affirmait que le pape, appelé alors l'*Apostolique,* n'est pas celui qui occupe le siège de saint Pierre, mais celui qui en remplit les devoirs. « ... Revenez donc à votre sens, misérables transgresseurs, continue-t-il. Pourquoi vous êtes-vous détournés de la vérité ? Pourquoi crucifiez-vous de nouveau le Fils de Dieu, en l'exposant à l'ignominie ? Pourquoi perdez-vous les âmes, que vous rendez par troupes les compagnes des démons, en les éloignant de leur Créateur, par l'horrible sacrilège de vos images et de vos ressemblances, les précipitant ainsi dans une éternelle condamnation ?... Je sais fort bien qu'on entend mal ce passage de l'Evangile : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je te donnerai les clés du royaume des cieux. » C'est en s'appuyant follement sur cette parole, qu'une multitude ignorante, stupide

[1] Bonnefon. *Les grands chrétiens du moyen âge.*

et dépourvue de toute intelligence spirituelle, se rend à Rome dans l'espérance d'obtenir la vie éternelle. Mais le ministère de l'Evangile appartient à tous les vrais prêtres et pasteurs de l'Eglise, qui le remplissent aussi longtemps qu'ils sont dans ce monde; et, lorsqu'ils ont payé leur tribut à la mort, d'autres leur succèdent qui possèdent la même autorité et le même pouvoir... Aveugles, retournez à la lumière, retournez à Celui qui éclaire tout homme en venant au monde; vous tous, quelque nombreux que vous soyez, vous marchez dans les ténèbres, et vous ne savez où vous allez, parce que les ténèbres ont aveuglé vos yeux. Si nous devons croire Dieu, lorsqu'Il promet, combien plus lorsqu'Il jure et qu'Il dit: Si Noé, Daniel et Job étaient dans ce pays,... ils ne sauveraient ni fils, ni fille; mais eux, par leur justice, sauveraient leurs âmes (Ezéch. XIV, 20), c'est-à-dire, si les saints, que vous invoquez, étaient aussi saints et justes que l'étaient Noé, Daniel et Job, toutefois ils ne délivreraient ni fils, ni fille. Et Dieu fait cette déclaration, afin que personne ne mette sa confiance dans les mérites ou dans l'intercession des saints. Comprends-tu cela, peuple sans intelligence? Serez-vous sages

une fois, vous qui courez à Rome afin d'y chercher l'intercession d'un apôtre ?[1] »

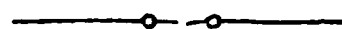
En 814, Claude publia trois livres de commentaires sur la Genèse; en 815, un commentaire sur saint Matthieu; en 821, quatre livres sur l'Exode, et en 828, des explications sur le Lévitique. On a encore du même auteur des explications sur les Epîtres de saint Paul; celle aux Ephésiens est dédiée à Louis-le-Débonnaire. Ces différents écrits, joints à ses discours et à ses visites pastorales, contribuèrent, sans aucun doute, à maintenir intact le dépôt des doctrines évangéliques dans les vallées vaudoises du Piémont.

Claude mourut en 839, sans avoir été excommunié ni déposé du siège épiscopal qu'il occupait à Turin, grâce à la protection toute-puissante de l'Empereur[2].

[1] Fleury, *Hist. ecclés.*, Livre 47, art. 20. — E. Guers, *Histoire abrégée de l'Eglise de Jésus-Christ.*

[2] Les partisans de l'évêque Claude, homme éloquent et de mœurs austères, anathématisés par les papes, poursuivis par les princes laïques, furent chassés de la plaine et forcés de se réfugier dans les montagnes, où ils se maintinrent toujours comprimés et toujours cherchant à s'étendre (*Mémoires historiques*, Turin, 1816, T. I, p. 46, 47. Préface p. 13, 14. T. I, p. 50. — D'après l'excellent ouvrage de M. Al. Lombard sur les *Pauliciens*, p. 118).

Les doctrines évangéliques de Claude ne disparurent pas avec lui ; l'héritage en fut recueilli par d'humbles disciples de la Parole de Dieu, en particulier par les *Vaudois*, les *Cathares* et les *Pauvres de Lyon*, qui se répandirent dans les différentes provinces de la Péninsule espagnole.



CHAPITRE II

Vaudois, Patarins, Cathares, Pauvres de Lyon en Espagne[1].



Les relations politiques et commerciales si fréquentes entre l'Espagne et le sud de la France offraient aux Vaudois de nombreuses occasions de se transporter d'un côté des Pyrénées à l'autre ; il n'est donc pas étonnant qu'on les trouve établis dès le XII[e] siècle dans le nord de la Péninsule, où ils purent demeurer quelque temps sans être inquiétés. Mais, sous le règne d'Alphonse II, le

[1] Les *Albigeois*, les *Vaudois*, les *Patarins*, les *Pauvres de Lyon* étaient, sans doute, des sectes distinctes à bien des égards; car, tandis que le manichéisme et la politique jouaient un rôle important chez les premiers, les autres étaient des chrétiens qui avaient rompu avec la hiérarchie catholique; mais, le plus souvent, on les confondait entre eux, surtout lorsqu'il s'agissait de les persécuter.

clergé, alarmé de l'influence qu'ils exerçaient sur les populations, sollicita du souverain pontife l'autorisation de prendre contre eux des mesures sévères de répression. En conséquence, Célestin III délégua, en 1194, le cardinal de Saint-Ange, avec le titre de légat *a latere.* A peine arrivé à Lérida, le cardinal convoqua une assemblée de prélats et de nobles, à laquelle le roi assista en personne. On y renouvela le décret par lequel le pape Lucius III, en 1181, avait frappé d'anathème « tous les hérétiques, sous quelque nom qu'ils fussent désignés, entre autres les *Cathares* et les *Patarins,* ainsi que ceux qui se disent faussement *Humiliés* ou *Pauvres de Lyon.* »

Non content d'en assurer la rigoureuse exécution dans ses propres Etats, le roi ordonna de chasser les sectaires de ses domaines particuliers et défendit à ses sujets de leur donner asile. « Nous ordonnons à tous Vaudois, lit-on dans ce décret, que, puisqu'ils sont excommuniés de la sainte Eglise, ennemis déclarés de ce royaume, ils aient à le quitter, aussi bien que les autres Etats de notre domination. En vertu de cet ordre, quiconque dès ce jour se permettra de recevoir chez lui les susdits Vaudois, d'assister à leurs pernicieux discours, de

leur porter de la nourriture, encourra par cela même l'indignation du Dieu tout-puissant, aussi bien que la nôtre; ses biens seront confisqués sans appel, et il sera puni comme s'il s'était rendu coupable de lèse-majesté... Nous entendons de plus que tout noble ou roturier qui trouvera dans nos Etats quelqu'un de ces misérables, sache que, s'il les vexe, les maltraite et les poursuit, il ne fera rien en cela qui ne nous soit agréable. »

Cet édit fut renouvelé trois ans après, au concile de Girone, par Pierre II qui, pour dégager sa responsabilité personnelle, le fit signer par tous les grands, les gouverneurs et les juges du royaume. Ils étaient de plus requis les uns et les autres de prêter serment entre les mains des évêques et de les assister pour rechercher et punir ceux qui seraient reconnus coupables d'hérésie[1]. Innocent III autorisa ce prince, en 1204, à confisquer à son profit leurs biens et leurs terres. Dès ce moment le roi sévit avec une grande cruauté contre ces

[1] Dans une seule exécution, on en fit brûler vifs 114. Les tourments auxquels on les soumettait étaient aussi affreux que variés; on devait les pendre, les noyer, les tenailler, les faire mourir de faim, les scier, les enchaîner, leur rompre les membres, les couper en morceaux (Bonnefon, *Histoire de l'Eglise)*.

malheureuses victimes d'un fanatisme aveugle et barbare. Mais, par une étrange contradiction, que les circonstances du temps expliquent cependant, il se fit en 1213 le défenseur de leur parti contre Simon de Montfort. Dans la célèbre bataille de Muret, où les deux adversaires combattirent avec un égal acharnement, Pierre II fut tué avec un de ses fils et un grand nombre de ses vassaux [1].

Ceux des Vaudois et des Albigeois qui avaient survécu à ce combat meurtrier, se réfugièrent dans le royaume de Léon, dans les montagnes d'Aragon, dans les vallées de la Biscaye et dans la Catalogne. Ils y jouirent, pendant plusieurs années, d'une sécurité dont ils profitèrent pour organiser des communautés présidées par des évêques et desservies par des diacres. L'austérité de leurs mœurs, leur vie laborieuse, leur active charité et leur prédication évangélique n'avaient pas tardé à leur concilier les sympathies du peuple [2]. Celui-

[1] Llorente, *Histoire critique de l'inquisition.* Tome III, page 207.

[2] Telle était la faveur dont les Vaudois jouissaient auprès du peuple, qu'Yvon de Narbonne écrivait à Gérard, évêque de Bordeaux, que « dans un voyage en Italie, il s'était fait passer pour *cathare*, ce qui lui avait procuré dans toutes les villes un accueil des plus sympathiques. » (Cantù, *Hérétiques d'Italie.)*

ci, en effet, ne pouvait s'empêcher de considérer l'opulence, l'ambition et l'immoralité d'une grande partie du clergé comme contraires aux enseignements de la Parole de Dieu et incompatibles avec le caractère de ministres de Jésus-Christ; aussi écoutait-il avec avidité les contes satiriques, dans lesquels les ménestrels vaudois se raillaient impitoyablement des superstitions des moines et de la dépravation des prêtres séculiers[1]. Leurs doctrines se répandirent avec une telle rapidité, qu'en plusieurs endroits les églises furent délaissées, tandis que les prêtres, abandonnés de leurs ouailles, se voyaient frustrés de la dîme habituelle. L'évêque de Huesca, l'un des prélats les plus vénérés de l'Aragon, se montra leur constant et courageux protecteur.

Le zèle ardent de Roderich, évêque de Léon, et du dominicain Cardérite[2] n'aurait peut-être pas suffi pour combattre et anéantir l'influence de l'évangélisation vaudoise, si le vieillard plus que nonagénaire qui occupait le trône papal, Gré-

[1] Hallam, *Histoire du moyen âge*. Tome III, page 418.

[2] Cardérite fut lapidé par le peuple que sa cruauté avait exaspéré au plus haut point.

goire IX [1], n'avait expédié en Espagne une bulle, dans laquelle il enjoignait à l'archevêque de Tarragone et à ses suffragants de combattre avec énergie l'hérésie, soit directement, soit par l'intermédiaire des franciscains et des dominicains. « Puisque le soir du monde commence à paraître, disait le vicaire de Jésus-Christ au supérieur des premiers, nous supplions Votre Fraternité, et nous vous enjoignons formellement, de faire de diligentes perquisitions contre les hérétiques, avec l'aide des frères prêcheurs... Nous vous conjurons d'agir contre ceux qui sont notés d'infamie, selon les décisions que nous avons prises dernièrement contre les hérétiques, à moins qu'ils ne consentent à soumettre entièrement leur cœur aux commandements de l'Eglise [1]. »

Grâce à ces sévères mesures de la cour de Rome et au dévouement de ses puissantes milices, il s'éleva contre les Vaudois une violente persécution qui arriva à son paroxysme en 1237, dans la vi-

[1] Grégoire IX mourut en 1241, âgé de près de cent ans, au moment où il venait d'excommunier l'empereur Frédéric II. Irascible, ambitieux, violent, toute sa pensée était concentrée sur la formation d'une croisade contre les Infidèles, l'extirpation de l'hérésie et l'accroissement du pouvoir temporel du saint-siège.

comté de Cerdaigne et de Castelbon, ainsi que dans le district d'Urgel, dont les habitants avaient sans doute conservé le souvenir des prédications évangéliques de leur évêque Félix, et de son élève Claude de Turin. Sur quarante-cinq de ces humbles disciples de la Parole de Dieu qui furent arrêtés, quinze furent brûlés vifs. Ferdinand lui-même, animé d'un zèle stupide, jetait de sa main royale du bois sur les bûchers embrasés[1]. Aussi l'Eglise romaine, qui ne se montra jamais ingrate pour des services de cette nature, l'a-t-elle honoré de la béatification en 1671, sous le pontificat et par les soins de Clément X. On alla jusqu'à exhumer les cadavres de onze personnes, suspectes d'hérésie, pour les jeter dans les flammes. Ainsi en 1269, Arnauld, vicomte de Cerdaigne et Castelbon, et Ernestine, comtesse de Foix, épouse du comte Roger-Bernard II, furent condamnés comme hérétiques, quoique morts depuis vingt-huit ans, et leurs ossements furent brûlés.

Les Vaudois et les Albigeois qui avaient trouvé

[1] « Haereticis infensus maxime, quos tormentis exagitandos curabat; solitus ipse, quasi victimarius ignem arsuris manu, lignaque subjicere, » dit le jésuite historien Mariana (Schmidt, *Histoire des Cathares ou Albigeois.* T. I, p. 369).

un asile dans la Catalogne, se constituèrent en communautés, sous le nom de *Société des pauvres catholiques.* Durando, un de leurs chefs, qui s'était rendu à Rome pour la placer sous la protection d'Innocent III, obtint sans difficulté son consentement, quoique ce pape persécutât partout ailleurs de la manière la plus cruelle les partisans de leurs doctrines.

Les *Pauvres catholiques* vivaient d'aumônes, s'appliquaient à l'étude et à l'enseignement, célébraient deux carêmes par an, portaient un vêtement gris ou blanc, et se distinguaient des *Pauvres de Lyon* par quelques signes particuliers dans leur chaussure. Comme ils ne célébraient pas les fêtes de l'Eglise, on les accusait à tort de négliger la sanctification du dimanche, d'où le nom de *Insabbatati,* qui leur fut donné par leurs ennemis [1]. Mais, soupçonnés à leur tour d'hérésie, ils furent enveloppés dans la tourmente qui s'élevait de toutes parts contre les disciples de la liberté de conscience. Après avoir végété quelque temps encore, ils furent définitivement exterminés. C'était le do-

[1] E. Guers, *Hist. abrégée de l'Eglise de Jésus-Christ.* On les appelait aussi, à cause de leur misérable apparence, *siccars,* ce qui, dans le dialecte provençal, signifie *filous.*

minicain Nicolas Eymeric qui dirigeait, à cette époque, l'inquisition, avec un fanatisme féroce; il en présida les tribunaux pendant quarante-quatre ans [1].

Mais si l'on n'entend plus parler des Vaudois en Espagne, l'esprit qui les animait ne s'éteignit pas avec eux; on le retrouve chez quelques hommes pieux et savants, dont les enseignements forment comme des jalons lumineux entre l'ère apostolique et celle de la Réformation. Nous mentionnerons les plus célèbres dans le chapitre suivant [2].

[1] Quelques disciples de Wiclef paraissent s'être réfugiés en Espagne et avoir fourni un assez grand nombre de victimes aux bûchers du saint-office. Ce qui est mieux avéré, c'est que la Péninsule ibérique fut parcourue à cette époque par les *Bégards*, dont plusieurs furent brûlés vifs à Valence. On les retrouve encore en 1452 à Durango et dans le district de Calahorra; leur chef Mella mourut à Grenade dans la misère. Jean II, roi de Castille, les faisait poursuivre par ses soldats, « qui les chassaient comme du bétail, est-il dit dans une chronique contemporaine, et les livraient aux inquisiteurs qui confisquaient leurs biens et les envoyaient à l'échafaud. » Ce ne fut toutefois qu'après de longues et sanglantes persécutions qu'on parvint à les exterminer. (E. Guers, Llorente, Fleury, ouvrages cités; Mac-Cree, *History of the reformation in Spain.*)

[2] Peut-être les *Alumbrados* (illuminés) étaient-ils les descendants des Vaudois, car, quoique plus mystiques, ils paraissent avoir partagé la plupart des opinions dogmatiques de leurs prédécesseurs.



CHAPITRE III

Ecrivains à tendance évangélique avant la réforme.



Le premier auteur qui s'offre à nous est *Guillaume Anelier*, troubadour de Figuieras (Figueras), qui vivait de 1213 à 1276. Il adresse plusieurs de ses *sirventes*[1] à Jayme-le-Conquérant, qu'il appelle : « Un jeune roi qui protège la miséricorde » et blâme l'injustice[2]. » L'une des plus importantes de ses poésies est son sirvente sur Rome, où se montre une profonde aversion pour la cour pontificale et la hiérarchie catholique, sentiment qui était, au reste, partagé par les Albigeois, les Cathares et les Vaudois.

[1] Le *sirvente* était une poésie, ordinairement satirique, divisée en strophes pour être chantée. — La traduction de celui-ci est de Villemain, *Littérature du moyen âge,* Tome I, p. 218-219.

[2] Ticknor, *History of spanish literature.* Vol. I, p. 281.

En voici quelques strophes :

« Je veux faire un sirvente sur ce ton qui me sied ; je ne veux plus le différer. Je sais, sans pouvoir en douter, que j'en aurai malveillance, car je fais un sirvente sur ces faussaires pleins de tromperie, sur Rome qui est chef de la décadence, en laquelle déchoit tout bien.

» Rome, je ne m'étonne point si le monde est dans l'erreur, puisque tu as mis le siècle en travail et en guerre ; car mérites et miséricorde par toi meurent et s'ensevelissent. Rome trompeuse, conductrice, cime et racine de tous maux, le bon roi d'Angleterre fut par toi trahi.

» Rome trompeuse, la convoitise t'égare ; à tes brebis tu tonds de trop près la laine ; mais que le Saint-Esprit, qui reçut chair humaine, entende mes prières et brise tes becs, Rome, et je m'en dédis ; car tu es fausse et méchante envers nous et envers les Grecs.

» Rome, aux hommes niais tu ronges la chair et les os, et tu conduis les aveugles avec toi dans la fosse. Tu transgresses trop les commandements de Dieu ; car ta convoitise est si grande, que tu pardonnes les péchés pour deniers ; de trop forte endosse, Rome, tu te charges.

» Rome, sache bien que ton lâche trafic et ta folie firent perdre Damiette. Tu règnes méchamment, Rome; que Dieu t'abatte en ruine, parce que si faussement tu règnes par argent, Rome, tu es de mauvaise race et parjure.

» Rome, vraiment, nous savons très bien qu'avec la duperie d'une fausse indulgence, tu livras au malheur le baronnage de France et la gent de Paris. Même le bon roi Louis fut par toi occis; car, par une fausse prédication, tu l'éloignas du pays...

» Rome, aux Sarrasins tu fais peu de dommage; mais les Grecs et les nations, tu les pousses à destruction...

» Rome, je discerne bien les maux qu'on ne peut dire; car vous faites par dérision le martyre des chrétiens; mais en quel livre trouvez-vous, Rome, qu'on doive occire les chrétiens?...

» Rome, il est vrai, manifeste que tu es trop travaillée de la fougue de tes prédications traîtresses contre Toulouse, tu ronges laidement les mains, à la manière des serpents enragés, aux petits et aux grands. Mais si le digne comte vit encore deux ans, la France ressentira douleur de tes tromperies.

» Rome, tant est grande ta forfaiture que tu

méprises Dieu et ses saints, tant ton règne est mauvais, Rome fausse et trompeuse. C'est pourquoi en toi se cache et s'abaisse et se confond la tromperie de ce monde; tant est grande l'injustice que tu fais au comte Raymond.

» Rome, Dieu le soutienne et lui donne pouvoir et force à ce comte, qui tond les Français et les écorche et les pend!...

» Rome, bien souvent on a ouï dire que tu portes tête vide, parce que tu la fais souvent tondre, aussi je pense et crois que besoin te serait d'un peu de cervelle; car tu es de mauvais gouvernement, toi et Citeaux, vu qu'à Béziers vous fîtes faire une si étrange boucherie.

» Rome, avec faux appeaux, tu tends tes filets, et tu manges maints mauvais morceaux. Tu as visage d'agneau au simple regard; au-dedans, tu es loup enragé, serpent couronné, engendré de vipère; c'est pourquoi le diable t'appelle sa *créature.* »

Pierre de Lugo, héritier des principes albigeois, naquit à Lugo dans la Galice. Sa confession de foi devant l'inquisition de Toulouse est l'une des plus explicites (1320-22). Il y reconnut que 20 ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait commencé à faire

partie de cet ordre et de cette vie qu'on appelle Vie des Apôtres dans la pauvreté de l'Evangile... Il croyait que ceux qui en faisaient partie pouvaient être sauvés, s'ils ne commettaient point d'autres péchés contre les commandements de Dieu... Il y a deux sortes d'Eglises, disait-il, une spirituelle et une charnelle. L'Eglise spirituelle se trouve chez les hommes qui vivent dans la pauvreté parfaite, dans l'humilité et dans l'obéissance spirituelle à Dieu, tels que sont ceux qui imitent la vie des Apôtres et du Christ. Tandis que l'Eglise charnelle est composée de ceux qui vivent dans les délices de la chair, dans les richesses, dans les honneurs, dans la pompe et dans la gloire, comme font les évêques et les prélats de l'Eglise romaine, qui ne renoncent pas à ce qu'ils possèdent et qui donnent les biens de l'Eglise à leurs parents et à leurs amis [1].

Pero Jean Ruiz [2], archiprêtre de Hita, né probablement à Alcalà de Henarès, vécut sous le règne d'Alphonse XI, roi de Léon et de Castille. Sur l'ordre de son supérieur, l'archevêque de Tolède,

[1] Al. Lombard, *Pauliciens*, p. 147.

[2] Ticknor, *History of spanish literature*, T. I, p. 71.

il fut emprisonné entre 1337 et 1350, à cause de ses opinions religieuses et de la liberté avec laquelle il censurait les désordres du clergé.

On lui attribue un poème très curieux, intitulé : *Rabbi don Santob,* supposé dédié par un Juif à Pierre-le-Cruel, roi de Castille, qui régna de 1350 à 1369 [1]. Ruiz y flagellait, dans de mordantes satires, l'ambition, la cupidité et les vices du clergé, auquel il reprochait de ne voir le plus souvent, dans les dignités ecclésiastiques, que des moyens de satisfaire ses coupables convoitises. A l'exemple de Rabelais, auquel on l'a quelquefois comparé, il use, dans ses écrits, d'une licence que nous ne tolérerions pas de nos jours :

« Si tu as des deniers, dit-il, tu auras de la consolation, du plaisir, de la joie; du pape, des bénéfices; tu achèteras le paradis, tu gagneras le salut. Là où il y a beaucoup d'argent, il y a beaucoup de bénédictions. J'ai vu à la cour de Rome, où demeure Sa Sainteté, que tout le monde se soumet à l'argent, qu'on l'honore grandement, qu'on lui fait grande pompe et qu'on se prosterne devant lui, comme devant une majesté..... Il (l'argent) créait

[1] *Collacion de poesias castellanas anteriores al siglo XV,* cité d'après M. de Castro.

beaucoup de prieurs, d'évêques et d'abbés, d'archevêques, de docteurs, de patriarches et d'autres dignitaires. Pour un grand nombre de clercs, il trouvait des emplois; il faisait de la vérité mensonge, et du mensonge vérité [1]. »

Pedro Lopez de Ayala, surnommé *l'Ancien*, né en 1332 dans le royaume de Murcie, mourut en 1407, à Calahorra. Il joignait à une vaste érudition une moralité exemplaire et une fervente piété. Il ne raconte, dans ses chroniques, que les événements auxquels il fut mêlé comme témoin ou comme acteur [2]. Au jugement d'écrivains compétents, le style en est ferme, sous une forme très simple, et il se montre, en général, impartial. On l'a quelquefois comparé à son contemporain, le célèbre Froissard.

Ayala fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, à la suite de la grande bataille de Naxara ou Navarette, qu'Edouard, dit le Prince noir, gagna, en 1367, sur Henri de Transtamare, frère

[1] Il circula longtemps, en Italie, le dicton suivant :

> Chi va a Roma e porta un buon borsotto,
> Diventa abbate o vescovo di botto.

[2] La première édition des *Chroniques* d'Ayala est celle de Séville en 1495. La meilleure a été publiée à Madrid en 1779.

illégitime du roi, et usurpateur de son trône [1]. Jeté dans une sombre prison, il en fait la description dans le poème intitulé : *Rimado de Palacio* [2]. Lorsque Pierre eut été de nouveau chassé du trône, Ayala fut rendu à la liberté et retourna dans sa patrie, où il devint grand chancelier de Henri II.

Le *Rimado de Palacio* est un des monuments les plus curieux de la poésie espagnole au XIVe siècle. L'auteur y traite des devoirs des nobles et des rois, des coutumes et des vices de son temps. Il commence par une confession personnelle, et la continue par une dissertation sur le décalogue, sur les sept péchés capitaux, les sept œuvres de miséricorde et autres sujets religieux ; ensuite, il s'occupe du gouvernement d'un Etat, des conseillers royaux, des marchands, des savants et des percepteurs d'impôts ; enfin, il termine, comme il a commencé, par des exercices de piété.

Nous emprunterons à M. A. de Castro quelques strophes de cet auteur, qui se rapportent à notre sujet :

[1] Bertrand Duguesclin, connétable de France, commandait l'armée de Henri de Transtamare.

[2] Ticknor, *History*, etc., T. I, p. 91, 161 à 165.

La barque de St-Pierre court de grands dangers,
A cause de nos péchés et par notre faute ;
Mais nos prélats n'en prennent souci.
. . . .
Ils rançonnent leurs vassaux sans mesure,
Ils oublient la conscience et la Sainte Ecriture.
. . . .
A peine ont-ils acquis une dignité,
Qu'ils s'inquiètent peu de mettre l'ordre dans l'Eglise ;
Comment ils s'enrichiront, c'est ce dont ils sont préoccupés,
Sans songer le moins du monde au compte à rendre.
. . . .
Si ce sont là des ministres, ce sont des ministres de Satan ;
Tu ne les verras jamais, en effet, accomplir de bonnes œuvres.

Vincent Ferrier (Vicente Ferrer) naquit à Valence le 23 janvier 1357, entra, en 1374, dans l'ordre des dominicains, et fut reçu, à Lérida, docteur en théologie. De là, il retourna à Valence, où il occupa, pendant six ans, l'office de *théologal.* Le cardinal de Luna [1], à son passage dans cette ville, l'emmena avec lui en France.

Ce fut pendant son séjour à Paris qu'il composa ses premiers ouvrages de piété: *L'Homme intérieur*, *l'Oraison dominicale*, et *les Consolations dans les*

[1] Le cardinal de Luna fut élu pape à Avignon sous le nom de Benoît XIII, puis déposé par le concile de Constance.

tentations contre la foi. Il revint, en 1397, dans sa ville natale, qu'il ne tarda pas à quitter de nouveau pour annoncer l'Evangile en Espagne, en France, en Italie et en Angleterre. Non seulement il joignait à beaucoup de savoir et à une éloquence persuasive la connaissance de plusieurs langues, mais encore, doué d'un bel organe, il s'exprimait sur toute espèce de sujets avec autant d'aisance que de lucidité. Sa prédication produisait sur ses auditeurs une si vive impression que, plus d'une fois, leurs gémissements et leurs larmes l'obligèrent d'interrompre son discours [1]. Il mourut à Vannes, en Bretagne, le 5 avril 1415 ou 1419.

Vincent Ferrier a laissé un assez grand nombre d'écrits qui furent imprimés à Valence en 1491 [2]. On trouve dans un de ses traités les conseils suivants sur la vie spirituelle : « Désirez-vous étudier » avec profit ? Consultez Dieu plutôt que des li- » vres et demandez-lui humblement de vous faire » comprendre ce que vous lisez. L'étude dessèche » le cœur et l'esprit. Allez de temps en temps

[1] La prédication de Vincent Ferrier donna lieu, en 1398, à des scènes de flagellation.

[2] *De la fin du monde*, et *de la Science de la vie spirituelle.*

» vous rafraîchir aux pieds du Christ et sous la
» croix. Quelques instants de repos à cette place
» vous donneront une vigueur et une lumière
» toutes nouvelles. Interrompez votre étude par de
» courtes, mais ferventes prières. La science est un
» don du Père des lumières et non l'œuvre de vo-
» tre intelligence ou de votre application. Les or-
» gueilleux seront laissés dehors. Christ révèle sa
» vérité aux humbles et se cache aux présomp-
» tueux [1]. »

Pierre d'Osma, professeur de théologie à Salamanque, vivait au milieu du XV[e] siècle. Dans un traité *sur la Confession*, il enseigne que les péchés mortels sont effacés par la seule contrition du cœur, que la confession auriculaire n'est pas de droit divin, et doit se faire non pour les péchés connus, mais pour ceux qui sont secrets; que le pape ne peut remettre les peines du purgatoire; que le sacrement de la pénitence n'est établi ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament [2].

Ces propositions parurent si dangereuses que

[1] *Dictionnaire biographique*, par une société de gens de lettres. — Guers, *Histoire abrégée de l'Eglise de Jésus-Christ.*

[2] Fleury, *Hist. ecclés.*, L. 115, § 11.

l'archevêque de Tolède, Alphonse Carillo, convoqua, en 1479, les plus savants théologiens de son diocèse pour en faire l'objet d'un sérieux examen. D'accord avec ses docteurs, il condamna ces propositions comme « hérétiques, erronées, scandaleuses, malsonnantes. » Le livre d'où elles étaient extraites devait être brûlé, ainsi que la chaire du haut de laquelle elles avaient été prêchées. Ce jugement fut confirmé, le 9 août de la même année, par Sixte IV, qui ne voulait pas, disait-il dans sa bulle, « rapporter ces erreurs » en détail, ni les spécifier à cause de leur énor» mité, afin que ceux qui les connaissent déjà » puissent les oublier, et que ceux qui les ignorent » n'apprennent rien de nouveau. »

Juan de Padilla [1] était appelé ordinairement *le Chartreux*, parce que, par modestie, il cachait son véritable nom sous celui de *moine de santa Maria de las Cuevas* [2]. Malgré la sévérité de leur

[1] Il ne faut pas le confondre avec Juan de Padilla qui, à la tête de nombreux insurgés, combattit, en 1520, contre Charles-Quint, pour le maintien des *fueros* de la Vieille-Castille ; vaincu et pris à Villalar, en 1522, il périt sur l'échafaud.

[2] Santa Maria de las Cuevas était un couvent de Séville, où Christophe Colomb demeura quelque temps.

règle, les chartreux de ce cloître vivaient dans le plus grand luxe et s'adonnaient à la bonne chère. Navagiero, qui le visita en 1526, fait la remarque suivante : « Il paraît qu'il ne lui manque rien de cette beauté accomplie que peut avoir une localité. Les frères qui y vivent ont une bonne échelle pour monter de là au paradis. »

Avant d'entrer dans ce monastère, Padilla avait écrit un poème intitulé : *Le labyrinthe du duc de Cadix,* qui fut imprimé en 1493. Plus tard, il composa ses deux principaux ouvrages : *Le tableau de la vie de Christ ; Les douze apôtres ;* celui-ci, publié à Séville, en 1578, a été réimprimé à Londres, en 1843 [1].

Dans le second de ces livres, l'action se passe dans les douze signes du zodiaque ; le poète y est transporté par saint Paul, qui lui montre en chacun d'eux, les miracles d'un Apôtre, l'une des douze entrées des régions infernales et un aperçu de la division correspondante du purgatoire. L'auteur censure les désordres de tout genre auxquels se livraient un grand nombre d'ecclésiastiques, il attaque tout particulièrement la simonie, et peint,

[1] Ticknor, *History,* etc., tome I, page 373.

en traits enflammés, le penchant des hommes à subordonner les intérêts de leur avenir éternel à ceux de la vie présente. Ce petit poème, évidemment inspiré par la *Divine comédie* du Dante, paraît se distinguer par une versification coulante et avoir une véritable valeur poétique [1].

Juan de Avila, né en 1500, à Almodavar-del-Campo, dans la Nouvelle-Castille, fut surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*, à cause de sa vie exemplaire, de son inépuisable charité et de la chaleureuse éloquence de sa prédication. Après avoir distribué tout son bien aux pauvres, d'Avila allait de lieu en lieu, à l'exemple de son divin Maître, pour annoncer la Parole de Dieu avec un zèle que rien ne pouvait lasser; il rejetait, comme indignes de l'Evangile, les subtilités de la théologie scolastique. « Lisez les livres sacrés, disait-il souvent, mais souvenez-vous que si Celui qui a la clef de la science, et qui seul peut ouvrir le livre, n'en donne l'intelligence, on ne l'entendra jamais. » Des moines, jaloux de l'influence qu'il exerçait sur le peuple, dénoncèrent, en 1523, quelques-unes de ses opinions comme tendant à celles de Luther et

[1] A. de Castro, ouvrage cité.

des *Alumbrados* ou illuminés [1]. En 1534, l'inquisition de Séville leur donna raison et le fit jeter en prison [2]. Heureusement pour lui, Manrique, inquisiteur-général, qui avait une grande estime pour ce fidèle serviteur de Christ, cassa la sentence et l'autorisa à reprendre le cours de ses utiles prédications.

D'Avila passa les dix-sept dernières années de sa vie dans de continuelles infirmités et mourut à Montilla le 10 mai 1569, âgé de soixante-dix ans. On a de lui quatre livres de *Lettres édifiantes* et des traités religieux qui ont été traduits en français par le célèbre Arnauld d'Andilly; la tendance en est éminemment évangélique. Ses œuvres ont été publiées, en 1618, à Madrid, par Martin Ruiz et réimprimées en 1757. Son ouvrage: *Instructions chrétiennes sur le verset 11 du Psaume XLV*, a été mis à l'index [3].

Barthélemy de Torrès-Naharro, né à Torrès, sur

[1] Les *Alumbrados* prétendaient avoir l'intuition immédiate des mystères chrétiens.

[2] A. de Castro, ouvrage cité. — Ticknor, *History*, etc., tome I, page 427; tome II, page 13-14; tome III, page 162. — Llorente, tome III, page 67.

[3] Notice détaillée sur J. d'Avila, dans la *Bibliotheca hispana nova.*

les frontières du Portugal, fut un des meilleurs poètes satiriques de l'Espagne. « Affable d'aspect, » lisons-nous dans la préface mise en tête de ses » œuvres, de taille élevée, grave dans ses ma- » nières, sobre de paroles, il ne parlait qu'après » les avoir, en quelque sorte, pesées à la balance. » Etranger à toute espèce de vices, il ne cessa de » s'appliquer à la pratique de toutes les vertus. Sa » destinée fut d'abord difficile, car il fut pris, dans » un naufrage, par des pirates d'Alger, et conduit » comme esclave en Afrique. Racheté par des » Italiens, il se rendit à Rome sous le pontificat de » Léon X. »

On croit qu'il eut, dans la capitale des Etats pontificaux, des relations assez étroites avec son compatriote, Jayme Enzinas, et y puisa un penchant prononcé pour la Réforme, car c'est à la même époque qu'il publia sa fameuse satire sur les désordres de la cour de Rome. Quoi qu'il en soit de ce fait, Naharro s'enfuit à Naples, où il vécut quelque temps sous la protection de Fabricius Colonna et mourut dans la pauvreté [1].

Il dédia, en 1501, la *Propalladia,* un de ses pre-

[1] M. A. de Castro. — Ticknor, ouvrage cité, tome I, page 265.

miers ouvrages, à don Fernando Avalos, marquis de Pescara [1]. On y trouve des comédies encore estimées de nos jours, une lamentation sur le roi Ferdinand, des épîtres, des ballades, des satires et autres poésies. Prêtre lui-même, il s'élève avec indignation contre ceux de ses collègues qui, oublieux des devoirs de leur vocation, se jouaient des vertus et des convenances les plus élémentaires.

« Celui qui est méchant et présomptueux, dit-il » en parlant des prêtres, ils l'honorent comme un » grand homme; celui qui est obstiné, passe à » leurs yeux pour un homme persévérant... Leur » gloire est le monde; leur dieu, c'est l'argent!... » Pendant dix ans, ils poursuivent un bénéfice; » ont-ils réussi, ils se joignent au cortège d'un » cardinal pendant le même nombre d'années, car » tous s'estiment dignes d'un important évêché. » Le possèdent-ils, c'est à la pourpre qu'ils aspirent. Leur a-t-elle été accordée, c'est la tiare » qu'ils ambitionnent... Ils ne cessent de briguer, » mais nul d'eux ne pense au ciel; de l'avenir » éternel, personne ne s'inquiète... Le mal vaut, à

[1] *La Propalladia* a été imprimée à Rome, en 1517; à Séville, plusieurs fois de 1520 à 1545; à Madrid, en 1578.

» leurs yeux, autant que le bien; ce qu'ils dé-
» sirent, c'est de paraître et non d'être... La jus-
» tice est oubliée, la raison est bannie, la vérité
» n'a plus de place dans ce monde, la foi est de-
» venue illusion, la charité même a disparu. Ce
» qui est juste se tait, ce qui est injuste triomphe!
» Et l'amour chrétien? N'y pensez pas, car le cœur
» et la tête ne sont remplis que de vaines appa-
» rences. Leurs sentiments et leurs actions ne sont
» que tromperies; et celui qui sait mentir, sait
» aussi vaincre [1]. »

Voici encore quelques passages du même auteur, tirés d'une comédie en vers intitulée : *Jacinta* [2].

. . . .

Que dois-je dire de Rome ?
Sinon que sur terre et sur mer
Il se livre tous les jours de nouveaux combats,
Que l'on conclut de nouvelles trêves et de nouvelles alliances.

. . . .

Là, le riche seul demeure
Dans son emploi jusqu'à sa mort.

[1] Ces paroles sont tirées d'une satire qu'on peut lire dans la *Rhétorique* du docteur Gregorio Mayano Eiskar, citées d'après M. A. de Castro.

[2] *Teatro espanol;* publié par Juan-Nicolas-B. de Faber. Cité d'après M. de Castro. Voir appendice, note A.

Le pauvre ne peut que se désespérer,
Car c'est en vain qu'il attend un bénéfice.
A Rome, celui qui est sans protecteur,
Qu'il jette de la cendre sur sa tête.
Celui qui ne possède ni or ni faveur,
Ne saurait parvenir à rien d'important.
L'un vit en joie et en liesse,
L'autre manque d'un morceau de pain;
Dans ses yeux perle une larme,
Tandis que celui-là vide son verre.
Sur la terre, il n'y a que deux choses :
La volupté et la douleur ;
Il n'y a rien de pire et rien de meilleur
Que ce que nous offrent Rome et la femme.
A Rome, souvent on n'entend rien
Et on ne peut rien dire de nouveau
Que ce que tolère la sainte Inquisition,
Devant laquelle plusieurs ont dû s'enfuir.

Fray Francisco de Osuna[1], dans la cinquième partie de son *Alphabet spirituel*, qui parut à Burgos le 15 avril 1542, ne dépeignait pas sous de moins sombres couleurs l'immoralité dans laquelle vivaient plusieurs évêques de son temps, au grand scandale de leurs ouailles[2]. « Quel mau-

[1] Osuna est l'auteur du traité : *Loi du saint amour* (Ley de amor sancto).

[2] Voici le titre exact : *Cinquième partie de l'alphabet spirituel, où il y a consolation pour le pauvre et conseil pour le*

» vais avocat, ainsi s'exprime-t-il, serait celui qui » provoquerait sa propre condamnation! Qu'il en » soit ainsi de celui qui aspire aux dignités, c'est » ce qui résulte évidemment du fait que les évê- » ques et les prélats vivent de telle sorte, qu'ils » les font servir à leurs intérêts, au lieu de subor- » donner leurs intérêts à leurs dignités. Ils dissi- » pent le revenu des pauvres, comme s'ils l'a- » vaient hérité de leurs pères ou gagné à la sueur » de leur visage; tandis que c'est le patrimoine du » Sauveur pour nourrir ses pauvres. Remarquez » bien qu'il y a deux espèces d'évêques : les uns, » institués de Dieu notre Seigneur, édifient par » leurs bonnes œuvres et leurs saintes instructions; » ils gouvernent l'Eglise de Jésus-Christ par leurs » bons conseils et par leur exemple. Les autres » ne possèdent l'anneau, la crosse et l'autorité » que pour faire bonne chère avec le patrimoine » du Crucifié. Lorsque l'on considère ces choses, » on trouve qu'il y a, dans l'Eglise de Christ, plus » d'évêques de la seconde espèce que de la pre-

riche, non moins utiles aux moines qu'aux prêtres séculiers, et même aux prédicateurs dont le désir devrait être d'arracher les hommes à leur penchant pour les fausses richesses et de les rendre pauvres en esprit.

» mière. De tels évêques ne doivent pas exciter » l'envie; car, au jour de leur mort, le diable » en fera festin... Les clercs et les serviteurs de » l'Eglise devraient avoir honte de faire un si mau- » vais usage de leurs biens : non contents de » leur salaire qui devrait leur suffire, ils gardent » pour eux-mêmes ce qui est destiné à l'entretien » des pauvres et le dépensent dans le but de sa- » tisfaire à leurs mauvaises convoitises. »

Fray Pablo de Léon, dominicain, fut comparé dans le temps à Juvénal, pour l'énergie incisive avec laquelle il s'élevait contre les vices de la génération contemporaine. On pourra en juger par la citation suivante, tirée de son *Guide vers le ciel* (Guia del cielo), qui parut en 1558[1] :

« Les clercs et les prélats ont droit à la dîme,... » car il est juste que le berger vive de lait et de » beurre, et se vête de laine; mais de quel droit » celui qui ne visite ni ne protège son troupeau » boirait-il le lait et tondrait-il la laine qui en pro- » viennent? C'est ce que je ne comprends pas. » Les prélats et les clercs n'administrent pas eux- » mêmes leurs troupeaux, mais ils se font rempla-

[1] Empruntée à M. A. de Castro.

» cer par des visiteurs et par des vicaires, larrons
» comme eux, qui vendent les dispenses papales...
» Sans argent, ils n'absolvent personne... Dans
» les assemblées ecclésiastiques qu'ils se plaisent
» à multiplier, ils ne s'occupent que des moyens
» de se procurer de l'argent, soit par de nouveaux
» impôts, soit par de nouveaux missels. D'autres
» accaparent le blé, afin de le revendre le plus
» cher possible ; ce qu'ils donnent aux pauvres, ils
» le reprennent par la dîme. Ils inventent mille
» prétextes pour infliger aux clercs des châtiments
» qui se transforment en argent ; ils considèrent
» comme ennemis ceux qui ne leur apportent pas
» d'argent. Ils ont honte du nom de *pères* et s'en-
» orgueillissent de porter ceux de *seigneurs* et de
» *très dignes*, qui leur sont donnés par la valetaille
» et les fainéants dans leurs banquets. Aujourd'hui
» les églises n'ont pas de loups plus cruels, d'en-
» nemis, de tyrans et de larrons pires que ceux
» qui possèdent de gros revenus, comme pasteurs
» des âmes... Comme il en est qui ne doivent leur
» emploi qu'aux services qu'ils ont rendus, ils ne
» pensent, à leur tour, qu'à en recevoir... Une fois
» en possession de leurs dignités, ils cherchent à
» recouvrer l'honneur et le repos qu'ils ont perdus

» en servant. Nous voyons souvent, chose vrai-
» ment extraordinaire! qu'ils s'entendent merveil-
» leusement bien à la domesticité, à la chasse, à
» la parure... Et ce sont de telles gens qui gouver-
» nent l'Eglise! Se trouve-t-il un homme pieux,
» savant? Ils le persécutent. Grand Dieu! combien
» il y a aujourd'hui, dans l'Eglise, de revenus
» qui ne sont plus administrés par des prélats,
» mais par des ignorants ne sachant ni lire, ni
» comprendre ce qu'est un sacrement!... D'au-
» tres abandonnent leurs revenus à leurs fils, de
» sorte que pères et enfants sont, en même temps,
» chanoines, archidiacres et autres dignitaires... Et
» tout ce mal part d'où devrait venir la perfection,
» de Rome!... Car, de même que les églises ca-
» thédrales devraient être le miroir des ecclésias-
» tiques du diocèse et qu'on devrait y trouver
» l'exemple de la perfection, de même Rome de-
» vrait être le miroir du monde entier... Mais, pour
» nos péchés, c'est à Rome qu'est le comble de
» tous ces maux. Lorsque des ecclésiastiques vont
» à Rome, ils en rapportent presque tous la cor-
» ruption... Que devrons-nous dire encore de ceux
» qui en reviennent, avec les titres d'évêques, de
» chanoines, d'archidiacres, sinon qu'ils ne sont,

» la plupart, que des ignorants ou des mercenaires » au service des cardinaux?... des savants dans » le mal, des ignorants dans la vertu et dans la » science? Toute l'Espagne et ses églises cathé- » drales sont remplies de telles gens! C'est ainsi » encore qu'on voit, dans l'Eglise de Dieu, les su- » périeurs se pavaner dans la soie et dans les hon- » neurs... Et il n'y a pas plus en eux de vertu et » de science que dans une brute! Comme ils sont » ignorants eux-mêmes, toute l'Eglise est remplie » d'ignorance... Tout n'est que honte, méchanceté, » luxure, orgueil; ce qu'ils savent le mieux, c'est » d'enrichir et d'anoblir leurs parents, de fonder » des majorats en faveur de leurs fils, et d'acqué- » rir de la fortune pour eux-mêmes, bien ou mal, » n'importe [1]. »

Le licencié *Christoval de Villalon* publia à Séville, en 1542, un *Profitable traité des changes* [2].

[1] *Libro Llamado :* GUIA DEL CIELO, *compuesto por el muy reverendo Padre Fray Pablo de Leon, de la orden de Predicatores,... el qual tracta de Los vicios, virtudes... inpresso en Alcalà de Henarès, anno 1558.*

[2] *Provechoso tratado de cambios y contracidones de mercederes, y reprobacion de usura,* por el licenciado Christoval de Villalon, anno 1546.

La première édition avait paru à Séville en 1543. Il avait

Tout en parlant finances, il signale à l'indignation publique les profits illicites du confessionnal et les exactions des agents épiscopaux.

« Cela va si loin, ajoute-t-il, qu'il n'y aura bien-
» tôt plus une seule brebis qui consente à tolérer
» de tels pasteurs. Il règne, dans l'Eglise de Dieu,
» au sujet de la confession, dit-il ailleurs, un grand
» mal et qui exige un grand remède, car, par-
» tout, c'est une multitude de confesseurs insen-
» sés, légers, imprudents, dont l'intérêt est le seul
» guide, et qui s'acquittent de leur office comme
» s'il s'agissait d'une paire de souliers, ou de tout
» ce qu'on peut imaginer de plus vil. De tels hom-
» mes devraient être bannis de la société et de
» l'Eglise [1]. »

La hardiesse, l'austère franchise, la violence avec lesquelles nos docteurs espagnols s'exprimaient au sujet des vices du clergé, doivent d'autant plus surprendre que celui-ci avait, pour se venger ou pour imposer silence à ses détracteurs, un tribunal qui ne se montra jamais indulgent, dès qu'on touchait à l'arche sainte de la hiérarchie

été imprimé à Valladolid en 1541. Le titre déclare qu'il a été « *visto por* los senores inquisidores. »

[1] *Exhortacion a la confession.* — Valladolid, 1546.

romaine. D'où vient donc que les auteurs de ces mordantes satires échappèrent aux châtiments du saint-office, tandis qu'un grand nombre d'autres écrivains ou prédicateurs, plus modérés dans la forme, se virent en butte aux plus cruelles persécutions ?

Cette indulgence relative provient probablement de ce que, tout en désirant une réforme dans le clergé et dans la discipline, ils n'eurent pas le courage de s'attaquer à l'arbre lui-même, non seulement pour en émonder les branches gourmandes ou nuisibles, mais pour atteindre et détruire le ver qui en rongeait les racines. Peut-être aussi les inquisiteurs craignirent-ils qu'on ne vît dans une persécution dirigée contre des hommes que le peuple vénérait, bien moins le désir de protéger la religion que l'intention secrète de fermer la bouche à d'importuns censeurs.

Que le peuple, en effet, fût disposé à juger sévèrement la conduite de ses conducteurs spirituels, c'est ce que nous démontrent, de la manière la plus évidente, les proverbes qui circulaient d'une extrémité à l'autre de la Péninsule[1]. En

[1] Le premier recueil des Proverbes populaires en Espagne a été imprimé, en 1555, par le savant Hernando Nunez,

voici quelques-uns, que nous avons extraits de Cyprien de Valer, dans ses traités sur le *Pape* et sur la *Messe :*

» Il n'y a rien de plus rare que de beaux avrils et
» de bons évêques. — L'évêque de Calahorra donne
» la tonsure aux ânes. — On demande à Dieu un
» évêque, et l'on reçoit un serviteur de femmes.
» — Saint Pierre doit s'estimer heureux, si on ne
» lui ravit pas sa tiare. — Sur la route de Rome,
» il ne faut ni mule boiteuse, ni bourse vide. — Le
» frère fidèle à la règle reçoit de tout le monde et
» ne donne à personne. — Qui va à Rome, en re-
» vient fou.[1] »

Le dernier proverbe fut rappelé au Saint-Père par Jayme, roi d'Aragon, au moment où le Souverain-Pontife se sépara du prince pour retourner dans ses Etats.

Les écrivains dont nous venons de parler ne peuvent pas être considérés, sans doute, comme

prédicateur distingué et professeur à l'université de Salamanque.

[1] « Quelques années avant l'éclosion de l'hérésie luthé-
» rienne et calviniste, dit le jésuite Bellarmin, il n'y avait
» plus ni sévérité dans les tribunaux ecclésiastiques, ni pu-
» reté de mœurs, ni connaissance des Saintes Ecritures, ni
» respect des choses divines; en un mot, IL N'Y AVAIT PLUS
» DE RELIGION. »

des précurseurs proprement dits de la Réformation, mais ils n'en ont pas moins préparé leurs compatriotes à en accepter les principes vivifiants, lorsque des prédicateurs de l'Evangile, pleins de science, de courage et de dévouement, parcourraient les provinces pour les annoncer.

Malheureusement, elle devait rencontrer sur son chemin, dans l'Inquisition et dans l'Ordre des Jésuites, deux ennemis implacables, dénués de tout scrupule dans le choix des moyens. Ces institutions, d'origine espagnole, ont exercé, jusqu'à nos jours, une influence trop puissante, particulièrement sur les destinées politiques et religieuses de la Péninsule, pour que nous ne leur consacrions pas ici quelques pages.

CHAPITRE IV

L'inquisition en Espagne.



Notre intention n'est pas de faire l'histoire plus ou moins complète du saint-office [1], cela nous mènerait trop loin et nous éloignerait d'ailleurs du but de notre travail; nous la prendrons à l'époque dont nous nous occupons. Nous rappelons seulement que, placée par Innocent III sous la direction de Dominique Guzman, fondateur de l'ordre qui

[1] Don Juan-Antonio Llorente, auquel nous avons emprunté un grand nombre des documents dont nous faisons usage, fut secrétaire de l'inquisition à Madrid, de 1790 à 1792. « Il a mis à nu, dit l'historien Prescott, avec une implacable sévérité, les traits les plus odieux de cette institution; et ses réflexions portent l'empreinte d'un esprit généreux et éclairé. C'est l'histoire la plus authentique de l'inquisition moderne. »

porte son nom[1], l'Inquisition a toujours trouvé, dans les frères prêcheurs, des auxiliaires ou même des inspirateurs ardents, fanatiques, infatigables, de telle sorte que les victimes de cette odieuse institution, Maures, Juifs, Chrétiens, se comptent par centaines de milliers.

A la fin du XVe siècle, Sixte IV, sur la demande des *rois catholiques*, Ferdinand et Isabelle, leur accorda l'autorisation d'établir ou plutôt de conserver l'Inquisition dans leurs Etats. « Sachez bien, lit-on dans le préambule de la lettre que le roi écrivit à cette occasion au Conseil de Séville, que nous, voyant dans nos royaumes et seigneuries, qu'il y avait et qu'il y a quelques mauvais chrétiens, apostats, hérétiques et relaps,... nous avons

[1] Dominique de Guzman, né en 1170 à Calahorra, fonda l'ordre des *dominicains* ou *frères prêcheurs*, en 1215, mourut en 1221 et fut canonisé en 1234 par Grégoire IX. On voit à Florence, dans l'ancien cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, une fresque qui, faisant une allusion maligne au nom des dominicains *(Domini canes*, chiens du Seigneur) et à la couleur de leur manteau, les représente sous l'emblème de *chiens noirs et blancs* qui poursuivent avec ardeur des loups (les adversaires de l'Eglise) pour les exterminer. Au musée de Madrid se trouve un tableau de Claudio Coello, dans lequel saint Dominique est agenouillé parmi des figures allégoriques; près de lui est son terrible emblème: le globe du monde brûlé par une torche que tient dans sa gueule un *chien* enragé.

supplié notre Très saint Père de pourvoir à tout cela par un remède salutaire ; et Sa Sainteté nous a octroyé et concédé la permission de choisir deux ou trois personnes qualifiées en certaine manière pour être inquisiteurs, de procéder... contre de tels infidèles et mauvais chrétiens, ainsi que contre ceux qui les favorisent ou les accueillent, de les poursuivre et de les châtier. »

Cependant les inquisiteurs rencontrèrent à Séville même une telle résistance, qu'ils ne purent s'y établir de suite. Ce ne fut qu'en 1481, qu'ils se sentirent assez forts pour y fonder leur plus important tribunal. Voici quelques passages d'un manuscrit contemporain à ce sujet : « Dès que les inquisiteurs et les agents du saint-office entrèrent à Séville, la cité se divisa en deux partis sur cet événement ; les uns étaient pour les inquisiteurs, les autres leur étaient opposés. Ce qui causa le plus d'étonnement et de scandale, ce fut que cette dernière opinion fût partagée par beaucoup de personnes prudentes, élevées en office et en dignité. La noblesse et les prébendiers se déclarèrent pour la sainte foi de Jésus-Christ et de ses ministres. Les inquisiteurs présentèrent et montrèrent les bulles et les provisions royales ; et bientôt ils

trouvèrent, à la porte du chapitre, le régiment en ordre qui les conduisit à leur logement... et l'inquisition fut reçue par le peuple. Les inquisiteurs firent donc arrêter tous les Israélites qui étaient entrés dans la conspiration contre le saint-office, prirent contre eux les mesures les plus sévères et construisirent un bûcher sur lequel ils firent périr dans les flammes neuf personnes des deux sexes... Je dirai toutefois que, puisque le feu est allumé, il brûlera jusqu'à ce qu'il soit venu à bout du bois sec qu'il est nécessaire de brûler; jusqu'à ce que soient épuisés et morts ceux qui ont judaïsé.[1] »

L'historien espagnol L. Marineo tient plus tard à peu près le même langage dans ses *Cosas memorabiles:* « L'Eglise, qui est une mère de miséricorde, dit-il, concède généralement la vie à un grand nombre de ceux qui ne la méritent pas. Elle ordonne que ceux qui persistent obstinément dans leurs erreurs, après avoir été faits prisonniers, sur la déclaration de témoins dignes de foi, soient mis à la torture et condamnés aux flammes, où ils périssent misérablement. Quant au grand nombre de *ceux qui se repentent sincèrement, elle les con-*

[1] La Rigaudière, *Histoire des persécutions religieuses en Espagne.*

damne seulement à la prison perpétuelle, malgré l'odieux de leurs péchés [1]. »

C'est le célèbre *Torquemada*, de sinistre mémoire [2], qui fut appelé à remplir les fonctions d'inquisiteur-général par Ferdinand et Isabelle. Ses pouvoirs furent confirmés par Innocent VIII (11 février 1486) et par les deux papes qui lui succédèrent. Pendant les dix-huit ans que cet homme dur et sanguinaire présida le saint-office, 10,220 personnes périrent dans les flammes pour cause de religion, 6800 furent brûlées en effigie; on en condamna 97,331 à des peines infamantes, à la confiscation de leurs biens, à la prison perpétuelle ou à l'exclusion de tout emploi public.

Sous son successeur *Déza*, qui occupa les mêmes fonctions pendant huit ans, on brûla 2592 suspects d'hérésie, 896 furent brûlés en effigie, 34,952 durent subir des punitions plus ou moins graves et infamantes.

Ximénès de Cisneros, non moins fanatique, prononça 52,855 jugements contre les hérétiques;

[1] La Rigaudière, ouvrage cité.

[2] Confesseur d'Isabelle, Torquemada lui avait fait jurer, si elle montait sur le trône, de se dévouer à l'extermination de l'hérésie.

3564 périrent dans les flammes et 48,059 subirent d'autres punitions plus ou moins sévères. Il s'appliquait en même temps, avec une ardeur fiévreuse, à détruire tous les manuscrits arabes qui lui tombaient sous la main, par le seul motif qu'ils avaient servi à une secte maudite. Tel était le renom de cruauté dont il jouissait auprès de ses contemporains, que l'un d'eux le représente sous la figure d'un Turc coiffé d'un capuchon de moine et du chapeau rouge des cardinaux, tenant d'une main la Bible latine, de l'autre une torche pour allumer un bûcher [1].

Sous la présidence d'*Adrien* qui succéda à Léon X, sous le nom d'Adrien VI, le saint-office condamna 24,025 hérétiques, dont 1620 périrent dans les flammes.

Le cardinal *Alphonse Manrique*, archevêque de Séville, fut nommé inquisiteur-général le 10 septembre 1523; il mourut le 28 septembre 1538, après avoir établi l'inquisition dans les îles Canaries. Sous sa présidence, 14,625 personnes furent condamnées pour cause d'hérésie, 150 furent brûlées vives.

[1] M. A. de Castro, ouvrage cité.

Enfin, pour ne pas sortir du XVIe siècle, ***Fernando Valdès***, également archevêque de Séville, fut appelé à la direction du saint-office le 20 janvier 1547 ; destitué sur l'ordre de Pie V, à cause de sa cruelle partialité vis-à-vis de B. Carranza, il mourut le 2 décembre 1568 ; 2400 victimes brûlées vives, 1200 en effigie, 12,000 pénitenciées forment le bilan de son zèle pour frapper les hérétiques [1].

Quelques détails sur la manière dont l'inquisition procédait dans ses jugements, nous feront comprendre la nature des obstacles que la prédication évangélique et la liberté de conscience devaient rencontrer dans cette institution, et des souffrances auxquelles furent en butte les martyrs ; nous les emprunterons à deux ecclésiastiques catholiques, Llorente et Marsolier, chanoine d'Uzès [2].

Soumise à la juridiction exclusive du saint-siège et non à celle du gouvernement, comme on l'a quelquefois prétendu [3], l'inquisition espagnole était

[1] Sous Philippe V, au XVIIIe siècle, le saint-office a fait périr 1574 victimes pendant les quarante années de ce règne.

[2] Llorente, *Histoire critique de l'inquisition*; traduction française, 4 volumes. — Marsolier, *Histoire de l'inquisition et son origine*. Cologne, 1693.

[3] Les magistrats devaient prêter main forte à l'inquisition,

présidée par un inquisiteur-général, dont le pouvoir primait celui des prélats les plus élevés en dignité. L'autorité exécutive, confiée à un conseil dit la *Suprême,* avait des tribunaux dans les douze principales villes du royaume[1]; les juges étaient pris dans toutes les classes de la société; elle avait de plus à son service de nombreux agents, familiers, alguazils ou huissiers, espions, etc.

Les dénonciations se multipliaient à la veille des fêtes de Pâques, parce que les confesseurs en faisaient une obligation sacrée pour leurs pénitents, qu'ils préparaient ainsi à célébrer la mort et la résurrection du Prince de la paix.

On faisait réciter à l'accusé le *Pater* et le *Credo;* la moindre hésitation et la moindre erreur étaient considérées comme une preuve d'hérésie, suffisante pour entraîner une condamnation. Les inquisiteurs avaient-ils quelques doutes sur la sincérité de sa confession de foi, ils le faisaient mettre à la *torture.*

Il y avait trois sortes de torture ou question : la

sous peine d'excommunication, et s'ils différaient de solliciter leur absolution, ils étaient condamnés eux-mêmes à la peine des hérétiques (Marsolier).

[1] Tolède, Cuença, Murcie, Valladolid, Santiago, Logrono, Séville, Cordoue, Grenade, Valence, Saragosse, Barcelone.

corde, l'*eau* et le *feu*. Dans la première, on liait le prévenu avec une corde par les bras, en arrière, on le soulevait au moyen d'une poulie et on le tenait suspendu pendant quelques instants ; puis tout à coup on le laissait retomber jusqu'à demi-pied du sol, en imprimant au corps des secousses qui le brisaient. Cette torture durait une heure, quelquefois davantage. Si elle ne suffisait pas, on passait à celle de l'*eau* : on en faisait avaler par force une certaine quantité au malheureux accusé, couché sur un banc creux, qui pouvait se serrer ou se fermer à volonté; les souffrances étaient atroces. Mais la torture la plus douloureuse était celle du *feu* : on allumait un feu très ardent, dont on approchait les pieds de la victime après les avoir frottés avec de la graisse et des matières inflammables ; on la laissait dans cette affreuse position jusqu'à ce qu'on eût obtenu des aveux complets, ou qu'on craignît pour sa vie.

Ces tortures s'administraient dans une espèce de chambre souterraine, appelée *salle d'audience*, en présence de juges, la plupart dominicains, de l'évêque du diocèse et de son grand-vicaire. Les bourreaux, vêtus de noir, avaient le visage et la tête recouverts d'un capuchon de même couleur,

percé de trous pour la bouche, le nez et les yeux.

A la suite de ces formalités, on conduisait l'accusé sur la place où l'on avait dressé des échafauds ; c'est là qu'on le *réconciliait*, s'il y avait lieu, avec l'Eglise, sinon il était livré au bras séculier dont le clergé avait fait son instrument passif. Revêtu du *san-benito* [1], il portait sur la tête une mitre de carton ; une corde de genêt lui entourait le cou et il tenait de la main droite une torche verte. Les flammes et les figures grotesques peintes sur le san-benito étaient destinées à faire comprendre que les esprits de mensonge avaient élu domicile dans le corps de « ces damnés vivants qui allaient être plongés dans le feu vengeur de l'enfer. »

Les acquittements furent si rares, avant le règne de Philippe III, qu'on en aurait à peine trouvé deux ou trois sur deux mille jugements [2]. Aussi les inquisiteurs reconnaissaient-ils eux-mêmes qu'un

[1] Le *san-benito* était un manteau de couleur jaune, couvert de la croix rouge de Saint-André ; pour les relaps, on y avait peint des flammes, sans croix ; pour les condamnés à mort, les flammes étaient entourées de petits diables (Fleury, *Histoire ecclésiastique)*.

[2] Llorente, Marsolier, ouvrages cités.

grand nombre de suppliciés étaient innocents; mais, remarquaient-ils, il valait mieux faire périr cent catholiques irréprochables dans leur foi que de laisser échapper un seul hérétique; « en donnant la mort à un catholique innocent, on ne faisait que lui assurer le paradis, tandis qu'il suffisait d'un hérétique pour perdre ou infecter un grand nombre d'âmes [1]. »

Ce qui ajoutait encore à l'iniquité de ces jugements, c'est qu'ils s'étendaient jusqu'aux descendants des hérétiques : « Il est ordonné au fiscal d'assigner les fils, petits-fils, descendants et héritiers du défunt; s'il résulte que l'accusation est bien prouvée, on ordonnera d'exhumer les cadavres en les destinant à un lieu profane; et l'on décidera que tous les biens qui resteront appartiennent au fisc royal, avec les rentes et fruits postérieurs; et les héritiers seront condamnés à

[1] Marsolier. — Le Père Parama, à la demande des inquisiteurs-généraux Quiroga et Manrique, a écrit un traité sous ce titre : *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate.* C'est l'apologie la plus complète de ce tribunal (Cantù, *Hérétiques d'Italie :* volume III, page 96). Cependant Thomas d'Aquin l'avait déjà justifié... « Les hérétiques, dit-il, sont des voleurs et des loups. Or on a le droit de pendre les voleurs et de brûler les loups. » *(Eglise libre,* 10 mai 1878.)

cette restitution[1]. » Le tribunal y avait toujours sa bonne part.

Mais si le saint-office ne se relâcha que bien rarement de son inexorable rigueur, il faut reconnaître que les procédures se montrèrent tout particulièrement astucieuses, âpres et cruelles de 1558 à 1591, c'est-à-dire à l'époque où l'inquisition subit l'influence malfaisante des Jésuites.

On ne doit donc pas s'étonner de la puissance qu'elle avait acquise et des immenses trésors qu'elle avait accumulés. Nulle sécurité pour personne ; l'hypocrisie et l'injustice se montraient partout ; les circonstances les plus frivoles suffisaient souvent pour provoquer une impitoyable sévérité, et les mesures les plus rigoureuses menaçaient les étrangers comme les indigènes ; dignitaires ecclésiastiques, nobles et grands, femmes de toute condition, devenaient les objets de dénonciations, dont ils ignoraient le plus souvent l'origine et les véritables causes. Les témoins eux-mêmes se gardaient bien de révéler ce qu'ils avaient vu et entendu, de peur de s'exposer à la sévérité du tribunal. C'est ainsi que John Man,

[1] Vingtième article du règlement du saint-office, d'après Llorente.

ambassadeur d'Elisabeth en Espagne, dut quitter Madrid, non parce qu'il s'était montré ami ou protecteur des protestants persécutés, mais parce qu'il avait parlé trop librement de l'état religieux du pays et avait, en particulier, laissé échapper, dans un entretien avec des amis, cette parole imprudente : « Philippe II doit s'estimer heureux d'avoir eu, en opposition avec les autres princes, le privilège de défendre le souverain pontife en Europe [1]. »

Cette rage d'intolérance cléricale s'étendait jusqu'aux livres les plus étrangers aux matières religieuses, pour peu que l'auteur en fût suspect d'hérésie, tels que la traduction des *Vies de Plutarque* et de *Josèphe,* par François Enzinas [2]. Fray Luis-Ponce de Léon, Castillan de noble extraction, docteur en théologie et auteur de poésies qui charment encore de nos jours ses compatriotes, raconte dans une lettre adressée à l'inquisiteur-général Quiroga, qu'il fut détenu cinq ans dans un

[1] M. A. de Castro, ouvrage cité.

[2] A Grenade, Ximénès de Cisneros fit entasser en un monceau de nombreux manuscrits concernant la théologie, les sciences, l'histoire sacrée et profane, et jeta le tout de ses propres mains dans les flammes.

sombre cachot, pour avoir communiqué à un ami, sous le sceau du secret, sa version du *Cantique des Cantiques*[1]. « Si je n'avais tes encouragements, écrivait en 1566 Pedro-Juan Nunez à un ami, je me laisserais abattre et j'abandonnerais les études, car il n'y a personne ici qui ose produire une bonne correction de texte ou donner des éclaircissements et des commentaires... Le pire de tout, c'est que les inquisiteurs veulent que nul ne s'adonne à des recherches littéraires, tant ils y voient de danger. Quelqu'un veut-il introduire une variante dans une phrase de Cicéron, on en conclut qu'il pourrait bien aussi se permettre de corriger les Ecritures. Quelqu'un se permet-il une critique des commentateurs d'Aristote, on en infère qu'il parlera mal des docteurs de l'Eglise ! Toutes ces stupidités me mettent hors des gonds et m'empêchent de faire aucun progrès.[2] »

[1] Fray Luis-Ponce de Léon, augustin, mort à Salamanque, en 1592, a chanté dans les vers suivants les malheurs de don Carlos :

Aqui yacen de Carlos los despojos,
La parte principal volose al cielo :
Con ella fue el valor, quedole al suelo,
Miedo en el corazon, llanto en los ajos.

[2] Quel contraste peuvent amener des changements dans

Aussi l'inquisition répandait-elle partout une terreur qui n'était que trop justifiée par la cruauté raffinée de la procédure et l'atrocité des supplices[1].

« L'inquisition, écrivait Tiepolô, ambassadeur vénitien, est d'une rigueur qui égale tout ce qu'on pourrait imaginer; l'autorité qu'elle a sur la vie, les biens et l'honneur des citoyens, de quelque condition qu'ils soient, paraît à Philippe II un lien très fort et peut-être le plus fort contre les troubles intérieurs. Aussi le roi, qui en est convaincu, non seulement maintient avec soin, mais encore s'applique à étendre la juridiction de ce tribunal[2]. »

Il paraît cependant que la princesse Juana s'était faite auprès de son frère l'organe des plaintes qui surgissaient de toutes parts contre les prétentions ambitieuses et insensées du saint-office, car elle reçut de Philippe II cette réponse : « Quant à

les mœurs d'une autre époque. A la fin du XVIII[e] siècle, l'évêque de Salamanque, inquisiteur-général, souscrit à l'*Encyclopédie!*

[1] Appendice. Note B. Observations du duc de St-Simon sur l'inquisition.

[2] Gachard, *Relations vénitiennes.*

l'inquisition, on peut en dire ce qu'on voudra, le fait est que je n'ai rien innové. Résolu à vivre et à mourir dans la foi catholique, je ne peux souffrir que mes sujets fassent autrement que moi; et je ne vois pas comment je pourrais atteindre ce but sans punir les transgresseurs [1]. » Il avait raison à son point de vue, car il ne faisait que se conformer à la tradition de ses ancêtres, et en particulier à la volonté de son père: « Je lui ordonne, disait Charles-Quint dans un codicille de son testament, en ma qualité de père et par l'obéissance qu'il me doit, de travailler avec soin à ce que les hérétiques soient poursuivis et punis avec tout l'éclat et la sévérité que mérite leur crime..... Et, afin que mes intentions puissent avoir leur plein et entier effet, je l'engage à faire protéger partout le saint-office de l'inquisition pour le grand nombre de crimes qu'il empêche ou punit. »

La plupart des successeurs de Philippe II suivirent son exemple. Philippe V lui-même, oubliant

[1] Lettre écrite de Madrid, d'après Prescott, *Hist. de Philippe II,* T. II, p. 174. Henri IV, qui avait été élevé à l'école évangélique de sa pieuse mère, disait au contraire: « Ceux qui suivent tout droit leur conscience, sont de ma religion. »

que vingt ans auparavant, il avait refusé d'assister à un autodafé, donnait à son fils le conseil « de se montrer toujours obéissant envers le saint-siège et le pape, comme vicaire de Jésus-Christ, de soutenir et de protéger le saint tribunal de l'inquisition, le boulevard de la foi. »

Les réfugiés espagnols n'exagéraient donc pas, lorsqu'ils s'adressèrent comme suit à Charles-Quint, dans un manifeste publié en Allemagne en 1559 :

« En Espagne, le tribunal de l'inquisition est violent et furieux au dernier point, intraitable et cruel, ensorte qu'on ne peut rien dire dans l'intérêt de la vérité... Il est certainement d'une nécessité absolue que votre Majesté interpose en ceci son autorité... Le motif qui engagea votre aïeul, le roi Ferdinand, à établir l'inquisition en Espagne, est très connu; comme ces raisons n'existent plus, ce tribunal devrait être supprimé... C'est pourquoi, si votre Majesté pouvait faire que l'inquisition fût soumise à une réforme et réduite à l'impossibilité de commettre de nouvelles injustices, cette mesure ferait triompher le nom de Jésus-Christ et procurerait le salut d'un grand nombre de personnes; au lieu que, si ce qu'elle présente,

dans sa constitution, de vicieux, de mauvais et de corrompu, n'en est pas retranché, elle restera certainement souillée d'un vice si atroce et si excessif, qu'on n'aura jamais rien vu de semblable dans aucune histoire, ni dans le souvenir des hommes.[1] »

Cependant, malgré les dangers qui s'attachaient à toute velléité d'indépendance d'esprit ou d'émancipation religieuse, il y eut en Espagne quelques hommes qui eurent le courage de protester hautement contre le cruel despotisme des tribunaux du saint-office : « Quelques-uns veulent qu'on traite les hérétiques avec plus de douceur, écrivait Alphonse de Viruès, moine bénédictin et évêque des Canaries; on devrait chercher à les convaincre par de véritables raisons, par les décrets des conciles et par les déclarations de la sainte Ecriture,... conformément à cette parole de saint Paul: « Toute Ecriture inspirée de Dieu est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement propre pour

[1] Anonyme. *Deux mémoires fort utiles, dont l'un est adressé à S. M. l'empereur Charles V, et l'autre aux Etats de l'Empire et maintenant présenté au roi catholique D. Philippe son fils,* imprimé en 1559. (Llorente, T. II, p. 170.)

toute bonne œuvre. » (II Tim., III, 16.) Or, comment l'Ecriture pourrait-elle produire de tels effets, si nous n'en usions pas dans les circonstances signalées par l'apôtre ? Je vois toutefois qu'un grand nombre d'hommes parlent et écrivent contre ceux qu'ils ne peuvent ni fouetter, ni condamner à mort. Ont-ils saisi un malheureux contre lequel ils peuvent procéder librement, ils le soumettent à un jugement dont l'ignominie l'accompagne partout, lors même qu'il aura été acquitté. L'accusé a-t-il été entraîné dans l'erreur par l'exemple des autres ou par ses propres dispositions, ils ne cherchent point à le ramener par une sérieuse instruction, par de douces paroles et des avertissements paternels, quoiqu'ils s'appellent eux-mêmes « Pères ; » mais ils recourent au fouet, à la prison, au glaive et à la hache, sans que le cœur en puisse être changé, ce que peut seule la Parole de Dieu, qui est vivante, puissante, plus acérée qu'une épée à deux tranchants[1]. » (Hébr. IV, 12.) « Paroles qui devraient être gravées sur le marbre et sur l'airain, » ajoute M. de Castro à cette citation[2].

[1] Llorente. T. II, p. 14.

[2] *Philippicæ disputationes viginti adversus lutherana dog-*

Fadrique Furio Ceriol, savant gentilhomme de Valence, qui jouissait d'une grande faveur auprès de Charles-Quint, ne s'exprime pas avec moins de franchise sur la nécessité de la tolérance religieuse, dans un livre intitulé : *Conseil et conseillers du Prince* [1], qui fut dédié à Philippe II et publié à Anvers en 1559. N'oublions pas que les plus affreux autodafés furent célébrés en 1558 et 1559 à Séville et à Valladolid. « C'est assurément, dit-il, la preuve d'un sentiment perverti que de parler mal et avec passion de nos adversaires... ou même contre ceux qui appartiennent à une foi différente, qu'il s'agisse de Maures, de païens ou de chrétiens. On sait qu'il y a partout de bons et de mauvais chemins, eh bien ! qu'on loue et pratique ce qui est bon, qu'on blâme et évite ce qui est mal, sans injurier la nation où il se trouve... Dans le monde entier, il n'y a en réalité que deux pays, le pays des gens de bien et le pays des méchants. Les premiers, qu'ils soient juifs, maures, païens, chrétiens, sont du même sang, du même pays, de la même race. »

mata per Philippum Melanchthonem defensa, 19me discussion. De Castro. Ouvrage cité.

[1] Consejo y consejeros del Principe.

Le confesseur de Philippe II lui-même, *Alphonse de Castro*, blâma avec énergie en Angleterre les persécutions de Marie la Sanguinaire contre les chrétiens évangéliques, car, dit-il, dans une prédication prononcée devant la cour, « elles sont contraires au véritable esprit du christianisme, c'est-à-dire à l'esprit de charité et de miséricorde, qui prescrit à ses ministres, non de tirer vengeance du pécheur, mais de l'éclairer sur ses erreurs, afin de l'amener à la repentance. »

« L'inquisition, s'écriait avec tristesse le comte de Montalembert[1], a été le fléau de l'Espagne, en même temps que l'objet de la juste horreur du monde chrétien, de la France, de la Belgique et de l'Allemagne catholiques, non moins que de tous les peuples protestants... Elle renversa toutes les barrières, supprima tous les privilèges, méconnut tous les droits. Elle sut tout abaisser, afin de tout opprimer et de tout étouffer, au seul profit du pouvoir absolu des rois..... Nos terroristes ont trouvé leurs maîtres dans ces inquisiteurs, qu'une tout autre école, non moins déraisonnable, voudrait de son côté réhabiliter, ou du moins entourer d'un respectueux silence.

[1] *Bibliothèque universelle.* Janvier 1876.

» Et qu'on le sache bien, ce ne sont pas seulement les supplices et les tortures de l'inquisition qu'il faut savoir désavouer et flétrir;... ce qui doit nous indigner peut-être davantage, ce qui a plus peut-être encore énervé et démoralisé l'Espagne, ce sont les perfidies, les infamies de leur procédure, durant tant de siècles, le secret, l'espionnage, la confiscation érigées en règle suprême et sacrée;..... la dénonciation imposée comme une vertu, tellement qu'à la longue l'horrible vampire finit par engloutir la société tout entière, à titre d'instrument ou de complice, quand ce n'est pas de victime. » L'auteur de ces lignes aurait pu ajouter que cette institution était éminemment cléricale, car c'est à la cour de Rome qu'elle doit son établissement et ce sont des prêtres, soit réguliers soit séculiers, qui sont chargés d'en provoquer les jugements et d'en faire exécuter les sentences [1].

Ce fut seulement le 22 février 1813 que les Cor-

[1] M. Dœllinger, savant théologien d'Allemagne, affirme, fondé sur les données les plus certaines de l'histoire, que « la responsabilité des hécatombes d'êtres humains livrés au bûcher par le fanatisme catholique, » retombe pleinement sur l'Eglise romaine. M. Hoffmann a publié une histoire de l'inquisition très intéressante, dans laquelle il démontre, d'accord avec L. Ranke, que l'inquisition n'a jamais relevé des gouvernements. (*Bibliothèque universelle*. Février 1878.)

tès votèrent la suppression de l'inquisition, en restituant toutefois aux évêques l'exercice de la juridiction ecclésiastique et aux juges laïques celui de la juridiction royale ordinaire pour la poursuite des hérétiques. Dans l'adresse de la ville de Madrid pour remercier le parlement de cette décision, on exprimait une vive joie de voir anéanti un tribunal qui « transformait en tigres des hommes qui se disaient les ministres d'un Dieu de paix, et qui empêchait les sciences, les lettres et la morale de s'établir en Espagne. » Le décret des Cortès fut renouvelé, sous une forme plus libérale, en 1823.

Nous pouvons appliquer à la Compagnie de Jésus les observations que nous avons faites sur le saint-office, car la prédication évangélique rencontra dans l'ordre de Loyola des adversaires non moins acharnés, non moins perfides, non moins cruels. Ces deux institutions ne formaient pas seulement un Etat dans l'Etat, mais un Etat au-dessus de l'Etat, partout où leur funeste influence fut prépondérante.



CHAPITRE V

Les Jésuites.



« Dès le moment où l'éducation de la jeu-
» nesse fut confiée aux jésuites, l'Espagne
» tomba comme épuisée; l'éloquence devint
» muette, et la liberté gémit enchaînée pen-
» dant plus de deux siècles. »

DE CASTRO.

Don *Inigo de Lopez de Recalde,* de la noble maison de Loyola, dans la province de Guipuscoa, né en 1491, entra comme page au service de Ferdinand-le-Catholique. Blessé au siège de Pampelune en 1521, il se consacra à la Sainte-Vierge par des vœux solennels, et, selon l'usage du temps, fit un pèlerinage à Jérusalem. De retour en 1537, il prit, dans l'église de Montmartre, avec Jacques Lay-

nez[1], François Borgia[2] et quelques autres amis, les engagements qui sont à la base de l'Ordre religieux des jésuites. Paul III hésita quelque temps à leur donner son consentement; mais, convaincu que le Saint-Siège trouverait, dans cette nouvelle communauté, une milice intelligente, active et dévouée, il le leur accorda le 26 septembre 1540, en s'écriant : « C'est le doigt de Dieu! » Loyola en fut le premier *général*, et eut pour successeurs Laynez et Borgia[3].

Le supérieur ou général doit, autant que pos-

[1] Né en 1512, à Almanzario en Castille, Jacques Laynez succéda à Loyola en 1558. Il soutint, avec une indomptable énergie, au Concile de Trente, les prétentions du Saint-Siège à l'infaillibilité du pape, et s'opposa avec non moins de force à toute espèce de réforme en Espagne.

[2] Né en 1510, François Borgia fonda, en 1547, le premier collège de jésuites en Espagne. Il était l'arrière-petit-fils d'Alexandre VI.

[3] Voir Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne,* Tom. VII, pages 285 à 288. — Dans la *Revue Chrétienne,* du mois d'août 1855, on trouve une étude consciencieuse sur I. de Loyola, ainsi qu'une analyse détaillée des *Constitutions* et des *Exercices spirituels.* — Léopold Ranke, *Histoire de la papauté,* Tom. I, page 240; malheureusement l'auteur de la traduction française a trop souvent mutilé et même altéré le texte original. — Llorente, Tom. III, p. 83.

Pour leurs missions étrangères, consulter l'*Histoire des Jésuites,* par l'abbé Guettée; on y verra en particulier leur habileté dans la contrebande.

sible, résider à Rome. Il concentre dans sa personne tous les pouvoirs de la Société, nomme à tous les emplois, reçoit des *Provinciaux* des rapports détaillés, qui doivent être contrôlés à leur tour par des agents secrets. Sacrifice de toute indépendance personnelle, soumission absolue aux ordres du chef de la Société et, par celui-ci, aux décrets du Souverain-pontife, tels sont les principes qui découlent des paragraphes 31, 34, 35, 36, 38, 39 de la constitution de la Société.

En voici la traduction du latin : « Le membre de la Société doit considérer la plus entière obéissance comme indispensable au jésuite; regarder le supérieur comme la personne même de Jésus-Christ,... renoncer à sa propre volonté, persuadé que tout ce qui est prescrit par lui est juste. — Que chacun soit persuadé que tous ceux qui vivent sous l'obéissance sont conduits et dirigés par la divine Providence; qu'en conséquence il doit permettre que les supérieurs le traitent *comme s'il était un cadavre;* qu'il se laisse tout faire sans se plaindre, comme le bâton d'un vieillard, dont il se sert quand, où et comme il le veut. — Que l'agent rapporte au supérieur non seulement tous les défauts qu'il aura pu découvrir dans

la maison ou dans le collège, mais encore tout ce qui lui paraîtra convenable à la bonne administration. — Les *supérieurs* des maisons et les *recteurs* doivent écrire, une fois par semaine, à leur provincial, au sujet de l'état des personnes et de toutes les choses, *non seulement de celles qui sont faites par les nôtres, mais encore de celles qui sont faites par les étrangers...* — Que personne ne rapporte à ceux du dehors ce qui se fait ou se passe parmi nous. Que personne, sans une permission expresse du supérieur, ne communique nos constitutions, nos livres, ou les écrits dans lesquels sont renfermés nos ordonnances ou nos privilèges. Que personne ne donne ou ne publie les instructions spirituelles, les méditations, ou les *exercices* de la piété [1]. »

Véritable milice, fortement disciplinée comme on le voit, la Société se montra d'abord humblement soumise au Saint-Siège; mais bientôt dominatrice dans ses conseils, elle acquit une autorité devant laquelle durent fléchir peuple, noblesse, royauté, armée et clergé. Partout où il lui est

[1] *Regulæ Societatis Jesu.* Turnoni, apud Michaelem, typographum universitatis, 1596; cité par M. L. Desanctis, dans sa *Roma papale.*

permis de jeter les bases d'un solide établissement, elle s'empare des familles par le confessionnal, de la jeunesse par les écoles, des ouvriers par ses cercles catholiques et des ateliers industriels, des classes supérieures par ses doctrines absolutistes, des souverains par une direction aussi habile que complaisante, du peuple par ses missions, ses pèlerinages, ses miracles et sa presse à bon marché.

Grâce au talent, à l'érudition et au mérite incontestable de plusieurs de ses membres, elle exerça, en tout temps, une grande influence non seulement sur la foi et les mœurs des populations, mais encore sur le gouvernement des Etats. Unie à l'inquisition, elle persécuta partout les ennemis du catholicisme romain, combattit la prédication de l'Evangile par tous les moyens, licites et illicites, dont elle pouvait disposer, et chercha à réprimer tout esprit d'indépendance, d'examen, de liberté, sous quelque forme qu'il se manifestât. « La Société, écrivait François Borgia à Ribade» neyra dans une dépêche confidentielle, a mis le » bout du doigt dans cette affaire, de telle sorte » que les inquisiteurs ont compris qu'elle ne leur » a point été d'un faible secours. C'est ce qu'ils

» laissent entendre avec une grande satisfaction[1]. »

Dès lors les mesures contre les adversaires de l'unité catholique revêtent un caractère de profonde astuce et d'impitoyable rigueur, d'autant plus redoutable qu'il reposait sur les principes mêmes de cette espèce de franc-maçonnerie monacale, ou plutôt sur une casuistique que l'on ne saurait réprouver avec trop de sévérité. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à ouvrir quelques-uns des écrits qui sont sortis de la plume des jésuites; mais nous nous contenterons d'une citation d'origine espagnole, extraite des *Cas de conscience,* par Escobar y Mendoza[2]. C'est le traité que Pascal attaque avec tant de verve et d'esprit dans la cinquième et la sixième des *Provinciales :*

« L'hérétique sera excommunié, dit le jésuite » espagnol, il pourra aussi être puni de mort. Les » enfants mêmes seront punis, sauf le cas où ils » auraient dénoncé leurs parents. Le fils n'est pas » tenu d'entretenir son père, réduit à la plus ex-

[1] M. A. de Castro.

[2] Escobar, né à Valladolid en 1589, est l'auteur du traité du *Mariage* ou *de la Débauche*, en trois volumes; Eyméric, autre jésuite, a composé le *Directorium inquisitorum,* qu'on peut appeler le code machiavélique de la cruauté la plus raffinée (*Eglise libre,* 1878, 10 mai).

» trême misère, si le père a tenté de lui ôter la foi.
» Les fils chrétiens et catholiques peuvent accuser
» leurs parents du crime d'hérésie, quand même
» ils prévoient que cette dénonciation peut entraî-
» ner la mort de leurs parents. Bien plus, si leurs
» parents veulent leur ôter la foi, les enfants, dans
» l'intérêt bien entendu de leur conservation, peu-
» vent mettre à mort les auteurs de leurs jours [1]. »

Aussi les jésuites, fidèles à l'esprit de ces principes, ne se montrèrent jamais très scrupuleux dans le choix des moyens pour asseoir leur domination sur des bases solides ou soutenir l'édifice chancelant de l'autorité pontificale; c'est à leur funeste influence, — le fait est incontestable, — que l'on doit attribuer les atroces persécutions qui, depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à nos jours, ont ensanglanté le sol de l'Europe, en Bohême, en France, en Italie, dans les Pays-Bas, en Pologne, en Espagne [2], en Hongrie, en Autriche, partout, en un mot, où s'étendait leur pouvoir.

[1] Huber, *Les Jésuites*, Tom. II.

[2] A la prise de Malaga, des Maures apostats furent brûlés vifs, « et ce furent, dit le jésuite Abarca, les illuminations » les plus brillantes qui pussent célébrer notre victoire et la » piété de nos rois. »

« Vous rendrez compte à Dieu des désordres » que vous avez semés, du sang que vous avez » répandu, leur dit Gustave-Adolphe, un jour qu'ils » cherchaient à se justifier; je vous connais mieux » que vous ne pensez. Vous êtes les auteurs des » malheurs de l'Allemagne; vos intentions sont » mauvaises, vos doctrines dangereuses, et votre » conduite criminelle [1]. »

Dans la semaine de la Passion, un jésuite, prêchant devant Louis XV, en 1754, disait : « Qu'il » fallait toujours du sang pour éteindre les héré- » sies, et qu'il valait mieux en répandre d'abord » quelques gouttes pour en épargner des flots dans » la suite [2]. »

Ces faits et bien d'autres suffisent pour expliquer la profonde aversion dont les jésuites sont devenus les objets. Ils le sentirent si bien eux-mêmes, dès le XVI[e] siècle, que François Borgia dit un jour à Charles V : « La Société n'est ni connue » ni estimée, mais plutôt haïe et persécutée. » A quoi l'Empereur répondit en le blâmant « d'être

[1] Huber, ouvrage cité.

[2] D'Argenson, VIII, p. 278, cité dans la *Revue Historique*, 1877, p. 263.

entré dans un Ordre qui n'avait encore aucune approbation, et dont on parlait très diversement[1].»

Le docteur *Jean de Balvoa*, chanoine de la cathédrale de Salamanque et professeur de droit à l'université de cette ville, adressa, en 1627, à Philippe IV un mémoire dans lequel il proteste, au nom des universités de Salamanque, de Valladolid et d'Alcalà, contre l'autorisation accordée aux jésuites d'ériger en université leur collège de Madrid, dit impérial. Un autre ouvrage, du même auteur, quoique sous le nom d'*Alphonse de Vargas*, de Tolède, porte le titre suivant : « Exposé fait aux rois et aux princes chrétiens, des stratagèmes et des artifices politiques, que les membres de la Compagnie de Jésus emploient pour établir en leur faveur une monarchie universelle ; ouvrage dans lequel on prouve, par des pièces authentiques, comment les jésuites ont trompé les rois et les peuples qui les ont accueillis favorablement...[2] »

Déjà au XVI[e] siècle, Melchior Cano, dont on ne

[1] Mignet, *Charles-Quint, son abdication*, etc.

[2] Llorente, Tom. II, p. 423. Cet établissement, appelé *Leganistos*, appartient maintenant à une congrégation anglaise protestante.

saurait suspecter la stricte orthodoxie catholique, écrivait à Juan de Regla, confesseur de Charles-Quint : « Ce qui me déplaît chez ces Pères, c'est que » les hommes dont ils s'occupent, au lieu d'en » faire des *lions,* ils en font des *poules*... Si le Turc » eût cherché, pour les envoyer en Espagne, des » émissaires chargés d'en énerver toutes les for- » ces, de faire de nos soldats des femmes et de » nos gentilshommes des marchands, il n'en eût » point trouvé de plus aptes que les jésuites... Je » vois des multitudes de maux fondre sur ces » royaumes ; je vois aussi clair que le jour, la des- » truction de toute religion, de toute saine politi- » que et de toute vigueur ; je vois s'allumer le feu » qui amènera dans le monde une conflagration » générale... Mais je suis comme Cassandre, que » personne ne voulut croire, jusqu'à ce que Troie » eût péri sans retour. » Paroles prophétiques, dont le comte de Cavour devait constater l'exactitude plus de trois siècles après [1]. « Malheur au » pays, écrivait-il à une dame française, qui con- » fiera aux jésuites l'éducation exclusive de la jeu- » nesse. A moins de circonstances heureuses qui

[1] *Revue des Deux Mondes,* mars 1876.

» détruisent dans l'homme les leçons de l'enfant,
» ils feront, dans un siècle, une race abâtardie.
» L'opinion que j'exprime ici, est partagée par les
» membres les plus distingués de notre clergé. »

Telles étaient les préventions auxquelles les jésuites se virent en butte en Espagne même, qu'à Tolède, l'archevêque les expulsa du collège d'Alcalà-de-Hénarès, excommunia les fidèles qui se confesseraient à ces Pères, et interdit la confession au prêtre qui ferait sa retraite dans leurs couvents.

Sur la demande des Augustins, on leur défendit de célébrer la messe à Saragosse, où ils avaient fondé un collège, en 1555; comme à Tolède, ils furent excommuniés, chargés de malédictions et appelés des impies, des gens dignes de réprobation, des ennemis de l'Eglise et de Dieu. On alla jusqu'à prononcer une sentence d'interdit contre la capitale de l'Aragon, aussi longtemps que les jésuites y auraient un établissement[1].

Les uns prirent la fuite, les autres cherchèrent

[1] La reine Jeanne dite *la Folle*, mère de Charles-Quint, autorisa plus tard les Jésuites à rentrer dans la ville de Saragosse et leur rendit tous leurs privilèges. Fleury, *Histoire ecclés.*, l. 151, § 72.

un refuge auprès des personnes dont ils croyaient avoir gagné la confiance; quelle ne dut pas être leur surprise, lorsqu'ils découvrirent qu'un grand nombre de nobles adhéraient secrètement aux doctrines nouvelles et n'attendaient qu'une occasion favorable pour les professer publiquement![1].

Le bruit aurait même couru, assure M. A. de Castro, que les jésuites étaient eux-mêmes les principaux auteurs de l'état déplorable dans lequel se trouvait l'Eglise, et que la plupart des accusés pour délit d'hérésie appartenaient à leur Ordre, ou avaient été leurs disciples. L'inquisiteur général se serait cru obligé d'en dénoncer la fausseté aux tribunaux du saint-office.

L'influence de ces Pères est, en effet, d'autant plus dangereuse, qu'aux immenses richesses qu'ils possèdent, aux subtilités scolastiques de leur enseignement, aux principes d'une morale plus que relâchée, ils joignent une grande habileté à se couvrir des masques les plus divers pour atteindre leur but, selon leur maxime : « la fin justifie les moyens, » tour à tour souples ou arrogants selon les circonstances. C'est ainsi, pour ne pas sortir de l'Espagne, que Lermes, ministre de

[1] M. A. de Castro.

Philippe III, trouva toujours auprès des jésuites une aide souverainement efficace pour obtenir des Cortès les subsides qui lui étaient nécessaires, tandis que Nithard, confesseur de la reine (1669), jésuite français tout-puissant à la cour, poussa la hardiesse jusqu'à dire aux grands, qui lui portaient, avec toute la nation, la haine la plus vive : « Vous devriez respecter davantage celui qui a, tous les jours, votre Dieu dans ses mains et votre reine à ses pieds [1]. »

« Le jésuite, dit M. Taine, tourna les prescrip» tions rigides des Conciles et des Pères, inventa » la direction indulgente, la morale relâchée, la » casuistique accommodante, la dévotion facile, » et, par le plus adroit maniement des distinc» tions, des interprétations, des probabilités et » de toutes les broussailles théologiques, par» vint, de ses mains souples, à rendre à l'homme » la liberté des plaisirs!... Contre le dérèglement » des instincts à demi-déchaînés, le protestan» tisme avait une digue dans l'éveil de la cons» cience, dans l'appel à la raison, dans le déve» loppement de l'action raisonnée et laborieuse;

[1] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tome XI, livre 39, chap. 11.

» le jésuite en cherche une dans la direction mé-
» thodique et mécanique de l'imagination. C'est là
» son coup de génie. Il faut lire leurs *Exercitia*
» *spiritualia*, pour savoir comment sans poésie,
» sans philosophie, sans aucun emploi des for-
» ces nobles de la religion, on peut s'emparer de
» l'homme [1]. »

Tels sont les ennemis que la Réforme a rencontrés partout sur son passage, particulièrement en Espagne, où la papauté, la royauté, le saint-office, la Société de Jésus furent toujours étroitement unis pour combattre les doctrines émancipatrices de l'Evangile. Sans doute, des intérêts divergents semblent quelquefois les séparer; mais, dès que la liberté de conscience et le catholicisme romain sont en jeu, l'accord se fait bientôt entre ces ennemis de la veille. Voici quelques faits qui montrent jusqu'à l'évidence la réalité et les fruits de cette monstrueuse alliance :

Elisabeth travaille au rétablissement de la Réforme dans ses Etats; Philippe forme le projet de faire assassiner la reine; tandis que le pape, pour l'encourager à cette œuvre pie, déclare que, « tout

[1] Taine, *Voyage en Italie.*

» ruiné qu'il était, il vendrait jusqu'aux calices de
» l'Eglise, pour aider à l'exécution. »

Le duc d'Albe, sur les ordres formels du roi, porte partout, dans les Pays-Bas, le ravage et l'incendie, en livre les opulentes cités à la bestiale férocité de ses soldats, et immole des milliers de victimes pour cause de religion. Le vicaire de Jésus-Christ éprouve une telle satisfaction en apprenant ces heureuses nouvelles, qu'il envoie, en 1568, au général des armées de Philippe II une épée et un chapeau bénits, ornés de pierres précieuses [1], fait illuminer sa capitale et ordonne une procession solennelle conduite par les cardinaux. « De ma vie, écrit l'ambassadeur espagnol à son
» souverain, je ne vis homme aussi content que le
» Saint Père. Il ne cesse de bénir Votre Majesté et
» d'exalter le duc d'Albe. »

Enfin, car nous ne pouvons rappeler tous les

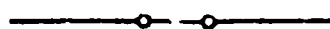
[1] Une lettre autographe du souverain pontife accompagnait ces présents, qui ne s'accordent que dans des occasions très rares; dans cette lettre, le duc d'Albe était invité à se souvenir, chaque fois qu'il mettrait le chapeau sur sa tête, qu'il serait préservé par lui, comme par un casque de droiture et par le bouclier de la grâce divine; car le chapeau était l'emblème de la couronne céleste réservée à tous les princes qui soutiennent la sainte Eglise, ainsi que la foi catholique (*Eglise libre*, 1877, p. 114).

faits qui se rapportent à l'alliance de la tiare, de la royauté et de la Société de Jésus, Philippe II recourt à la main d'un sicaire pour délivrer le monde catholique de Guillaume II le Taciturne, qu'il considérait, non sans raison, comme le plus grand obstacle au rétablissement du catholicisme dans les Provinces-Unies. « Si quelqu'un, » dit le roi dans son arrêté, a le cœur assez géné- » reux pour nous débarrasser de ce fléau, en nous » le livrant mort ou vif, nous lui ferons remettre, » aussitôt la chose faite, 25,000 écus d'or. S'il a » commis un crime quelconque, nous promettons » de le lui pardonner; et s'il n'est pas noble, nous » l'anoblirons, en récompense de sa valeur. » Or, on trouva sur Jauréguy, qui avait voulu assassiner le prince, un poignard, un *Agnus Dei*, un cierge en cire verte, un crucifix et un *catéchisme des jésuites*, dans lequel, sans doute, il puisa des raisons suffisantes pour sa justification.

Balthazar Gérard, avant de frapper Guillaume, avait pris la précaution de se confesser au régent d'un collège de jésuites, qui lui donna sa pleine approbation. Le Père alla même jusqu'à lui promettre, s'il réussissait, « toutes les bénédictions du ciel et toute la gloire que les hommes

peuvent donner, et, s'il échouait, la palme du martyre. » Lorsque Philippe II apprit le châtiment du meurtrier, il témoigna hautement son regret que « l'auteur de ce pieux dessein n'eût pu l'accomplir qu'en y laissant la vie.[1] »

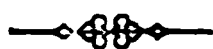
[1] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tome IX.



LIVRE II

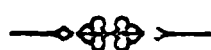


CIRCONSTANCES FAVORABLES
CHRÉTIENS ÉVANGÉLIQUES NON PROTESTANTS
CARRANZA



CHAPITRE PREMIER

Circonstances favorables.



On le voit, les ennemis de la Réforme en Espagne étaient nombreux, puissants, implacables. Cependant, malgré des dangers de toute nature et des difficultés qui, à vues humaines, semblaient insurmontables; malgré les lois de feu et de sang qui en interdisaient les moindres manifestations, l'Espagne ne demeura point en dehors de la grande révolution religieuse qui agitait, soulevait et transformait toutes les contrées de l'Europe, de la France à la Pologne, de la Grande-Bretagne aux deux Péninsules du Midi. Elle en sentait elle-même le besoin, en respirait en quelque sorte l'atmosphère vivifiante, se montrait de plus en plus disposée à s'en approprier les riches moissons; et, pendant

plus de vingt ans, elle devait lui donner des martyrs dont le courage, la fidélité, la foi rappellent ceux des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Tout semblait, en effet, propre à favoriser la prédication de l'Evangile dans la monarchie des « Rois Catholiques » : des traditions séculaires d'énergique indépendance vis-à-vis des ambitieuses prétentions de la curie romaine et des envahissements de l'esprit monacal[1]; la connaissance, souvent l'approbation des doctrines protestantes, que rapportaient de leurs voyages les courtisans de Charles-Quint, ses docteurs, ses généraux, ses soldats, qui se rencontraient sous la même tente et combattaient sur les mêmes champs de bataille avec des chrétiens réformés; enfin jusqu'aux dénonciations des livres prohibés par le clergé qui devenait ainsi, bien malgré lui, un instrument de prosélytisme.

Il est, en particulier, plusieurs faits dont on ne

[1] L'Eglise de Castille, dans les premiers temps de la monarchie espagnole, s'était rendue presque indépendante du saint siège; et plus tard l'Espagne prit, par ses délégués, une part des plus actives à la répression des abus de l'autorité pontificale, dans les conciles de Constance, de Bâle et de Trente (Hallam, *Histoire du moyen âge).*

peut méconnaître l'importance capitale dans ce mouvement de rénovation religieuse, et sur lesquels nous devrons arrêter quelques instants notre attention.

Le premier est la réimpression de la Bible dite *Polyglotte de Ximénès*, qu'on attendait partout avec impatience. En effet, la première édition, qui parut à Alcalà-de-Hénarès, en 1517, était épuisée, lorsque le docteur Arias Montanus fut chargé d'en préparer une nouvelle. On fit venir, dans ce but, de différents côtés toutes les versions de la Sainte-Ecriture que l'on put se procurer; le pape lui-même publia plusieurs brefs en faveur de cette importante entreprise. Cette édition fut imprimée à Anvers de 1569 à 1572. Présentée en premier lieu au souverain pontife par le rédacteur du travail et par l'ambassadeur d'Espagne, elle fut envoyée par Philippe II à tous les princes de l'Europe, lorsque Pie V et Grégoire XIII lui eurent accordé leur approbation officielle.

En second lieu, la lecture de la Confession de foi dite d'Augsbourg, le 25 juin 1530, ne contribua pas moins à dissiper les fausses idées que l'on se faisait, dans les pays restés catholiques, sur les réforma-

teurs et leurs principes [1]. Charles-Quint, entouré d'un grand nombre d'Espagnols, nobles, militaires, ecclésiastiques [2], leur demanda leur opinion sur ce document, dont la traduction allemande venait de leur être communiquée ; ils lui répondirent que si Sa Majesté le trouvait contraire au dogme catholique, il devait anéantir la religion dont il était l'expression; mais que, si les protestants se contentaient de réclamer l'abolition de quelques cérémonies et autres choses semblables, il ne devait recourir contre eux ni à la violence, ni à la guerre; ils le prièrent de plus de soumettre les articles en litige à l'examen de quelques pieux docteurs dont l'impartialité ne pût être suspecte [3]. Nous signalerons encore la promptitude extraordinaire avec laquelle, dès le pontificat de Léon X, les ouvrages des réformateurs pénétrèrent dans la Péninsule,

[1] Le confesseur de Ferdinand, quoique espagnol, avoua au prince sur son lit de mort, qu'il ne l'avait pas conduit dans la droite voie et que Luther n'avait enseigné que la vérité (Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, 2me série, tome VIII, page 490).

[2] Servet y assistait, comme secrétaire de Quintana, confesseur de Charles-Quint.

[3] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tome VII, page 102.

malgré la rigoureuse surveillance des agents de l'inquisition [1]. On en parlait, on les faisait circuler de main en main, on les méditait et on les comparait avec les enseignements apostoliques, de telle sorte qu'il y eut bien peu de familles, de prêtres, de couvents qui n'eussent l'occasion de connaître et d'apprécier les doctrines de la Réforme.

Sans doute l'Allemagne, la France, l'Italie n'envoyaient pas leurs étudiants dans les universités espagnoles, dont la décadence, cependant, ne date que de la fin du règne néfaste de Philippe II [2]. L'autorité politique, le moine et l'inquisiteur étaient trop puissants, trop soupçonneux et trop vigilants pour ne pas les arrêter à la frontière. Mais si l'Espagne demeurait fermée à l'étranger savant, lettré ou évangélique, les jeunes Espagnols allaient en grand nombre terminer leurs études à Paris, à

[1] Frobenius de Bâle, qui imprima la plupart des écrits d'Erasme, dont il était l'ami, et des réformateurs allemands, envoya en 1519 en Espagne les ouvrages latins de Luther. L'année suivante, on en publia à Anvers plusieurs traduits en espagnol; transportés sur des navires de commerce, ils arrivèrent sans difficulté à leur destination.

[2] Les cours de l'université d'Alcalà étaient fréquentés par plus de sept mille étudiants; Salamanque, qui n'avait qu'une faculté de théologie, en comptait beaucoup moins.

Bologne, à Louvain, à Wittenberg, où l'on jouissait de plus de liberté que dans leur patrie. Placés sous la direction d'habiles professeurs, ou liés avec des savants dont la plupart penchaient pour les nouvelles doctrines, ils rapportaient chez eux le goût des recherches littéraires, scientifiques et religieuses; un grand nombre d'entre eux étaient même arrivés à la conviction que la Bible était le seul guide infaillible pour la foi et la sanctification.

Enfin l'influence incontestable qu'exerça sur l'Espagne elle-même la *Renaissance* qui, traversant, pénétrant et vivifiant l'Europe comme un courant électrique, faisait surgir de toutes parts d'impérieux besoins de progrès, de liberté, de lumière et de vérité. Loin de demeurer étrangère à l'Espagne, elle y trouva de bonne heure un écho puissant parmi les classes instruites, dans le clergé séculier particulièrement [1].

Pierre-Martyr d'Anghiera, le maître vénéré des jeunes nobles, introduisit dans les écoles les études classiques. A côté de lui se distingua également *Antonio de Lebrixa* (Nebrissensis), professeur de langue latine au collège de Séville.

[1] Ticknor, *History of the spanish literature,* et Hallam, *Littérature du moyen âge.*

Quoique l'Empereur s'en fût montré hautement le partisan et même le protecteur [1], l'inquisiteur-général Manrique, qui voyait, non sans raison, dans les principes de la Renaissance, un sérieux danger pour la foi catholique, chercha à en arrêter l'extension par de sévères mesures ; entre autres, en 1535, il défendit d'expliquer dans les universités du royaume, de lire ou de vendre en quelque lieu que ce fût les *Colloques* d'Erasme, son *Eloge de la folie* et ses *Paraphrases* [2].

Nous ne mentionnerons que les écrivains les plus distingués, dont la tendance était plus ou moins ouvertement évangélique.

[1] Appendice, note C.

[2] *Recueil de lettres d'Erasme,* 884, 907, 910.

CHAPITRE II

Ecrivains évangéliques non protestants.



Jean de Vergara, fils de Georges Vergara, originaire de Cortone, naquit en 1491. Théologien éminent, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Tolède. Il connaissait à fond les langues grecque et hébraïque. Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède, ne cessa de lui témoigner une grande considération.

« Tout ce qu'il vous écrira, mandait ce prélat à » Erasme, sera comme écrit par moi-même. »

« J'ai éprouvé, par ma propre expérience, la » pleine vérité de ce que saint Paul écrit aux Co- » rinthiens, lui répondit le savant de Rotterdam, » c'est que Dieu... est fidèle à sa parole et donne » ce qu'il a promis. Comment ma faible voix, com-

» ment mon corps naturellement délicat, mainte-
» nant brisé par la vieillesse, par la maladie, et, ce
» qui est le comble des maux, par l'ennui, pour-
» raient-ils résister à tant de mouvements tumul-
» tueux, à tant d'assauts, si la divine bonté ne
» soulageait, par de fréquentes consolations, l'in-
» firmité défaillante de la nature humaine? La
» religion et les lettres commençaient à fleurir en
» Espagne, lorsque les agitations désordonnées
» (des moines) sont venues compromettre la féli-
» cité publique. Je crains qu'elles ne soient le
» prélude d'une guerre sanglante, car le démon
» n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il prend
» la forme d'un ange de lumière et attaque la con-
» corde sous le masque de la religion. Mais je me
» rassure quand je vois tant et de si grands per-
» sonnages prendre à cœur la cause de Christ et
» de la vraie piété [1]. »

Choisi par Adrien VI pour être un des collaborateurs de la Bible dite *Polyglotte,* il fut chargé de traduire les livres de Salomon et du fils de Sirach. Sa devise était: « Soutiens et abstiens-toi [2]. » Il a

[1] *Erasme*, par Durand de Laur; voir une autre lettre d'Erasme à Jean Vergara, de Bâle, 2 septembre 1527 (Herminjard, *Correspondance des Réformateurs*, tome II, p. 38).

[2] *Sustine et abstine.*

beaucoup écrit, mais il n'a jamais permis qu'on imprimât ses ouvrages sous son nom. Il mourut à Tolède, le 20 février 1555[1].

François Vergara, son frère, enseignait dans l'université d'Alcalà-de-Hénarès la langue grecque, qu'il parlait et écrivait avec une grande pureté.

« Peut-être ai-je un peu aidé et excité les es- » prits de nos contrées, lui écrivait Erasme; pour » toi, après Dieu, tu dois ton bonheur à la très il- » lustre reine Isabelle, au cardinal Ximénès, à » Fonseca, archevêque de Tolède, et à ceux qui » lui ressemblent, s'il s'en trouve, dont l'autorité » protège, dont la bonté nourrisse et encourage » les arts honnêtes. »

Comme on engageait Erasme à quitter Bâle, il écrivit au savant espagnol: « Nous vivons ici, non » comme nous voulons, mais comme nous pou- » vons; et je crains qu'on ne voie de plus grands » excès. » Et ailleurs: « Au milieu des froids de » l'hiver, on a montré ici une singulière chaleur » à faire la guerre aux images... La messe a été » entièrement abolie, ainsi que toutes les cérémo- » nies du culte. Il y a seulement un sermon de

[1] Moreri, *Dictionnaire*.

» temps en temps; ensuite les femmes avec les
» enfants chantent un psaume arrangé en vers
» allemands, et, de temps à autre, on donne le
» pain, symbole du corps du Seigneur. Les reli-
» gieux et les religieuses sont forcés de déposer
» le froc ou d'émigrer ailleurs. Jusqu'ici pourtant
» on n'a fait irruption dans aucune demeure pri-
» vée, et l'on n'a point versé de sang. Puisse-t-il
» toujours en être ainsi ![1] »

Bernardin Vergara, leur frère, plus connu sous le nom de *Tobar* ou *Tovar*, était mis par Pierre Martyr au nombre des savants les plus distingués du XVIe siècle. Attachés de cœur tous les trois aux doctrines évangéliques, ils furent arrêtés, pour délit d'hérésie, par l'inquisition qui les condamna à l'abjuration publique de leurs erreurs. On reprochait tout particulièrement à Jean de Vergara d'avoir signalé quelques fautes dans la Vulgate.

A la même époque, le saint-office fit jeter dans ses sombres cachots d'autres savants non moins célèbres par leur érudition que par leur piété.

« Nous nous affligeons de ce que nous ne pou-
» vons apporter aucun secours dans ces maux,

[1] Voir dans l'Appendice, note D, une lettre d'Erasme à François Vergara, d'après Durand de Laur, tome I.

» dit, à cette occasion, l'illustre Jean-Louis Vivès[1],
» dans une lettre qu'il écrivait à Erasme le 10 mai
» 1534, car il y aurait un grand péril pour ceux
» qui oseraient en affronter le danger. Nous vi-
» vons dans des temps difficiles, où nous ne pou-
» vons ni parler ni nous taire sans risque. On a
» arrêté Vergara, son frère Tobar et plusieurs
» autres savants[2]. »

Parmi les docteurs dont parle Jean-Louis Vivès, se trouvait sans doute *Alphonse Virvès* ou *Viruès* (Vervesius), bénédictin d'Olmeda, l'un des théologiens les plus remarquables de son temps et très versé dans les langues orientales. Auteur de plusieurs ouvrages estimés, il fit partie de la commission chargée d'examiner les œuvres d'Erasme au point de vue catholique; il passait également pour un prédicateur éloquent. Charles-Quint, qui aimait à s'entourer d'hommes de mérite, le prit avec lui comme chapelain dans ses derniers voyages en Allemagne, emploi qu'il conserva à son retour en Espagne.

Viruès n'en fut pas moins taxé d'hérésie par le

[1] Nous en parlons plus loin.

[2] Llorente; M. A. de Castro, ouvrages cités. — Durand de Laur, *Erasme, passim.*

saint-office qui le fit jeter dans ses prisons particulières. L'Empereur, irrité de cette mesure contre un de ses protégés, donna pour prison à l'inquisiteur-général Manrique le diocèse de Séville, dont il était l'archevêque, et où il mourut le 28 septembre 1538.

Malgré cette intervention du souverain, Viruès dut souffrir, pendant quatre années entières, toutes les horreurs d'une détention secrète, comme il l'écrivait lui-même à Charles-Quint :

« Il m'était à peine permis de respirer et de
» s'occuper d'autre chose que d'accusations, de
» réponses, de témoignages, de défenses, de ré-
» pliques, de libelles,... d'hérésies, de blasphèmes,
» de schismes et d'autres monstres pareils, qu'à
» force de travaux comparables à ceux d'Hercule,
» j'ai enfin vaincus avec l'aide de Jésus-Christ, en
» sorte que me voilà maintenant justifié par la
» protection de Votre Majesté. »

Justifié, non, il ne le fut pas complètement, car on l'obligea à abjurer publiquement ce qu'on appelait ses hérésies. Cette cérémonie humiliante ne suffit pas encore aux ennemis de toute liberté d'examen ; on le condamna, en 1537, à une réclusion de deux ans dans un monastère et on lui in-

terdit la prédication pendant les deux années qui suivraient sa libération. Voici les propositions qu'il dut rétracter dans la cathédrale de Séville :

1° L'état des personnes mariées est plus sûr, pour faire son salut, que celui des personnes qui ont préféré le célibat.

2° Il se sauve un plus grand nombre de chrétiens dans la condition du mariage que dans les autres.

3° La vie active est plus méritoire que la vie contemplative [1].

Cependant, sur la demande de l'Empereur, le pape exempta Viruès de tout châtiment ultérieur par un bref du 29 mai 1538, et lui rendit le droit de prêcher; il fut nommé, en 1540, évêque des Canaries.

Malgré les opinions qui semblaient le rattacher à la Réforme, il publia à Anvers, en 1541, vingt discours polémiques contre les doctrines luthériennes qu'il avait extraites des œuvres de Mélanchthon [2].

[1] Llorente, *Histoire de l'inquisition*, tome II, pages 8 à 12.

[2] *Philippicæ disputationes;* voir ses réflexions sur la tolérance religieuse, dans ce travail, livre I, chap. IV.

Jean-Louis Vivès était considéré comme l'un des savants les plus érudits et les plus judicieux de la Renaissance. Né à Valence, en Espagne, en 1492, il étudia la théologie dans l'université de cette ville et se rendit à Paris, en 1515, pour suivre des cours de philosophie.

« J'ai souvent dîné avec les théologiens de la » Sorbonne, écrivait-il à Erasme qu'il ne connais- » sait encore que de réputation et par la lecture » de ses ouvrages ; à table, dès le troisième mot, » on parlait d'Erasme et longuement ; on en par- » lait beaucoup après dîner... Il faudra, malgré » moi, taire tout ce qu'ils disaient de saint Jérôme, » rendu à lui-même par tes soins ; du Nouveau » Testament, rétabli dans son intégrité, travail » bien plus utile à la piété chrétienne que toutes » les disputes des écoles depuis mille ans ; com- » bien ils admirent les *Paraphrases*, c'est-à-dire » saint Paul énonçant avec plus de clarté ses pen- » sées divines. »

Rebuté par l'enseignement scolastique de la plupart des professeurs, Vivès quitta Paris et se rendit à Louvain en passant par Bruges, où il se maria avec Marguerite Valdaura. Il était encore

précepteur de Guillaume de Croy, cardinal-archevêque de Tolède [1], lorsqu'il entra pour la première fois en relation directe avec le père de la Renaissance. Celui-ci le dirigea dans l'étude des langues grecque et latine, et lui voua une affection qui dura jusqu'à la fin de sa vie. Vivès contribua à développer le goût des études dans le Brabant, qu'il désignait sous le nom de ***Boulevard de la barbarie.***

Loin de se poser en rival d'Erasme, qu'il appelait « son maître et son père, » il réclamait souvent ses conseils, toujours disposé à en faire son profit, comme des paroles d'un oracle. Erasme lui écrivit un jour :

« J'estime beaucoup tes ouvrages ; je te repro-
» cherai seulement de rechercher l'improvisation,
» qui, du reste, te réussit aussi bien qu'à d'autres
» le soin le plus scrupuleux. Tu te montres fort
» dur pour les femmes ; tu es sans doute plus
» doux avec la tienne. Si tu fais volontiers mention

[1] Guillaume de Croy mourut à peine âgé de 23 ans. « Il a
» été moissonné, dit Erasme, par la main des Parques,
» comme une tendre fleur à peine éclose. La fortune lui
» avait tout donné... une merveilleuse amabilité de mœurs,
» une candeur rare... Il favorisait de toute son âme les
» bonnes études et ne haïssait pas Erasme. »

» de tes enfants, tu as cela de commun avec Ci-
» céron; mais la race humaine est envieuse et
» supporte plus facilement les éloges que l'on
» donne à autrui. Tel est mon jugement, que tu
» peux juger à ton tour. »

L'humeur d'Erasme provenait, d'un côté, de ce que Vivès l'avait engagé à faire une édition complète de ses œuvres, alléguant que la confusion qui y régnait avait de graves inconvénients; de l'autre, de ce qu'il s'était fait l'écho de ceux qui blâmaient Erasme d'avoir introduit dans ses *Colloques* des controverses théologiques. Louis se contenta de lui répondre: « Il y a longtemps que
» je me suis répondu à moi-même, comme à
» beaucoup d'autres: Erasme ne peut avoir agi
» comme il l'a fait sans avoir de bonnes raisons,
» bien que je ne les aperçoive pas. »

Une autre fois, Erasme lui ayant témoigné la crainte de l'avoir critiqué avec trop de sévérité, Vivès lui dit avec sa douceur habituelle:

« Tu veux être si plein de ménagements avec
» tes amis et tes disciples, que tu leur en fais du
» chagrin; car ils pensent que tu les traites ou en
» inconnus ou en égaux. Comment Vivès n'a-t-il
» pas pu te persuader encore, par tant de paroles

» et d'actions, que tu ne saurais lui faire de la
» peine ? »

Ses travaux sur les Pères de l'Eglise, en particulier son commentaire sur la *Cité de Dieu*, par saint Augustin, qu'Erasme fit précéder d'une préface, préparèrent, sans aucun doute, les voies à la Réforme en Espagne. Henri VIII non seulement en accepta la dédicace, mais il invita l'auteur à se rendre en Angleterre, lui confia l'éducation de la princesse Marie, et le nomma professeur au collège *Corpus Christi* d'Oxford. Thomas Morus profitant de cette circonstance, fit part à Erasme de son admiration pour les œuvres du nouvel hôte de l'Angleterre.

« Vivès, lui répondit Erasme, est un de ceux qui
» doivent obscurcir mon nom, et cependant je ne
» porte à aucun lettré plus d'intérêt. La bienveil-
» lance si sincère que tu lui montres, ajoute en-
» core à mon affection pour toi. Vivès a une âme
» merveilleusement philosophique; il méprise avec
» héroïsme cette souveraine à laquelle tant de
» gens sacrifient; toutefois, la fortune ne peut
» manquer à un tel talent, à un tel savoir. Nul
» n'est plus capable de mettre en déroute les

» phalanges des sophistes, car il a longtemps servi
» dans leurs rangs. »

Vivès, contre le conseil d'Erasme, ayant blâmé le divorce du roi, fut destitué et mis en prison.

« J'accorderais volontiers, avait-il écrit à son
» ami, deux Junon à un seul Jupiter, plutôt que
» de lui en ôter une. » Vivès répondit à ce plaisant conseil : « Dieu veuille que Jupiter et Junon sa-
» crifient un jour non à la Vénus antique, mais
» au Christ qui change les cœurs ! »

Rendu à la liberté après six mois de détention, il quitta définitivement l'Angleterre et se retira, en 1529, à Bruges; il y mourut dans la plus profonde misère, à l'âge de quarante-huit ans, le 6 mai 1540, jeune encore comme on le voit mais usé par les travaux d'une activité dévorante. Ses ouvrages ont été imprimés à Bâle en 1555. On y trouve vingt livres sur la manière d'enseigner les sciences, qui se distinguent par une grande érudition et un jugement solide.

Dans un traité *De la vérité de la religion chrétienne*, il conduit ses lecteurs depuis Noé jusqu'à Jésus-Christ, « qui est venu, dit notre auteur, dans
» le monde pour révéler aux hommes des mys-

» tères que la raison ne pouvait leur apprendre, » entre autres celui de la Trinité ; » c'est le sujet des deux premiers livres. Le troisième est un dialogue entre un juif et un chrétien, au sujet du judaïsme ; le quatrième attaque le mahométisme, également sous la forme d'un dialogue entre un chrétien et un musulman ; enfin, dans le cinquième, il traite de la supériorité du christianisme sur les autres religions. Nous avons déjà parlé de ses commentaires si remarquables sur la *Cité de Dieu.*

On a encore de Vivès, l'un des écrivains les plus féconds du XVI[e] siècle, trois livres sur l'âme et la vie, des traités sur les devoirs du mari, sur l'éducation de la femme chrétienne, sur la concorde et la discorde, sur la condition des chrétiens sous le gouvernement ottoman, sur le soulagement des pauvres, sur le triomphe de Jésus-Christ, sur la Vierge; des paraphrases sur les sept psaumes pénitentiaux ; un commentaire sur l'Oraison dominicale ; un office et un sermon sur la venue de Jésus-Christ ; des prières, des méditations ; un traité sur la *Corruption des arts,* qui passe pour le meilleur de ses ouvrages ; enfin, des colloques ou dialogues, dont les principaux personnages sont des enfants de familles aisées. Dédiés à l'infant

d'Espagne, ils parurent en 1539, trois ans après la mort d'Erasme.

La plupart de ces ouvrages ont été rassemblés dans les mémoires de Nicéron et Pugnat [1].

« Le style de Vivès, dit l'abbé Fleury, est pur, » mais un peu dur et sec ; il affecte trop d'érudi- » tion et imite trop servilement la méthode des » philosophes païens [2]. »

Telle était la situation dont Vivès jouissait dans le monde lettré, que non seulement des parents lui écrivaient de toutes parts pour lui demander des conseils sur l'éducation de leurs enfants [3], mais qu'on le mettait au nombre des trois savants désignés sous le nom de *Triumvirs du XVIe siècle*. A Guillaume Budé, on donnait l'esprit ; à Erasme, la parole ; à Vivès, le jugement.

Pierre de Ciruelo, de Daracon, dans le royaume d'Aragon, vécut de la dernière moitié du XVe au

[1] *L'Introduction à la sagesse* et les *Prières*, ont été traduites en français dès le XVIe siècle. Ces ouvrages ont été réimprimés à Valence, en Espagne, en 1782.

[2] Fleury, *Histoire ecclésiastique*, livre 138, §§ 43, 44. — Durand de Laur, *Erasme, passim*.

[3] Massebiau, *Colloques scolaires*. — Namèche, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Vivès*, dans les *Mémoires du XVIe siècle*, couronnés par l'Académie de Bruxelles, en 1841.

commencement du XVI[e] siècle. Après avoir fait des études à Salamanque, il se rendit à Paris afin de s'y perfectionner dans les sciences mathématiques et philosophiques. De retour dans sa patrie, il occupa, à Alcalà-de-Hénarès, une chaire de professeur dans le collège de Saint-Ildephonse, et fut choisi par Philippe II pour être un des précepteurs de Don Carlos.

Dans son livre: *Réprobation des superstitions*, publié en 1539, il établit la différence que l'on doit faire entre la véritable astrologie que nous appelons l'astronomie, et la fausse, qu'il rejette comme l'une des superstitions les plus dangereuses [1]. Ses observations sur la nature de la piété véritable rentrant plus directement dans notre sujet, nous en citerons quelques-unes :

« Une troisième manière de pécher dans la » prière, dit-il, est de se complaire dans de vaines » cérémonies, avec la pensée que, sans elles, on ne » peut obtenir la miséricorde de Dieu. J'appelle » vaines cérémonies ce que les bons chrétiens de » l'Eglise catholique n'approuvent pas ni n'ont » coutume de faire. Je dis cela, parce qu'il y a

[1] D'après M. A. de Castro : *Reprobacion de las superstitiones y hechicerias.*

» des cérémonies qui sont en usage pour engager
» les hommes à prier avec plus de ferveur, et que
» l'on ne saurait blâmer, telles que la génuflexion,
» lever les yeux au ciel, joindre les mains, se frap-
» per la poitrine, se découvrir la tête, et autres
» choses semblables. Et encore ne sont-elles pas
» employées par les chrétiens parce qu'ils les
» estiment indispensables; car ceux qui souffrent
» ou sont malades dans leur lit, les voyageurs à
» cheval, les prisonniers enchaînés et autres peu-
» vent prier avec ferveur sans ces cérémonies,
» tandis que ce serait de la superstition et de la
» magie que de mettre son espérance dans de
» simples cérémonies qui ne sauraient, par elles-
» mêmes, avoir une telle efficacité. »

Ciruelo est mort en 1550, âgé de plus de quatre-vingts ans.

« Notre Sauveur, disait, en 1552, le docteur *An-*
» *tonio Porras*, chanoine de Placencia, dans la
» Biscaye, enseignait-il donc des choses si obscures
» et si compliquées, que les théologiens seuls
» pussent les comprendre? Et s'il est constaté que
» la doctrine de Christ est claire, précise, néces-
» saire au monde entier, pourquoi réserver à un
» petit nombre ce qui est un bien commun? Si

» l'on ne peut nier que Christ veut que ses mys-
» tères soient universellement connus et com-
» pris, pourquoi veut-on que les théologiens en
» soient seuls édifiés ? Plût à Dieu que les femmes
» ne lussent autre chose que l'Evangile et les
» Epîtres de saint Paul ! Que les artisans et les
» manœuvres ne cherchassent pas d'autre délas-
» sement à leurs travaux que le Saint-Evangile !
» Qu'on vît les voyageurs en route s'en raconter
» les histoires, et que les conversations de tous les
» chrétiens n'eussent en vue que ses enseigne-
» ments ! Comment peut-on croire que la connais-
» sance et l'intelligence n'en soient réservées qu'à
» quelques-uns par la volonté de Dieu? »

Ces paroles sont d'autant plus frappantes dans la bouche d'écrivains espagnols, que l'inquisition, d'accord avec les papes et plusieurs conciles, avait défendu, sous les peines les plus sévères, de traduire et de lire les livres sacrés en langue vulgaire; craignant, comme le disait B. Carranza, dans le prologue de son catéchisme, « qu'avec la
» Bible espagnole chacun ne l'interprétât à sa
» manière, ensorte que l'Espagne aurait eu, elle
» aussi, ses partis religieux [1]. »

[1] *Tractado de la Oracion;* Alcalà, 1552.— Cette défense fut

Juan-Ginez de Sepulveda, né en 1490, à Pozo-Blanco, près de Cordoue, fit ses études à l'université de Alcalà-de-Hénarès. En 1515, il se rendit en Italie et occupa, à Bologne, une place de professeur dans le collège d'Albornos. De là, il alla à Rome, où il travailla, sous la direction du prince de Carpi, à établir les rapports et les différences entre la Vulgate et le texte grec du Nouveau Testament. En 1536, Charles-Quint le nomma chapelain et historiographe.

Après vingt-deux ans d'absence, Ginez rentra dans sa patrie, chargé des mêmes fonctions auprès de l'Empereur; mais, fatigué des exigences de cette existence officielle, il chercha un asile plus paisible dans sa maison de campagne de Mariano. Cependant, lorsque Charles-Quint se retira dans le couvent de Yuste, en 1556, il se rendit auprès

renouvelée par Pie V, qui s'exprime ainsi dans son bref: « La permission accordée indistinctement à tout le monde » de lire les ouvrages prohibés (dont la Bible), fait plus de » mal que de bien, à cause de la témérité des hommes. » (Bungener, *Histoire du concile de Trente.)* Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que Charles-Quint lui-même obtint l'autorisation, exclusivement personnelle, de lire la Bible en français (Mignet, *Abdication de Charles-Quint)*. Pour éluder cette défense, des moines, dont le célèbre Arias Montanus, publièrent en vers quelques portions de la Sainte-Ecriture.

de son souverain, et ne le quitta que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir. Il mourut lui-même en 1570 ou 1573.

Surnommé le Tite-Live espagnol, à cause de son talent comme historien, il comptait au nombre de ses amis les savants les plus illustres du temps [1]. On a de cet écrivain trois livres sur le *Libre arbitre* contre Luther, et l'*Histoire de Charles-Quint*, qui ont été imprimés à Cologne, en 1602 [2]. L'un de ses traités les plus connus est le *Premier Démocrate, ou de la convenance de la discipline militaire*, publié à Rome en 1535 ; la traduction espagnole est dédiée au duc d'Albe.

Dans ce dialogue, dont le but spécial est de prouver que le métier des armes n'est pas incompatible avec les préceptes du christianisme, l'auteur introduit un Allemand, un Espagnol et un Grec, sous les noms de Léopold, d'Alonzo de Guevara et de Démocrate [3].

« Puisses-tu, Démocrate, détourner les yeux des

[1] Erasme, dans son *Ciceronianus*, considère Ginez comme l'un des meilleurs écrivains de son temps.

[2] Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. 172, § 95.

[3] *Democrates primus, seu de convenientia militaris disciplinæ*. Publié à Rome en 1535 et à Séville en 1541.

» conditions du royaume terrestre, dit Léopold
» dans ce dialogue; mais plutôt, ce qui convient
» mieux au but que nous nous proposons, oc-
» cupe-toi des origines et des progrès de l'Eglise
» et considère l'état de décadence dans lequel elle
» se trouve maintenant. Estimes-tu qu'après que
» les richesses ecclésiastiques se furent accrues
» sans mesure, et que les évêques, y compris celui
» de Rome, se comportèrent en rois, leur sain-
» teté et leur piété soient demeurées semblables
» à celles des temps où saint Pierre et les autres
» apôtres vivaient des aumônes des fidèles, tandis
» que saint Paul travaillait nuit et jour de ses pro-
» pres mains, pour n'être à charge à personne? La
» foi est-elle aujourd'hui ce qu'elle était alors que
» Clément, Ignace, Marcellus, Polycarpe, Atha-
» nase et tant d'autres saints papes ou évêques se
» contentaient de peu et acceptaient les dignités
» non par cupidité, mais pour en pratiquer toutes
» les vertus ? »

Démocrate : « Ce que tu dis est juste. Il est cer-
» tain, en effet, qu'au commencement de l'Eglise
» et pendant tout le temps que Jésus-Christ fut
» abhorré ou redouté des princes, les chrétiens,
» et particulièrement les prêtres, qui étaient

» comme leurs conducteurs dans le bon combat
» de la foi, vivaient de ce qu'on leur donnait jour
» par jour, et menaient une vie plus sainte et
» plus pieuse que lorsque l'Eglise, après avoir
» conquis sa liberté, eut gagné en considération et
» en richesses. » Plus loin, il dit à Léopold :

« Je me réjouis de ce que tu te montres plus
» prudent que tu n'as coutume de le faire, car,
» tandis que tes opinions ne s'éloignent guère de
» la doctrine luthérienne, tu te souviens que c'est
» à Rome, dans le palais des papes, et non en
» Saxe que tu écris, en sorte que tu parles avec
» une réserve que nous comprenons tous. »

« Ne parle plus de Luther, répond Léopold. En
» effet, dans toutes ces questions, nous n'obéis-
» sons à l'autorité d'aucun homme, mais à la puis-
» sance de la raison, ou au témoignage de la
» Sainte Ecriture. »

C'est à cette même classe d'ouvrages d'édification, quelquefois mystiques, qu'appartiennent : l'*Alphabet spirituel*, de fray Francisco de Osuna, dont nous avons parlé ; *L'Agonie du passage de la mort*, par Alejo de Venegas ; *Le Miroir de l'oraison* et *la Montagne de contemplation*, par fray Alonzo de Orozco ; *La Doctrine chrétienne*, de Gutierro

Gonzalès; *Le Chemin du ciel*, par fray Luis Domingo de Alarcon, et quelques autres de même tendance.

Le plus distingué parmi les disciples de la Renaissance en Espagne est peut-être Barthélemy Carranza. Non seulement il jouissait d'une grande considération auprès de Charles-Quint et de Philippe II, mais par ses ouvrages, par ses leçons et par ses relations, il a exercé une influence incontestable sur les opinions religieuses de ses compatriotes, en les disposant, à son insu, à embrasser les doctrines évangéliques; c'est ce qui nous a fait consacrer le chapitre suivant tout entier à cet homme si remarquable.

CHAPITRE III

Barthélemy Carranza.



Ce fut certainement un sujet d'étonnement pour les uns, de terreur pour tous, que de voir poursuivre par le tribunal du saint-office un aussi grand nombre de personnes de toute condition, remarquables par leur piété, leurs vertus, leurs talents et leur science ; mais on dut être bien plus surpris encore quand le bruit commença à se répandre qu'on accusait le premier prélat de l'Espagne [1] d'avoir embrassé les doctrines de Luther.

[1] L'archevêque de Tolède avait sous sa juridiction quinze grandes cités et plusieurs villes de moindre importance; ses chanoines habitaient des palais; ses revenus égalaient ceux de la ville de Tolède; aussi le titulaire jouissait-il d'une grande influence à la cour et dans le royaume.

L'archevêque de Tolède n'avait-il pas rendu les plus grands services au saint siège? N'avait-il pas prêché en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Espagne contre les protestants et leurs principes? N'avait-il pas poussé l'ardeur de son zèle jusqu'à provoquer contre eux de cruelles persécutions? Et voici qu'on lui attribue les opinions de ceux-là mêmes contre lesquels il avait parlé, écrit et procédé avec tant de violence!

On pouvait effectivement porter sur Barthélemy Carranza les jugements les plus différents, les plus contradictoires même. Si l'on regarde à sa conduite vis-à-vis des partisans de la Réforme, on doit le considérer comme l'un de leurs adversaires les plus dangereux; fait-on une étude attentive de ses leçons et de ses écrits, on est frappé de l'analogie de leur tendance avec les doctrines qu'il condamnait officiellement; Régla [1] n'avait donc pas tort lorsqu'il donnait comme une des preuves les plus certaines de son penchant pour l'hérésie luthérienne cette parole scripturaire qu'il adressa

[1] Juan Régla, provincial des Hiéronymites, fut converti un des premiers à l'Evangile; mais s'étant rétracté devant le saint-office, il devint un des plus ardents persécuteurs de ses anciens coreligionnaires.

à l'Empereur mourant, en lui montrant le crucifix : « Voilà celui qui répond pour tous ; il n'y a plus de péchés, tout est pardonné. »

Pedro de Castro affirmait qu'à Londres, pendant le carême de 1555, Carranza s'était exprimé au sujet de « la justification des hommes par une foi vive en la passion et la mort de Jésus-Christ, » en des termes analogues à ceux dont usait Luther[1]. Domingo de Rojas, mis à la torture, déclara, le 10 avril 1559, qu'étant de passage à Alcagnicès, il avait entendu Carranza témoigner le désir d'avoir, à l'heure de sa mort, un notaire qui prît acte de sa renonciation à tout le mérite de ses bonnes œuvres, parce qu'il ne s'appuyait que sur le sacrifice du Sauveur, et ajouter qu'il considérait ses péchés comme nuls, vu que Jésus-Christ les avait tous expiés[2].

Enfin, la princesse Juana, dans une dépêche secrète adressée à Charles-Quint[3], l'avertissait qu'un

[1] Llorente, tome III, p. 198, 199, 210.

[2] Llorente, tome II, p. 210 : « Si l'archevêque, avait encore dit D. Rojas, ne lui avait avait pas administré la boisson sucrée, la médecine n'aurait pas opéré avec autant de force sur lui et sur ses compagnons d'hérésie. »

[3] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, tome II, p. 465.

grand nombre d'hérétiques cherchaient à se justifier en déclarant qu'ils avaient puisé leurs opinions dans le catéchisme[1], les discours et les écrits de l'archevêque de Tolède. Aussi l'inquisiteur-général ne manqua-t-il pas de mettre l'Empereur sur ses gardes contre Carranza, qui devait se rendre à Yuste, chargé d'une mission confidentielle de la part de Philippe II[2].

Peut-être pourrait-on le mettre au nombre de dignitaires ecclésiastiques tels que les cardinaux Contarini, Caraffa, Sadolet : ils désiraient sans doute la réforme de leur Eglise, mais sans avoir le courage de s'attaquer à la racine même du mal, qui était bien moins dans le relâchement de la discipline que dans l'altération des dogmes essentiels du christianisme[3].

Nous sommes d'autant plus disposé à le croire, que, selon M. Cantù[4], Carranza, pendant son sé-

[1] L'inquisiteur don Diego de Simancas prétendait que « le langage de tous les prisonniers était semblable à celui du catéchisme. » (D'après M. A. de Castro.)

[2] *Instruction de Philippe II pour fray Bartholomeo de Carranza, archevêque de Tolède.* Gachard, même ouvrage, t. II, p. 426, 476.

[3] Ch. de Rémusat, *Revue des deux mondes.* 15 juin 1854.

[4] C. Cantù, *Hérétiques d'Italie,* article : *Jean Valdès.*

jour à Rome en 1539, avait eu des relations étroites avec Flaminio, Carnesecchi et quelques autres protestants d'Italie; l'auteur milanais affirme de plus que dans une lettre de Jean Valdès, trouvée parmi les papiers de Carranza, le réformateur espagnol déclarait « qu'il n'était nullement néces-
» saire de recourir aux commentaires des Pères de
» l'Eglise pour comprendre la Sainte Ecriture, et
» que, par la foi, nous pouvons avoir la certitude
» de notre salut, » opinion dont nous retrouvons l'expression dans le catéchisme du prélat.

Barthélemy Carranza, né en 1503 à Miranda de Arga, dans le royaume de Navarre, fit de sérieuses études de théologie à Salamanque. A dix-sept ans il entra dans l'Ordre des dominicains; à vingt-cinq ans, on lui confia une chaire de professeur au collège de Saint-Grégoire, à Valladolid. Domingo de Rojas et sa sœur, la marquise d'Alcagnicès, suivaient ses leçons avec assiduité. En 1539, il fut envoyé à Rome comme représentant de son Ordre; de retour à Valladolid, il se voua avec un grand zèle à l'étude de l'histoire ecclésiastique. En 1540, comme la disette faisait de grands ravages dans les montagnes de Léon et de Santander, il se chargea de nourrir quarante malheureux, fit des quêtes en

faveur des autres, et pour leur venir en aide d'une manière plus efficace, vendit sa bibliothèque, ne se réservant que la Bible et la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. Les inquisiteurs lui conférent plus d'une fois la prédication officielle dans les autodafés et l'examen des livres suspects d'hérésie.

Sa vie exemplaire, une rare intelligence et une vaste érudition avaient de bonne heure appelé sur Carranza l'attention de Charles-Quint, qui le délégua, en 1545, avec don Martin de Velasco et Domingo Soto, au concile de Trente; il s'y fit remarquer par son éloquence dans le débat des questions les plus difficiles. A la même époque, il publia plusieurs de ses ouvrages, en particulier la *Somme des conciles* et *De la résidence des évêques*. La franchise avec laquelle il s'élevait contre les abus qui régnaient alors dans l'Eglise, lui attira beaucoup d'ennemis. En 1548, l'Empereur ayant voulu le nommer confesseur de son fils, Carranza déclina cette honorable distinction, « pour laquelle, disait-il, il ne se sentait pas les aptitudes nécessaires. » Il refusa de même l'évêché des Canaries, qui lui fut offert plus tard.

Nommé, en 1550, provincial des couvents dominicains des deux Castilles, il s'appliqua avec un

zèle infatigable au rétablissement de la règle, partout où les moines s'écartaient de l'austérité primitive. Quand Jules III réunit de nouveau le concile de Trente en 1551, Carranza montra dans cette seconde session, comme dans la première, un grand dévouement pour les intérêts du catholicisme romain.

En 1554, il accompagna Philippe II en Angleterre et assista à son mariage avec la reine Marie. Quand le roi partit pour les Pays-Bas, il laissa Carranza auprès de celle-ci, à titre de conseiller habile et énergique. Telle fut, en effet, son ardeur pour convertir et persécuter les partisans de la Réforme, qu'il courut souvent le danger d'être mis en pièces par le peuple; celui-ci lui en voulait d'autant plus qu'il était étranger et espagnol. Il fut surnommé le *Moine noir*, moins à cause de son teint basané et de la couleur de ses vêtements, que par allusion à son implacable sévérité; il se montra, en particulier, l'ennemi acharné de Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Heureusement pour l'Angleterre, il dut rejoindre son souverain dans les Pays-Bas, où il joua le même rôle qu'à la cour de Marie.

Sur ces entrefaites, l'archevêché de Tolède de-

vint vacant par la mort du titulaire; Philippe II l'offrit à Carranza qui le refusa jusqu'à trois fois; mais il dut céder à l'ordre formel du roi, et fut consacré à Bruxelles, le 16 décembre 1557, par le célèbre cardinal Granvelle.

Cette promotion inattendue de Carranza au premier siège épiscopal de l'Espagne exaspéra ses anciens ennemis et lui en suscita de nouveaux, dont les intrigues firent le malheur de sa vie. Le principal était Fernando Valdès, archevêque de Séville, irrité de lui voir conférer une dignité qu'il convoitait depuis longtemps pour lui-même. Avec une patience inspirée par sa haine de concurrent jaloux et vindicatif, il fit faire une enquête secrète sur tout ce qui, dans les conversations, les discours et les écrits du prélat, pouvait le rendre suspect d'hérésie, le plus grand crime que l'on pût commettre en Espagne. On y réussit sans peine, car Carranza, nous l'avons vu, donnait réellement prise à cette accusation.

Le roi ignorait les pièges dont son protégé était environné, lorsqu'il l'envoya à Yuste, avec le mandat d'entretenir Charles-Quint de la situation des affaires en Allemagne, en Angleterre et en Espagne, du gouvernement de Marguerite dans les

Pays-Bas et du mariage projeté entre le duc de Savoie et la reine Elisabeth.

Introduit aussitôt auprès de l'Empereur mourant, Carranza s'approcha de son lit et lui baisa la main. Charles le regarda quelques instants en silence, partagé peut-être entre les préventions qu'on lui avait données contre le prélat et son ardent désir de le voir. On apporta alors le même crucifix qui avait été présenté à l'impératrice dans une circonstance semblable. Sur la demande du monarque, Carranza lut à haute voix quelques passages des Saintes Ecritures, et entre autres le beau psaume qui commence par ces mots : « Des profondeurs de l'abîme, j'ai crié vers toi, Seigneur..; » puis il présenta au mourant le crucifix, en disant : « Voilà celui qui répond pour tous ; il n'y a plus de péchés, tous sont pardonnés. »

Ces paroles scandalisèrent les prêtres qui étaient dans la chambre, comme rappelant la doctrine protestante de la justification par la foi. Il paraît que la voix rude de Carranza avait fatigué l'Empereur, au point que Quijada dut le prier de parler plus bas. Villalba, prédicateur de Charles-Quint, s'avança alors et lui dit : « Votre Majesté est venue au monde le jour de la Saint-Matthieu ; elle en

sortira le jour de la Saint-Matthias; saint Matthieu et saint Matthias étaient deux apôtres, deux frères portant presque le même nom, deux disciples de Christ; avec de pareils intercesseurs, vous n'avez rien à craindre. Tournez-vous donc avec confiance vers Dieu qui vous recevra en ce jour dans le ciel[1]. »

« C'est ainsi, dit M. Mignet, que les deux doctrines qui se partageaient le monde au temps de Charles-Quint, se trouvaient une fois de plus mises en présence devant le lit de mort de ce prince. » Une douce sérénité était empreinte sur sa physionomie; « signe de paix et de tranquillité intérieure, qui remplissait de joie tous les assistants, » écrivait Carranza, peu de jours après, à la princesse Juana. Pendant quelques heures, un religieux silence régna dans l'appartement; on n'entendait que la respiration haletante du mourant. Tout à coup, Charles-Quint mit le doigt sur son pouls et fit un faible signe de tête, comme s'il voulait dire que tout était fini. Le prélat invita alors Quijada à allumer un des cierges qui étaient près du lit et présenta à son souverain le crucifix

[1] Prescott, *Histoire de Philippe II.*

de l'impératrice; Charles le regarda avec des yeux fixes, le porta à ses lèvres, le pressa contre son cœur, et se soulevant avec l'aide de son fidèle majordome, il s'écria : « Le temps est venu maintenant ! »

Alors, contemplant avec une ferveur ineffable le symbole sacré qui lui rappelait de si précieux souvenirs, il étendit le bras gauche comme pour le saisir, invoqua le nom de Jésus à si haute voix qu'on l'entendit jusque dans la salle à côté, laissa tomber sa tête sur l'oreiller, poussa un profond soupir et mourut entre les bras de l'archevêque. Carranza écrivit de suite, le 21 septembre, à la princesse Juana pour lui faire part de ses conversations avec l'Empereur et des détails relatifs à sa mort édifiante. « Cette mort si chrétienne, lui dit-il, adoucira la peine qu'elle doit éprouver de la mort de son père [1]. »

Quel spectacle imposant nous offre la vue du

[1] Gachard, *Correspondance de Philippe II,* tome II, p. 389. Le même jour, le comte d'Oropesa écrivit à Juana, et Quijada à Vazquez et à Philippe II (p. 385, 386, 397). Quijada écrivit plus tard une lettre dans laquelle il s'étend longuement sur les derniers moments de l'Empereur, sur l'intervention de son confesseur et de fray Francisco de Villalba, sur l'arrivée à Yuste de l'archevêque de Tolède, et sur le langage qu'ils lui tiennent, etc. (p. 408.)

souverain qui présida longtemps aux destinées de l'Europe et de l'Amérique, arrivé au moment solennel où s'évanouit toute grandeur humaine pour faire place aux mystérieuses réalités du siècle à venir, et consolé par cette même doctrine de la justification par la foi au sacrifice du Sauveur, dont il n'avait cessé de persécuter les partisans.

Les obsèques de l'Empereur achevées, Carranza revint dans son diocèse, où il continua à se distinguer par une piété douce et éclairée, occupé sans cesse à prêcher, à distribuer des aumônes, à visiter les prisonniers et les malades. Tel était l'acharnement de ses ennemis, qu'ils trouvèrent dans la largeur de sa conduite pastorale et dans les actes mêmes d'une charité infatigable de nouveaux motifs pour le perdre [1].

Le principal grief que l'on mit en avant était la publication faite à Anvers, en 1558, de son catéchisme en langue espagnole [2]; on prétendait y

[1] « L'archevêque de Tolède a des connaissances étendues; son humeur le porte à la paix. Quoique son langage soit rude, il a de la bonté et tout le monde s'accorde à le regarder comme un homme de bien. Le roi l'aime et se sert beaucoup de lui. » Gachard, *Relations vénitiennes* : Rapport d'un anonyme.

[2] *Commentaire du très révérend fray Bartolomeo Carranza de Miranda sur le catéchisme chrétien, divisé en quatre par-*

avoir découvert des erreurs sur le salut par la foi et sur la nécessité de revenir aux usages primitifs de l'Eglise :

« Mon but, disait l'auteur, a été de prendre comme texte le catéchisme que l'Eglise primitive possède depuis sa fondation, tel qu'il a été inspiré par le Saint-Esprit... et de l'expliquer au peuple... cherchant toutefois à arracher l'ivraie qu'ont semée les hérétiques et à mettre à la place de bonnes semences... J'ai désiré, en même temps, ***rétablir l'usage de nos ancêtres et de l'Eglise primitive dans ce qu'il y avait de meilleur et de plus pur.*** Mon intention était donc bonne ; quant à ce qui manque dans ce travail, l'Eglise l'améliorera, car je soumets toutes choses à son jugement, ainsi qu'à ***tout lecteur chrétien à qui Dieu aura accordé plus de lumières qu'à moi-même.*** »

Carranza paraissait, au reste, attacher si peu d'importance aux accusations de ses ennemis, qu'il dit un jour à l'évêque d'Orense : « A moins que ce crime ne soit entré par la manche de mon habit, sans que je m'en sois aperçu, je ne suis, grâce à

ties, lesquelles contiennent tout ce que nous professons de croire, au saint baptême.

Dieu, coupable de rien de semblable ; c'est pourquoi je laisse les choses aller leur train habituel. »

S'il avait des adversaires acharnés à sa perte, il comptait aussi des amis fidèles, dont l'affection ne lui fit jamais défaut. L'un d'eux, Villagarcia, déclara que « compagnon de Carranza, associé à ses travaux, confident de ses pensées et chargé de transcrire tout ce qu'il composait, il pouvait, mieux que personne, défendre la pureté de sa foi. » Le savant Azpicuelta appelle l'archevêque : « Le très célèbre, très pieux et très savant docteur fray B. Carranza, l'ornement de l'Ordre des dominicains, notre compatriote de Navarre, qui, par sa grande modestie et sa grande vertu, refusa un évêché important[1]. »

Carranza, cependant, sentit le besoin de se disculper d'accusations qui, pour être assez vagues, n'en étaient pas moins dangereuses ; il demanda dans ce but à quelques docteurs une approbation de ses doctrines, qu'ils lui accordèrent sans difficulté ; mais menacés d'excommunication, ils eurent

[1] *Manual de confesores y penitentes,* imprimé à Coïmbre en 1553. Cet éloge de Carranza ne se trouve plus dans les deux éditions de Salamanque, qui parurent en 1556 et 1557. (D'après M. A. de Castro.)

la faiblesse de se rétracter. Le roi, craignant de soulever le peuple s'il faisait arrêter l'accusé dans son diocèse, invita la princesse Juana à le mander auprès d'elle sous un prétexte plausible.

Elle écrivit alors à l'archevêque (1559) qu'ayant d'importantes communications à lui faire avant le retour du roi, elle le priait de se rendre au plus tôt à Valladolid, sa résidence. « Comme le moindre retard, ajoutait-elle, pourrait avoir des conséquences désagréables, je serais très charmée que vous veniez bientôt... Quant à votre logement, il y sera pourvu d'une manière convenable... J'ai besoin de savoir l'époque à laquelle vous avez l'intention de vous trouver ici, afin que vous ne perdiez point de temps, et que vous m'instruisiez de votre arrivée ; je vous envoie don Rodrigue de Castro, qui est porteur de cette lettre. »

Carranza se prépara aussitôt à partir, dans l'espérance que le retour du roi mettrait un terme à toutes ces misérables intrigues. Pour gagner du temps, il marchait à petites journées, s'arrêtait toutes les fois qu'il le pouvait sans éveiller les soupçons, et cachait si bien son jeu que fray Philippe Menasès lui ayant fait part des bruits qui circulaient à Valladolid sur sa prochaine arresta-

tion, il lui dit : « Je ne sais ce que je dois penser de cet absurde bavardage, car c'est la princesse elle-même qui m'a appelé, et, à cette fin, m'a envoyé don Rodrigue de Castro, de la manière la plus amicale. Au reste, que le Seigneur me précipite ici dans les enfers si, durant toute ma vie, je me suis jamais senti disposé à tomber dans une erreur dont le jugement appartient à l'inquisition. Bien plus, Dieu sait quelle peine je me suis donnée pour amener la conversion de plus de deux cents hérétiques [1]. »

Comme Salazar de Mendoza et Llorente, à qui l'on doit la biographie la plus complète de Carranza, ne parlent pas des circonstances particulières de son arrestation, nous en emprunterons le récit, en l'abrégeant, à Ambroise de Moralès, que le roi avait chargé de lui en faire rapport [2] :

« On était occupé (à Alcalà) des préparatifs pour le voyage de l'archevêque, et il avait ordonné pour le lundi 10 août une procession solennelle... afin d'implorer de Dieu l'heureux retour du roi. Mais le mercredi, vers midi, arriva de Tolède le

[1] *Manuscrit de la Colombine.* Cité d'après M. A. de Castro.

[2] *Como fué preso y sentenciado el arzobispo de Toledo,* etc. (D'après M. A. de Castro.)

premier huissier du saint-office, qui se présenta aussitôt à l'archevêque; il le prévint que l'inquisiteur don Diego Ramirez allait arriver et publierait un édit de la foi. D'après cet édit, Carranza devait prescrire qu'on se rendît de suite à l'église de Saint-François, pour en entendre la lecture.

» Comme l'archevêque devait prêcher et que la procession promettait d'être solennelle, il y avait une grande foule dans l'église. Lorsque l'heure de la prédication eut sonné, Carranza monta en chaire, tandis que celui qui était chargé de lire l'édit se plaçait vis-à-vis... L'archevêque invita le peuple à exécuter cet édit et à bien réfléchir qu'il s'agissait du salut des âmes... Alors on lut l'édit, dans lequel il n'était pas parlé des livres prohibés.

» Le dimanche 20 août, l'archevêque se rendit à Torre-Laguna, à une lieue de Salamanque. C'est là que le Père fray Pedro Soto se présentant devant lui, lui apprit qu'on avait arrêté son correspondant fray Luis de La Cruz... et que l'ordre de le faire arrêter lui-même était déjà parti de Valladolid. Cela n'était que trop certain, car le premier huissier du saint-office se tenait caché, depuis quatre jours, dans un hôtel de cet endroit... Déjà le samedi, don Rodrigue avait dépêché de nuit un mes-

sager à don Diego Ramirez pour l'engager à venir auprès de lui. Dès que celui-ci eut pris connaissance du message, il partit, accompagné de l'huissier du saint-office et de ses serviteurs ; par quoi il donnait à entendre que c'était pour de sérieux motifs qu'il allait à Madrid.

» Le mardi matin, 22 août, don Rodrigue arriva avec une centaine de personnes sur les bords du Malacuera, où il se tint caché dans un bois avec ses gens, à une demi-lieue environ de Torre-Laguna. Là il les exhorta à une obéissance absolue à l'égard de la sainte inquisition, sans leur dire cependant en quoi consistait ce qu'ils auraient à exécuter... Sur ces entrefaites, don Diego Ramirez arriva avec ses gens, et ils entrèrent dans la maison de l'archevêque, dont ils trouvèrent les portes ouvertes. Pendant qu'ils se précipitaient dans la cour, l'inquisiteur Ramirez posa partout des sentinelles, avec l'ordre de ne laisser entrer ni sortir personne... Ils se rendirent ensuite dans la chambre de l'archevêque, qui demanda :

» — Senor don Diego Ramirez est-il ici ?

» La réponse étant affirmative, un page ouvrit la porte, et l'archevêque, la tête appuyée sur le coude, tira les rideaux de son lit... Don Rodrigue

de Castro s'approcha en s'inclinant profondément, s'agenouilla et dit en pleurant :

» — Haut Seigneur, que votre digne Grâce me donne la main et m'excuse.

» L'archevêque répondit :

» — De quoi, don Rodrigue ? Levez-vous.

» Celui-ci répliqua :

» — Parce que je comparais devant vous pour exécuter quelque chose que je fais contre ma propre volonté, à quoi Votre Grandeur aura égard.

» Puis... il fit signe au chef des huissiers, qui s'approcha du lit en disant :

» — Excellence, je suis envoyé par la sainte inquisition pour arrêter votre digne Grâce.

» Sans changer de position, l'archevêque répondit :

» — Avez-vous l'ordre formel qui vous autorise à exécuter ce que vous faites ?

» — Sans doute, Excellence... et il lut l'ordre du conseil suprême de l'inquisition...

» — Ces messieurs ne savent-ils pas qu'ils ne peuvent être mes juges, puisqu'en vertu de ma dignité et de ma consécration, je suis immédiatement justiciable du pape et de nul autre ?

» Alors l'inquisiteur don Diego s'approcha et dit:

« — On donnera, en tout cela, pleine satisfaction à votre très digne Grâce. Sur quoi il lut un bref du pontife qui accordait à l'inquisiteur-général et aux membres du saint-office la commission de prendre connaissance de toute l'affaire de l'archevêque. Les uns racontent que celui-ci, déconcerté, s'affaissa sur son lit; tandis que d'autres assurent qu'il demeura ferme et ne montra aucune émotion, dans le sentiment de son innocence ou par force d'âme.

» Là-dessus Ramirez s'éloigna avec don Diego, pour faire l'inventaire de la fortune de l'archevêque, mettant toutefois à part sa cassette dans laquelle il avait dit qu'on trouverait sa justification... Après le repas, Carranza se plaignit hautement, comme si c'était seulement dans ce moment qu'il commençait à prévoir le sort qui l'attendait. Le page en donna connaissance à don Rodrigue, qui, de concert avec don Diego, chercha à le consoler de la manière la plus amicale... Ces préparatifs prirent toute la journée... A minuit, les huissiers se tenaient devant la demeure de l'archevêque avec quarante cavaliers. Don Rodrigue de Castro et don Diego Ramirez firent descendre l'archevêque, qui monta sur un mulet, sans que personne

lui tînt l'étrier, jusqu'à ce que le chef des huissiers fût arrivé...

» C'est dans le même secret qu'il fut conduit à Valladolid, dans les prisons de l'inquisition, disposées de telle manière qu'il resta plusieurs jours sans se croire captif. »

On trouva dans ses papiers des commentaires sur Esaïe, Ezéchiel, Job, ainsi que sur les épîtres aux Romains et aux Galates; des explications des Evangiles qui renfermaient un grand nombre de propositions extraites des sermons de Luther; enfin quelques opuscules intitulés : *L'esprit et la lettre; Différences entre l'Ancien et le Nouveau Testament; Différences entre la Loi et l'Evangile.*

Carranza refusa de comparaître devant le tribunal de F. Valdès, dont l'impartialité ne pouvait que lui être suspecte, et en appela directement à Rome. Mais le roi, sans tenir compte de cet appel, déféra le jugement à don Gaspar de Zuniga [1] et à Alvellaneda, archevêque de Santiago.

Ils accusèrent l'archevêque « d'avoir enseigné le dogme de la justification dans le sens luthérien,

[1] Gaspar de Zuniga transféra ses pouvoirs à deux conseillers de l'inquisition, le licencié Christobal Hernandez et le docteur Diego de Simancas, l'un et l'autre créatures de F. Valdès.

d'avoir prêché que Jésus-Christ avait pleinement satisfait pour notre salut par son sacrifice, qu'il n'y avait ni purgatoire, ni mort éternelle, ni enfer, ni démons; d'invoquer au commencement de ses discours l'Esprit Saint et non la vierge Marie. » On ne manqua pas de mettre en avant l'absolution sans confession, qu'il avait accordée à l'Empereur mourant en lui disant : « Qu'il ne devait rien craindre pour ses péchés, puisque le Sauveur les avait expiés. » Melchior Cano avait de plus extrait de son catéchisme cent quarante propositions comme entachées d'hérésie.

L'archevêque écrivit un mémoire justificatif, et Martin Azpicuelta, surnommé *le docteur Navarro,* prépara en sa faveur une longue apologie; mais rien ne put le sauver.

Les Pères du concile de Trente furent froissés des procédés dont on usait envers un des membres les plus distingués de l'assemblée; mais avant d'intercéder en faveur de leur collègue, ils firent une enquête pour savoir s'il était innocent ou coupable. Leurs commissaires ne trouvèrent rien dans ses écrits qui pût justifier la sévérité des mesures prises contre lui; ils prièrent en conséquence Pie IV d'évoquer directement l'affaire à son tribu-

nal et de le faire mettre en liberté, sa détention n'étant point autorisée par les lois de la hiérarchie catholique [1]. Le roi, toujours jaloux au plus haut degré des droits de la couronne, témoigna au Saint Père sa surprise de voir le concile s'occuper d'une affaire qui ne le concernait nullement.

Le pape fut dans un grand embarras, car il avait besoin du roi, et il craignait de blesser les Pères dont l'appui ne lui était pas moins nécessaire. Pour concilier les prétentions du souverain et de l'assemblée sans se compromettre lui-même, il déclara, par l'intermédiaire de ses légats, qu'il avait trouvé dans les archives du saint-siège un décret de son prédécesseur remettant à l'inquisition d'Espagne le procès de l'archevêque; il ajoutait qu'il avait pressé les poursuites avec activité, que la procédure venait seulement de lui être communiquée, et qu'après un sérieux examen, il avait dû se convaincre que la détention de Carranza était justifiée par les faits; enfin, il promettait que dès que le procès serait suffisamment avancé, il ferait

[1] *Historia del concilio de Trento*, por el senor don Pedro Gonzalès de Mendoza; en manuscrit, d'après M. A. de Castro. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. 164, § 79. Les grands dignitaires de l'Eglise romaine ressortissaient exclusivement à la juridiction du souverain pontife.

venir l'archevêque et en agirait à son égard selon la plus stricte justice.

Le pape délégua en Espagne le cardinal Buoncompagni, Aldobrandini et le général des franciscains, afin de prendre connaissance des pièces du procès et, au besoin, d'y intervenir directement. Mais les inquisiteurs espagnols, qui voyaient dans cette mesure une usurpation de leurs droits, refusèrent d'associer ces mandataires à leur enquête. A la mort de Pie IV, les procédures furent interrompues jusqu'à l'avénement de Pie V (1566).

Le pape, dominicain comme l'accusé, lui témoigna beaucoup de bienveillance et résolut d'évoquer son procès à Rome, afin de le soustraire aux persécutions et aux intrigues de ses ennemis. Non content de cette importante mesure, qu'il avait prise sans tenir compte de l'opposition de Philippe II, il demanda au roi ou plutôt exigea de lui la destitution immédiate de Fernando Valdès, sous peine d'excommunication pour lui-même et d'interdit pour ses Etats. On rendit en même temps au prélat la liberté, du moins une liberté relative et provisoire.

Parti de Carthagène le 27 avril 1567, sous la garde de plusieurs inquisiteurs, Carranza arriva

le 27 mai à Rome, où le pape lui avait assigné pour demeure les appartements des souverains pontifes, dans le château de Saint-Ange. Pie V entreprit aussitôt l'examen de toutes les pièces de ce procès, unique dans les fastes de la justice humaine, avec la ferme intention de le terminer au plus tôt.

L'entreprise n'était en effet rien moins que facile, à cause de l'immense quantité de documents qui formaient le dossier[1]. Toutefois, au bout de six mois, le pape se trouva prêt à rendre son jugement; il acquittait le prélat, en exigeant toutefois que le catéchisme incriminé fût traduit de l'espagnol en latin par l'auteur lui-même, avec les corrections nécessaires pour lui donner un sens strictement catholique.

Pie V étant mort sur ces entrefaites, les ennemis de l'archevêque obtinrent de son successeur, Grégoire XIII, un délai dont ils profitèrent pour réunir contre leur victime de nouveaux griefs. Ce fut seulement trois ans plus tard que le pape prononça la sentence définitive. Il le fit en grande

[1] Llorente, qui avait sous les yeux toutes les pièces de la procédure, affirme que ce dossier se composait de plus de 26,000 feuilles.

pompe, le 14 avril 1576, entouré de ses cardinaux, d'un grand nombre de prélats et des fonctionnaires de la chambre apostolique. Le jugement portait que « Carranza avait bu à la source empoisonnée des hérétiques Martin Luther, Jean Œcolampade, Philippe Mélanchthon et autres prétendus réformateurs. » Il maintenait la condamnation du catéchisme et ordonnait à l'archevêque d'abjurer publiquement seize propositions, dont voici les plus importantes [1] :

1° La foi est le principal moyen d'obtenir la justification ;

2° L'homme est pleinement justifié par la justice de Jésus-Christ ;

3° Les œuvres faites sans la vertu de la charité sont des péchés et des offenses à Dieu ;

4° Personne ne peut participer à la justice de Jésus-Christ, si ce n'est en croyant fermement qu'il l'a obtenue ;

5° Ceux qui sont en état de péché mortel ne peuvent comprendre l'Ecriture-Sainte, ni discerner les choses qui appartiennent à la foi ;

6° La raison naturelle est opposée à la foi, en ce qui concerne la religion ;

[1] Llorente, *Procès de Carranza.*

10° Notre Seigneur Jésus-Christ a satisfait pour nos péchés d'une manière si efficace et si complète, qu'il n'est pas exigé de nous d'autre satisfaction;

11° La foi sans les œuvres suffit pour le salut;

13° Les œuvres des saints nous servent seulement d'exemple; mais ils ne peuvent par eux-mêmes nous aider en aucune manière;

14° L'usage des saintes images et la vénération des reliques sont des coutumes purement humaines;

15° L'Eglise d'aujourd'hui n'a pas les mêmes lumières ni la même autorité que l'Eglise primitive;

16° La condition des apôtres et celle des religieux ne diffère pas de la condition commune des chrétiens.

Carranza était de plus suspendu de ses fonctions épiscopales, et condamné à une réclusion de cinq ans; enfin, il lui était prescrit de visiter les sept principales églises de Rome, d'y célébrer la messe à titre de pénitence et de résider dans un couvent de son Ordre.

Le prélat, brisé par le chagrin, affaibli par l'âge, fatigué d'une détention de près de dix-sept ans, dut entendre sa sentence à genoux; il s'inclina

en signe de soumission; des larmes coulaient sur ses joues amaigries par la souffrance. Il mourut seize jours après cette solennité, où les humiliations ne lui furent pas épargnées, le 2 mai 1576.

Llorente raconte que trois jours auparavant, devant l'hostie, en présence de trois secrétaires, de plusieurs Espagnols et de quelques Italiens, il fit la déclaration suivante :

« Je ne laisse pas de reconnaître comme juste la sentence qui a mis fin à mon procès, parce qu'elle a été prononcée par le vicaire de Jésus-Christ; je l'ai reçue et regardée comme telle, attendu qu'elle a été rendue par celui qui réunit à la qualité de vicaire de Jésus-Christ celle de juge doué d'une prudence et d'une droiture à toute épreuve. Je pardonne, à l'heure de ma mort, ainsi que je l'ai toujours fait, toutes les offenses que j'ai reçues, de quelque nature qu'elles soient; je pardonne aussi à ceux qui m'ont été défavorables dans ce procès ou qui y ont pris la moindre part. Je n'ai jamais eu de ressentiment contre aucun d'eux; au contraire, je les ai recommandés à Dieu: je le fais sincèrement à présent, en les aimant de tout mon cœur, et je promets que si je vais dans

le lieu où j'espère arriver par la volonté et par la miséricorde du Sauveur, je ne demanderai rien contre eux, mais je prierai Dieu pour tous[1]. »

Le corps de l'archevêque fut déposé le lendemain dans le chœur du couvent de la Minerve, entre les tombes de deux cardinaux de la famille des Médicis.

Grégoire XIII, sans doute, n'avait pas absous l'archevêque de Tolède; mais il le tenait si peu pour coupable d'hérésie, que lui, l'auteur de la solennelle procession pour célébrer le massacre des huguenots à la Saint-Barthélemy, fit élever un monument dont l'inscription exaltait les mérites et l'humble soumission de l'accusé :

« Gloire au Dieu tout-puissant[2]; à la mémoire de B. Carranza, Navarrois, dominicain, archevêque de Tolède, primat des Espagnes, homme distingué

[1] Llorente, vol. III. Balbi, résident de Toscane auprès de la cour de Rome, informa le grand-duc que Carranza avait protesté de son innocence en présence du pape, des cardinaux, et d'un grand nombre de seigneurs et de prélats. — Cantù, *Les hérétiques d'Italie,* tome III, p. 194. — A. de Castro consacre à ce procès un chapitre tout entier. — Jacques Balmès en parle aussi *(Protestantisme et catholicisme).*

[2] « Deo optimo maximo. Bartholomeo Carranza, Navarro, » dominicano, archiepiscopo Toletano, Hispaniarum primati, » viro genere, vita, doctrina, concione atque elemosinis » claro... animo in prosperis modesto, et in adversis æquo. »

par la condition, la vie, la doctrine, l'éloquence et la charité... Cœur modeste dans la prospérité et patient dans l'adversité. »

« Faut-il, dit le secrétaire de l'inquisition, en terminant l'histoire de Carranza, que le zèle de la religion, celui du plus grand honneur de la gloire de Dieu et de son Eglise, serve toujours de prétexte aux actions les plus abominables? *La religion a-t-elle pu conseiller tant de maux?* dit un poète[1]. Cette imprécation est une calomnie, car la religion ne conseille à personne de faire le mal; c'est la méchanceté des hommes qui abuse des choses les plus saintes et les plus innocentes[2]. »

Telle fut la destinée si accidentée d'un homme remarquable à tous égards, qui moissonna pour lui-même ce qu'il avait semé pour un grand nombre de chrétiens évangéliques: les fruits mortels d'un fanatisme aveugle! Qui sait cependant si, dans la solitude de la prison, sa pensée ne se porta pas, plus d'une fois, avec tristesse et repen-

[1] Tantum religio potuit suadere malorum?

[2] Llorente. — Rosseeuw Saint-Hilaire, etc. Ouvrages cités. Gachard, *Correspondance de Philippe II,* tome II, p. 389 à 394, sur la vie de Carranza.

tir, sur les malheureuses victimes de ces opinions pour lesquelles il eut tant à souffrir lui-même. C'est là un secret entre Dieu et sa propre conscience, que l'archevêque ne nous a révélé ni dans sa correspondance, ni dans ses ouvrages, ni dans ses entretiens avec ses partisans les plus intimes.



CHAPITRE IV

Etablissement et développement de la Réforme.



Si l'inquisition n'y avait pris garde, la religion protestante aurait couru partout comme un feu follet.

PARAMO.

Si l'Espagne n'avait pas eu pour inaugurer et soutenir la Réformation, d'autres amis de l'Evangile que ceux dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, tous les éléments de succès que celle-ci avait en sa faveur auraient sans doute échoué contre les intrigues du clergé et la vigilance du saint-office. Heureusement elle trouva dans quelques hommes d'élite, Egidius, C. Ponce de la Fuente, Ag. Cazalla, Rodrigue Valer, des prédicateurs de la bonne nouvelle du salut égale-

ment distingués par leurs talents, leur caractère moral et la ferveur de leur foi; tandis que les Valdès, les Enzinas, Perez de la Pineda, Montanus, Cyprien de Valer, écrivains éminents, la répandaient par leurs écrits avec une prodigieuse rapidité, jusque dans les localités les plus reculées de la Péninsule [1].

L'homme dont l'activité intelligente, désintéressée et infatigable travailla le plus à cette œuvre d'évangélisation, fut peut-être *Julien Hernandez*, de Villaverde, près de Séville. L'exiguïté de sa taille lui avait fait donner dans sa patrie le nom de *Julianillo* ou *il chico*. En France on l'appelait *Julien le petit*.

[1] Une société espagnole a eu l'heureuse idée de remplacer les traductions de traités étrangers par la réimpression des œuvres des réformateurs indigènes; il paraît qu'elle en a découvert un assez grand nombre. La *Librairie nationale et étrangère*, établie à Madrid par les soins de M. Fliedner et sous la direction de M. Holm, publie chaque mois une feuille illustrée pour les élèves des écoles du dimanche; le *Comité des traités*, de Madrid, fait paraître, de son côté, les biographies des réformateurs; il a déjà publié une histoire des martyrs protestants sous Philippe II, le premier volume d'une série de biographies de philanthropes chrétiens, un dictionnaire de la Bible, un catéchisme, un livre de cantiques, etc. M. Ed. Bœhmer se propose de donner une nouvelle édition des œuvres des réformateurs espagnols. Le premier volume a paru.

Il était encore en bas âge lorsque ses parents le conduisirent en Allemagne et lui donnèrent la profession de correcteur d'imprimerie; cela lui fournit l'occasion de connaître les doctrines luthériennes, qu'il embrassa bientôt avec ardeur. Julianillo revint en Espagne, où, selon Cyprien de Valer, il se fit muletier; le Père jésuite Santivanez prétend qu'il entra dans les Ordres [1]. « De naissance, dit-il, il était espagnol; mais élevé au milieu des hérétiques en Allemagne, il y suça le poison de l'hérésie, en sorte que les chefs de l'hérésie, à l'exemple de ce que nous apprend le livre des *Actes des Apôtres*, le choisirent pour l'un des sept diacres de leur communauté, ou pour parler plus exactement, de la synagogue de Satan. [2] »

Julien se rendit ensuite à Genève et y exerça sa profession de prote; plus tard il entra au service de Juan Pérez de la Pineda, qui lui montra toujours beaucoup d'estime et d'affection [3]; peut-être

[1] Histoire manuscrite de la compagnie de Jésus en Andalousie; d'après A. de Castro.

[2] Cette observation jette un peu de lumière sur la constitution intérieure des communautés espagnoles, dont malheureusement nous savons si peu de chose; elle nous montre, en particulier, le rôle important qu'y jouait le soin des pauvres et des malades.

[3] Voir livre IV, chap. V.

s'étaient-ils rencontrés à Séville ou à Venise. Il profita de ce séjour à Genève, dont on ignore la durée, pour rassembler des Bibles, des Nouveaux Testaments et des traités religieux. Sa provision de livres achevée, il retourna comme colporteur dans son pays, avec sa précieuse marchandise. Il réussit si bien que, de l'aveu des ennemis de la Réforme, les doctrines évangéliques se propagèrent en Espagne, surtout dans les deux Castilles et dans l'Andalousie. « Julien quitta l'Allemagne, raconte Santivanez, afin d'empester toute l'Espagne, et il traversa la plus grande partie du pays, répandant partout, en grand nombre, des écrits de la mauvaise doctrine et initiant des hommes et des femmes aux hérésies de Luther, surtout à Séville. Dans toute la Castille il fit beaucoup de mal; il savait se préparer, avec beaucoup d'adresse, des entrées et des sorties par ses ruses et ses intrigues; et là où il avait mis le pied, le feu éclatait. »

Un jour, en 1557, pour échapper aux agents de l'inquisition qui surveillaient les frontières « avec des yeux d'Argus et une vigilance de Cerbère, » selon l'expression d'un écrivain espagnol, il transporta à Valladolid sa provision de livres, cachée dans deux tonneaux à double fond, qui contenaient

du vin de Bourgogne; il les déposa dans la maison de Juan-Ponce de Léon et dans le couvent de S. Isidor-del-Campo, dont la plupart des moines penchaient secrètement pour la Réforme[1]. « Il parvint, dit Santivanez, à introduire deux tonneaux pleins d'écrits espagnols que le docteur Juan Pérez avait fait imprimer à Genève... Ici, dans le cloître de S. Isidor-del-Campo, l'ecclésiastique (?) Julianillo a déposé des livres hérétiques de l'Allemagne, par lesquels une foule de moines ont été détournés du bon chemin »

Malgré toute sa prudence, il ne put se soustraire longtemps au réseau d'espionnage dont les mailles serrées s'étendaient sur toute la Péninsule. Un forgeron, à qui il avait remis un Nouveau Testament, le dénonça au saint-office qui le fit jeter dans ses prisons secrètes. Il y resta trois années entières, pendant lesquelles on lui infligea les tortures les plus raffinées sans pouvoir triompher de la fermeté de sa foi. Il n'en sortit que pour être brûlé vif à Séville, le 22 décembre 1560[2].

[1] Cipriano de Valera. *Tractado de los Papas.* Rosseeuw S. Hilaire, *Hist. d'Espagne,* vol. VIII.

[2] Voir livre III, chap. VI.

Il faut reconnaître cependant, qu'en Espagne, plus que dans d'autres contrées, la prédication de l'Evangile ne rencontra guère de partisans, au moins au début, que parmi les personnes aisées, lettrées ou nobles. Le peuple proprement dit s'y montra le plus souvent indifférent ou hostile. « Le bas peuple espagnol, dit M. Ad. de Castro, ne fut jamais disposé à prêter l'oreille aux nouvelles doctrines et à s'occuper de sujets religieux. » Quoi d'étonnant? Pour participer aux avantages temporels et spirituels de la Réforme, il faut la connaître; or, non seulement on avait soin de tenir la population dans l'ignorance la plus complète à cet égard, mais on s'appliquait à lui faire détester toute dissidence dans les croyances, comme le plus grand crime que l'on pût commettre.

Ce qui est incontestable, c'est que partout elle fit de rapides progrès, mais pour s'éteindre, hélas! en peu d'années, grâce aux bûchers toujours allumés de l'inquisition et à la politique sanguinaire de Philippe II. Les documents suivants ne laissent aucun doute à cet égard :

« Si l'inquisition n'y avait pas pris garde, dit l'historien espagnol Paramo, la religion protestante aurait couru partout à travers la Péninsule,

comme un feu follet... car partout, dit-il ailleurs, des personnes des deux sexes, de tous les rangs, dans toutes les conditions, penchaient vers cette doctrine avec la plus surprenante disposition.[1] »

Gonzalès de Illescas, auteur très catholique du XVIe siècle, comme le précédent, disait dans son *Histoire pontificale :* « Dans les premiers temps on incarcéra et on brûla en divers endroits des hérétiques luthériens, dont la plupart étaient étrangers, allemands, flamands, anglais, gens de basse extraction et de médiocre condition; mais de nos jours, nous avons vu un grand nombre de personnes d'un rang élevé, qui passaient dans le monde pour surpasser les autres en science et en vertus, remplir les prisons et mourir dans les flammes du bûcher. Je devrais taire leurs noms par respect pour leurs ancêtres, et ne pas jeter une tache d'ignominie sur des maisons illustres dont ils étaient membres. Le nombre en était si grand qu'on ne peut douter que si l'on avait différé deux ou trois mois d'y porter remède, toute l'Espagne

[1] Rosseeuw S. Hilaire. *Hist. d'Espagne*, tom. VIII, chapitre VIII. — Mosheim, *Dissertationes.* — Ludovico Paramo, inquisiteur pour la Sicile : *De origine, officio et progressu inquisitionis*, Madrid, 1598. Anvers, 1619.

n'eût été en feu[1]. » Chose étrange, le même auteur accuse en même temps Charles-Quint et Philippe II d'avoir favorisé ce penchant à l'hérésie par leurs mesures pour l'étouffer en Allemagne et dans les Pays-Bas. « C'est dans nos rois catholiques, dit-il, qu'il faut chercher la cause de ce mal et de plusieurs autres qui nous affligent. Ces princes, guidés par leur amour pour l'Allemagne, l'Angleterre et d'autres pays séparés de l'Eglise romaine, y envoyèrent des hommes instruits et éloquents, dans l'espoir que leurs discours ramèneraient à l'obéissance et à la vérité ceux qui étaient tombés dans l'erreur; mais, par une triste fatalité, leurs intentions furent déçues; il nous en arriva plus de mal que de bien. Les théologiens envoyés pour rendre la vue aux autres, revinrent eux-mêmes aveugles. Après avoir été séduits par les hérétiques, ils retournèrent en Espagne et suivirent leur exemple. »

G. Leti, auteur du XVII[e] siècle, affirme « qu'il y a toute apparence que l'Espagne entière aurait embrassé le calvinisme ou le luthéranisme... tant

[1] A. de Castro, ouvrage cité. — Gonzalès de Illescas, *Historia pontifical y catolica*. Madrid, 1552.

les esprits étaient disposés au changement ; mais que le cours de la vérité fut interrompu par l'extrême sévérité de Philippe II et les soins infatigables qu'il se donna pour rompre le fil de la trame qui s'ourdissait depuis longtemps dans toute l'étendue de ses Etats [1]. »

Enfin Llorente assure que « quoique les opinions protestantes, qui s'étaient établies avec tant de rapidité à Séville et à Valladolid, ne pénétrassent pas aussi facilement dans les autres villes du royaume, l'Espagne en aurait été bientôt infectée, sans l'extrême rigueur avec laquelle les luthériens y furent poursuivis. » Ces témoignages d'écrivains catholiques sont bien propres à confirmer celui du protestant Cyprien de Valer qui, pour échapper aux poursuites de l'inquisition, avait dû se réfugier à Amsterdam; c'est de cette ville qu'il écrit : « Un grand nombre de personnes appartenant soit à la noblesse, soit à d'autres classes élevées, ont été condamnées en Espagne à la peine du bûcher, pour cause de religion. Il n'y avait pas une ville, pas un village, pas une famille noble qui ne renfermât un ou plusieurs de ses membres que

[1] G. Leti. *Histoire de Philippe II,* livre XVIII.

Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, avait éclairés de la lumière de son Evangile. C'est aujourd'hui un proverbe que si un homme est très instruit, il court le danger de devenir luthérien. Sans doute, en nous punissant par la perte de nos biens, de notre honneur et de notre vie, on a tout fait pour éteindre cette lumière; mais plus se multipliaient les opprobres, les emprisonnements et les supplices, plus notre parti prenait d'extension[1]. »

Nous devons maintenant revenir sur nos pas, pour nous occuper d'une manière plus spéciale des communautés espagnoles qui s'organisèrent en Eglises, avec leur culte, leurs œuvres d'évangélisation, leurs bibliothèques, leurs diacres, leurs anciens et leurs pasteurs. Nous nous bornerons toutefois aux deux principales, celles de Séville et de Valladolid, l'une dans l'Andalousie, l'autre dans la Castille. On peut, en effet, les considérer comme des centres d'où la Réforme a rayonné jusqu'aux limites extrêmes du royaume[2].

[1] Cipriano de Valera. Préface à la Bible de Cassiodore de Reyna.

[2] On ne sait absolument rien de l'organisation et de la composition des Eglises protestantes dans d'autres localités, telles que Logrono, Toro, etc.

CHAPITRE V

Eglise de Séville.



Séville, l'ancienne *Hispalis,* capitale de l'Andalousie, sur la rive gauche du Guadalquivir, est située dans une plaine fertile, dont le proverbe disait que « quiconque ne l'avait pas vue, n'avait pas vu de merveilles. » Sur la rive droite est le gros bourg de Triana, dans lequel l'inquisition avait fixé sa résidence et établi ses prisons secrètes, pour les avoir toujours à sa portée; plus tard les jésuites en occupèrent le château. La cathédrale, une des plus grandes de l'Europe, contenait quatre-vingts autels sur lesquels on célébrait tous les jours cinq cents messes. Les chanoines s'y rendaient dans de splendides carrosses, tirés par de

superbes chevaux; ils se faisaient éventer par des clercs, pendant qu'ils célébraient la messe, avec d'énormes éventails ornés de plumes et de perles, droit qui leur avait été concédé par un pape [1].

Cette ville, une des plus éclairées, des plus industrielles et des plus riches de l'Espagne, comptait au XVIe siècle plus de 300,000 habitants, dont 130,000 travaillaient dans des manufactures de différentes sortes. Ces circonstances engagèrent l'inquisition à établir à Séville, en 1481, le plus important de ses tribunaux; triste honneur, que cette cité paya cher. Le saint-office employait dans ce seul district plus de 4000 personnes, tant juges que familiers et autres agents.

Une classe ouvrière nombreuse et remuante, une noblesse fière de ses privilèges, un peuple avide de plaisirs, des prélats ambitieux, des prêtres fanatiques, des moines ignorants, grossiers et superstitieux, des fonctionnaires laïques et ecclésiastiques qui veillaient avec soin sur le dépôt de la tradition catholique : voilà le milieu dans lequel devait se mouvoir l'œuvre d'évangélisation.

[1] Edmond de Amicis. *Spagna.*

Or, il y avait dans ce temps, à Séville, deux classes de prédicateurs de genre fort différent. Les uns s'attachaient bien plus à exalter la morale rigide de la philosophie stoïcienne qu'à annoncer avec simplicité les doctrines de l'Evangile : nécessité des mortifications, des jeûnes et des pénitences ecclésiastiques, renoncement aux jouissances les plus légitimes, tels étaient les sujets habituels de leurs discours. Ils recommandaient avec non moins d'insistance la multiplicité des messes, la visite assidue des sanctuaires, l'usage fréquent de la communion et de la confession, la pauvreté volontaire. « Pour s'avancer plus librement dans ces ténèbres, ajoute Montanus aux détails précédents, ils détournaient leurs partisans de la lecture des bons auteurs, surtout d'Erasme, comme d'une peste, pour les adresser à Henri Herpius, aux traités de Bonaventure, à l'*Ascension du Mont de Sion* et autres ouvrages, dont le mysticisme plaisait aux esprits faibles et aux imaginations exaltées. »

D'autres prédicateurs, plus fidèles à l'esprit de leur Maître, engageaient leurs auditeurs à chercher la vérité, non dans les traditions humaines, toujours plus ou moins erronées, mais dans une

étude sérieuse des livres sacrés. Grâce à eux, Séville put entendre l'Evangile dans toute sa pureté pendant près de douze ans.

Ces tendances si différentes, souvent même opposées, chez des orateurs qui se succédaient dans la même chaire, devaient trouver de l'écho dans le sein de la population. Tandis que quelques-uns prêtaient une oreille sympathique à des discours qui leur paraissaient pénétrés de l'esprit du Sauveur, d'autres, c'était le plus grand nombre, demeuraient indifférents ou aveuglément attachés aux cérémonies et aux dogmes de la religion de leurs pères.

Disséminés d'abord par petits groupes, les fidèles sentirent bientôt le besoin de se rapprocher les uns des autres, pour se faire part de leurs expériences religieuses, raffermir leurs croyances et se soutenir mutuellement dans le bon combat de la foi. Pour cela ils se rassemblèrent chaque semaine, quelquefois plus souvent, dans la maison de dona *Isabella de Baena*, dame de haut rang « que l'esprit de Jésus-Christ avait éclairée de sa divine lumière... C'était une école perpétuelle de foi, le sanctuaire où se tenaient les assemblées et dans lequel on chantait jour et nuit les louanges

de Dieu et de Christ. Là ne se montrait rien de profane, rien même pour l'ostentation de la sainteté, tout était plein d'une solide piété.[1] »

La communauté de Séville avait à sa tête trois hommes également distingués par leurs talents, leur piété et leurs vertus : *Alphonse (?) Vargas*, ancien cordelier, très versé dans la connaissance et l'intelligence des saintes lettres, avait pour mission spéciale de les expliquer, en particulier l'épître aux Romains; *Egidius*, aussi savant en philosophie qu'en théologie; *Constantin Ponce de la Fuente*, renommé dans l'Espagne entière pour l'éloquence simple, pratique et incisive de sa prédication; enfin un pasteur, dans la personne d'un médecin de Séville nommé *Cristobal Lozada.*

Celui-ci fut la première victime de l'inquisition, qui le fit incarcérer, après l'avoir soumis à un sévère interrogatoire. Malgré les affreuses souffrances d'une torture qui lui fut infligée plusieurs fois, et la perspective du bûcher, Lozada demeura ferme dans la profession de sa foi et refusa de

[1] Montanus. *Inquisitio hispanica exemplis illustrata.* La maison d'Isabelle de Baena fut rasée par ordre de l'inquisition; Isabelle comparut, comme *réconciliée*, dans l'autodafé de Séville, le 24 septembre 1560.

faire des aveux qui auraient pu compromettre ses coreligionnaires. Condamné à mort, « comme hérétique et fauteur d'hérésies, » il marcha à l'échafaud et subit la peine du feu à Séville le 24 septembre 1560, avec une rare intrépidité [1].

Si l'Eglise de Séville avait ses docteurs et ses pasteurs, elle eut aussi ses évangélistes. Nous nous bornerons aux deux principaux :

Dominique Guzman, dominicain, fils du duc de Medina Sidonia, était parvenu, par son intelligente activité, à recueillir un grand nombre de publications luthériennes qu'il faisait circuler dans les couvents de son Ordre et parmi ses concitoyens de toute condition.

Le second, sur lequel nous avons de plus grands détails par Llorente et par Montanus, se nommait *Rodrigue Valer;* il était de Lebrixa, dans l'Andalousie, non loin de la rive gauche du Guadalquivir. Il avait passé une grande partie de sa jeunesse dans les dissipations d'une vie toute mondaine; mais en 1540, honteux de cette existence vouée

[1] Lozada avait demandé en mariage une jeune fille qui lui fut refusée, parce qu'il n'appartenait pas à la communauté évangélique. Instruit par Egidius dans les doctrines nouvelles, il en devint un disciple fervent.

aux plaisirs, il rentre sérieusement en lui-même et éprouve un irrésistible désir de se consacrer entièrement au service du divin Maître qui venait de le faire passer de la mort du péché à la vie de la justice. Sans doute, il lui était tombé entre les mains un de ces nombreux traités d'édification qui semaient partout en Espagne des germes de régénération; ce qui est plus certain, c'est qu'il fut ramené de ses égarements par l'un des chefs de la communauté protestante, dont l'influence bénie croissait de jour en jour.

« Il s'opéra tout à coup un si prompt changement dans sa conduite, dit Llorente [1], qu'il quitta le monde pour consacrer toutes les heures du jour et une partie des nuits à la lecture et à la méditation de l'Ecriture Sainte, avec tant d'ardeur et de soin, que ses conversations, la malpropreté de ses habits et son mépris pour la bonne chère le firent passer pour fou aux yeux de plusieurs personnes. »

Il n'était pas fou, il était devenu chrétien, car il annonçait partout, dans les rues, sur les places publiques, dans les carrefours, les glorieuses espé-

[1] Llorente, tome II, p. 147.

rances de la rédemption en Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes. C'était surtout avec les prêtres qu'il discutait le plus volontiers les questions vitales du christianisme. « C'est à vous, leur disait-il, qu'il faut attribuer la corruption de l'Eglise, si grande, hélas! qu'il n'y a plus guère d'espérance. »

Les uns l'écoutaient avec un intérêt sympathique, d'autres se moquaient de ses discours ou passaient outre, sans attacher d'importance à des propos qui leur paraissaient étranges. Comme on lui demandait un jour de qui il tenait le mandat de prêcher au peuple, puisqu'il n'avait pas reçu l'ordination, il répondit : « De Dieu même, par l'inspiration du Saint-Esprit, qui ne considère pas si celui qu'il envoie est prêtre ou moine. »

Les inquisiteurs ne virent d'abord dans ce jeune homme qu'un esprit excentrique, dont les paroles et les allures n'offraient aucun danger pour la foi des catholiques. Mais comme il continuait à propager avec succès ses nouvelles opinions, auxquelles une conduite austère et une connaissance approfondie des Saintes Ecritures donnaient plus de poids encore, ils se décidèrent à le faire arrêter.

Sans se laisser troubler par la présence de juges

inexorables, Rodrigue discutait librement avec eux sur la nature de l'Eglise de Jésus-Christ, sur la justification par la foi, sur l'autorité du Saint-Siège, sur le culte de la Vierge et des saints, sur les enseignements du christianisme, « dont il avait acquis la connaissance sans le moindre secours humain, mais par une merveilleuse inspiration de Dieu lui-même[1]. »

Egidius, un de ses disciples, le défendit devant le tribunal, qui ne se doutait pas alors que l'avocat de Rodrigue serait un jour l'un des plus ardents promoteurs de la Réforme. On se borna pour le moment à lui confisquer ses biens et à lui recommander plus de circonspection dans sa conduite. Valer ne pouvait plus prêcher en public, mais il eut des réunions particulières, dans lesquelles il expliquait les Saintes Ecritures et combattait les erreurs de l'Eglise romaine. Parmi ses auditeurs les plus assidus était Pierre Diaz, qui plus tard abandonna l'Evangile pour entrer dans la Société de Jésus et mourut au Mexique.

Mais il avait trop de zèle, sa foi était trop ardente, pour qu'il lui fût possible de renoncer à

[1] Montanus. Ouvrage cité.

discuter publiquement sur la vérité des doctrines évangéliques. Il fut, en conséquence, arrêté de nouveau en 1555, condamné à l'emprisonnement perpétuel et obligé de se rétracter [1].

Il avait, du reste, si peu changé d'opinion, que lorsqu'il assistait avec d'autres prisonniers à la messe ou à la prédication, il interrompait l'orateur toutes les fois que celui-ci énonçait des propositions qui lui paraissaient contraires à la vérité. On le transporta alors dans le couvent de Notre-Dame de Barameda, où il mourut âgé de cinquante-et-un ans. On suspendit dans la cathédrale de Séville son *san-benito,* qui portait en lettres majuscules l'inscription suivante : « Rodrigue de Valer, bourgeois de Lebrixa et de Séville, apostat, faux apôtre qui prétendait être envoyé de Dieu. »

Pour les fidèles, cet humble et zélé disciple du Sauveur fut toujours un chrétien « que Dieu avait appelé, par une vocation spéciale, à répandre en Espagne les divines leçons de la parole de vie... Il était comme un prodige envoyé pour réveiller les hommes du profond sommeil dans lequel ils étaient plongés [2]. »

[1] Montanus.
[2] Cipriano de Valera.

L'influence de la prédication évangélique ne se borna pas aux laïques de la cité andalouse, elle porta encore des fruits abondants parmi les dominicains du couvent de St-Paul, les religieuses de Ste-Elisabeth, du rite de St-François d'Assise, les moines du couvent d'Ecija[1], et tout particulièrement dans le cloître des Hiéronymites opulents et lettrés de S. Isidor-del-Campo[2].

Arias Garcia, leur supérieur, appelé le *docteur blanc*, à cause de la couleur de ses cheveux, était très instruit dans les saintes lettres et avait beaucoup de pénétration et de vivacité d'esprit. « Le maître aux cheveux blancs, dit Santivanez, était un savant et grand prédicateur, que l'on considérait comme un grand saint, à cause de son éloquence. Mais c'était un grand hypocrite, un loup sanguinaire sous une peau de brebis, un hérétique d'inclination et d'opinion. » Cette haine de l'historien jésuite s'explique aisément par le récit de Cyprien de Valer qui le concerne : « Garcia, dit-il,

[1] Ecija, appelé *le poêle de l'Andalousie*, à cause de la haute température de son climat, sur le Xénil, à 23 lieues de Séville.

[2] Montanus. — Cipriano de Valera. Ouvrages cités. — *S. Isidor-del-Campo*, l'ancienne *Italica*, aujourd'hui *Sevilla-la-Vieja*, à deux milles de Séville.

ouvrit le premier les yeux de ses collègues sur les puériles superstitions de leur religion, fit briller dans leurs ténèbres quelques rayons de la lumière chrétienne et leur enseignait en particulier que réciter des prières nuit et jour dans le chœur, n'était point prier Dieu; que la religion véritable était tout autre que ne se le figurait le peuple; qu'on devait étudier et méditer avec beaucoup d'attention les Saintes Ecritures, par lesquelles seules nous avons une connaissance exacte de Dieu et de sa volonté;... qu'il fallait, pour acquérir cette connaissance, d'autres prières, c'est-à-dire celles qui provenaient d'une foi sincère en Dieu.»

Les leçons publiques de Garcia sur les Proverbes de Salomon étaient, sous une forme très familière, pleines d'érudition et admirablement adaptées à la vie pratique. Les moines convertis par ses conseils, ses lectures et ses instructions changèrent en leçons de théologie le temps qu'ils consacraient auparavant aux matines, aux vêpres et aux litanies; ils supprimèrent les prières pour les morts et cessèrent de rendre un culte aux saints et à leurs images.

Mais par une étrange contradiction, Garcia les engageait en même temps à veiller des heures

entières devant le saint sacrement, à dépouiller leurs cellules de toute espèce de mobilier, à coucher sur la terre nue et à s'imposer pour pénitence des mortifications de différentes sortes. Il allait même quelquefois jusqu'à approuver les persécutions contre les protestants, dont il partageait cependant la plupart des opinions et parmi lesquels il comptait de véritables amis.

Aussi les moines qu'il avait amenés à la connaissance de la vérité, ne pouvant se défendre de quelques doutes sur la réalité de sa conversion, s'adressèrent au docteur Egidius, l'un des trois chefs de la communauté évangélique de Séville, pour en recevoir des instructions plus complètement chrétiennes. Ils lurent en même temps avec plus de soin les ouvrages protestants qui avaient été déposés dans leur couvent. « Ceux que la divine lumière avait déjà éclairés de ses bienfaisants rayons, furent raffermis dans leur nouvelle croyance, tandis que chez les moines moins avancés, les préjugés qui obscurcissaient encore leur foi se dissipèrent peu à peu [1]. »

Malheureusement Garcia ne se borna pas à des

[1] Cyprien de Valer. Ouvrage cité.

discours ou à des démarches dans lesquelles on pouvait, à la rigueur, ne voir que de l'hésitation, de la légèreté ou la crainte de se compromettre; mais dans une circonstance que nous raconterons d'après Crespin, il se rendit coupable d'une perfidie inexcusable. « G. Ruiz ayant prêché, dans la cathédrale de Séville, assez purement sur la justification par la foi, fut accusé devant le saint-office. Deux jours avant de comparaître, il alla trouver Arias, avec qui il était étroitement lié, et lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire; c'était précisément Arias que les inquisiteurs avaient choisi pour discuter avec lui. Là-dessus, usant de sa ruse accoutumée, Arias sonda de si près ce bon et simple personnage, qu'il entendit de lui, par le menu, tous les arguments qu'il devait présenter dans la dispute. Le jour venu, Ruiz comparut devant les inquisiteurs, et voyant le premier (Arias) en rang pour combattre la vraie doctrine, de grand étonnement il perdit la parole et contenance, et connut à quel homme dangereux il avait à faire, quand sur le champ Arias mit en avant tous ses arguments et y répondit tellement par le menu, que Ruiz demeura sans réplique... »

Egidius et Constantin Ponce l'engagèrent plus

d'une fois à réfléchir sur les suites funestes de sa conduite équivoque pour lui-même, mais surtout pour la Réforme qui paraissait cependant lui tenir à cœur. Loin de se rendre à ces sages conseils, il leur répondit que « quant à lui, il craignait de voir un jour en public les taureaux exposés à la tuerie, » leur donnant à entendre qu'ils tomberaient eux-mêmes entre les mains des inquisiteurs et que ceux-ci les feraient périr. « Je t'assure, répliqua C. Ponce, et te déclare de la part de Dieu, que tu ne seras pas au nombre des spectateurs, mais de ceux qui demeureront sur la place [1]. »

L'inquisition, en effet, que de nombreuses dénonciations avaient mise sur la trace des véritables opinions d'Arias, le fit arrêter, au moment où il s'y attendait le moins, et conduire dans les prisons de Triana.

A peine Arias se vit-il au pouvoir de l'implacable tribunal, qu'il se fit, dans son cœur et dans sa conduite, une véritable transformation. « Dieu eut pitié de lui, dit Cyprien de Valer; de loup il devint

[1] Les moines étaient tombés dans une telle crainte de l'inquisition, qu'ils niaient la vérité, et ce qui est pire, la persécutaient ; comme il arriva au docteur Hernando Rodriguez et à Garci-Arias. (Cipriano de Valera, *Tractado de los Papas.*)

agneau. » Dans son premier interrogatoire, il fit une franche profession de sa foi et déclara qu'il était prêt, s'il le fallait, à mourir pour elle; un autre jour il dit à ses juges « qu'il vaudrait mieux pour eux suivre l'attelage d'un âne, en matière de religion, puisqu'ils n'y entendaient rien; » et il ne cessa de manifester le plus vif regret d'avoir attaqué des doctrines qu'il était maintenant résolu à défendre au prix de sa liberté et de sa vie.

Malgré son âge avancé et les services qu'il leur avait rendus en différentes circonstances, les inquisiteurs le condamnèrent à être brûlé vif, comme hérétique obstiné. Affaibli par les années, il dut marcher au supplice appuyé sur un bâton; son expression ferme et calme témoignait de la paix intérieure dont il jouissait, heureux d'expier en quelque sorte, par le martyre, la pusillanimité et la dissimulation dont il ne s'était rendu coupable que trop longtemps [1].

Plusieurs moines du couvent d'Arias Garcia prirent alors la fuite, après s'être donné rendez-vous à Genève, où ils arrivèrent sains et saufs, malgré

[1] Montanus. *Inquisitionis hispanicae artes aliquot*, etc. Madrid, 1857. Llorente, Cipriano de Valera, A. de Castro, Crespin. Ouvrages cités.

les dangers qui les environnaient de toutes parts. Nous indiquerons particulièrement Juan Perez de la Pineda, Cyprien de Valer, Cassiodore de Reyna[1], Julien Hernandez que nous avons déjà mentionné[2].

Quelques religieux cependant restèrent dans leur couvent, soit que le péril ne leur parût pas pressant, soit qu'ils n'eussent pas le courage de s'imposer le sacrifice d'une expatriation sans espoir de retour. Mais ils ne tardèrent pas à se voir eux-mêmes enveloppés dans la tempête qui se déchaînait avec fureur contre les protestants; cinq d'entre eux périrent sur le bûcher, les autres furent condamnés à un emprisonnement temporaire ou perpétuel, tous à la confiscation de leurs biens. Cristobal d'Arellano mourut avec une remarquable fermeté, en adressant des paroles d'encouragement à son collègue Jean Chrysostôme qui, après avoir été son élève, devint son compagnon de supplice; Sanchez fut, comme les précédents, brûlé vif à Valladolid[3].

Juan de Léon, l'un de ces moines, avait exercé à

[1] Voir livre IV, chap. V.
[2] Livre II, chap. IV.
[3] Voir livre III, chap. IV.

Mexico un métier d'artisan. A son retour en Espagne, il entra dans l'Ordre des dominicains, dont un grand nombre appartenaient déjà de cœur à la Réforme. Il en embrassa bientôt lui-même les doctrines et comme la vie du monastère ne répondait plus à ses nouveaux besoins spirituels, il demanda, sous le prétexte plausible de sa santé, l'autorisation de s'absenter quelque temps pour se rendre dans son pays natal.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés, que la privation des pieuses instructions de ses collègues lui inspira le vif désir de les rejoindre au plus tôt. Quelles ne furent pas sa surprise et sa déception, de ne plus retrouver ses amis chrétiens! Il se hâta de prendre la fuite avec l'intention de les rejoindre à Genève, en traversant l'Allemagne.

Il y avait près de trois ans qu'il était à Genève, lorsque, de concert avec plusieurs réfugiés espagnols, entre autres Juan Sanchez et J. de Léon, il se joignit à quelques proscrits anglais qui retournaient dans leur patrie, pour profiter de l'avènement au trône de la reine Elisabeth. Suivis et surveillés par des limiers du saint-office, ils cherchèrent à leur échapper en se dirigeant vers les Pays-Bas; ils arrivèrent non sans peine à un port

de la Zélande, où ils purent s'embarquer, à l'exception de Juan Sanchez et de Juan de Léon qui avaient été arrêtés. Celui-ci ne fit pas de résistance et se contenta de dire aux agents de l'inquisition qui devaient les ramener en Espagne : « Allons donc, certainement Dieu nous viendra en aide. »

Il fut traité de la manière la plus cruelle pendant tout le cours du voyage ; on lui avait mis les fers aux pieds et les menottes aux mains, sa tête était enveloppée d'un masque de fer ; un appendice, en forme de langue, qui lui remplissait la bouche, l'empêchait de proférer la moindre parole. Aussi tout, dans sa personne, portait l'empreinte d'atroces souffrances, prélude de celles qui l'attendaient dans sa patrie. Malgré ces barbares traitements, malgré les menaces, les promesses et les exhortations destinées à lui arracher une rétractation publique, il demeura inébranlable dans la profession de sa foi.

Après la lecture de la sentence qui le condamnait à mort, on lui ôta le bâillon dans l'espérance qu'effrayé à la vue des apprêts du supplice, il abjurerait ses prétendues erreurs ; mais tout échoua devant l'intrépidité de cet humble et courageux

enfant de Dieu; les bourreaux approchèrent alors du bûcher leurs torches allumées, et les flammes attisées sur l'ordre des juges eurent bientôt réduit en cendres sa dépouille mortelle.

Si les simples fidèles de Séville furent poursuivis et traités avec une telle rigueur, les chefs de l'Eglise ne pouvaient pas espérer de se soustraire longtemps aux fureurs de l'inquisition. Alphonse Vargas fut, en effet, assigné devant le tribunal; mais comme il mourut avant le jugement, il n'est pas question de lui dans les procédures que le secrétaire du saint-office avait sous les yeux; les historiens contemporains, Montanus et Cyprien de Valer, se taisent également sur son compte.

Il n'en est pas de même de *Juan Gil*, qui avait probablement été converti à l'Evangile par Rodrigue Valer, comme nous l'avons vu plus haut. C'est donc le moment de parler de ce zélé prédicateur de la Réforme en Espagne, dont l'histoire est si dramatique et si émouvante.

Le docteur *Juan Gil*, plus connu sous le nom d'*Egidius*, natif d'Olivera en Aragon, étudia la théologie scolastique dans la florissante université d'Alcalà de Henarès; il la professa à Siguenza avec un tel succès, qu'on le comparait aux hommes

les plus savants du moyen âge, Thomas d'Aquin et Duns Scot[1].

Le chapitre de la cathédrale de Séville le nomma chanoine en 1537, sans le soumettre aux formalités ordinaires des concours. Cette honorable distinction souleva contre Egidius le mécontentement des candidats et la malveillance du peuple, trop souvent instrument passif de ceux qui veulent le faire servir à leurs fins bonnes ou mauvaises. Malheureusement pour lui, sa première prédication fut loin de répondre à ce qu'on attendait de sa réputation.

Rodrigue Valer le voyant découragé, l'engagea à remplacer l'étude des sciences théologiques par celle des Livres sacrés. Le docteur, docile aux conseils d'un ami dont il appréciait la piété et l'expérience chrétienne, devint en peu de temps un orateur populaire. Son éloquence assaisonnée du sel de l'Evangile, remplit dès lors d'enthousiasme la foule qui se pressait toujours plus nombreuse autour de sa chaire, en même temps qu'elle contribua puissamment à raffermir dans leur foi les membres de l'Eglise.

[1] Montanus. — Llorente, tome II, p. 189.

« Parmi les dons que Dieu avait accordés à Egidius, dit Montanus, il faut placer le pouvoir extraordinaire d'allumer une sainte flamme dans le cœur de ses auditeurs, si bien que tous leurs exercices de piété prènaient de la chaleur et de la vie, et qu'ils devenaient eux-mêmes, non seulement capables de porter leur croix, mais encore joyeux à la pensée des maux qui à toute heure pouvaient les atteindre. Le Maître qu'il servait était avec lui et ouvrait, par son Esprit, le cœur des disciples aux leçons de la vérité... Appelé à parler du haut de la chaire de Séville, il attaquait les ennemis de la lumière plus ouvertement et plus fréquemment que ne l'avaient fait ses collègues... Egidius était seul, mais il était une puissance et comptait un grand nombre d'amis dans tous les rangs de la société... Son zèle, tempéré par une prudence qui avait manqué à Rod. Valer, enflamma celui d'autres prosélytes... Il y avait dans sa parole un charme, une puissance qui entraînaient également les hommes instruits et les ignorants [1]. »

Cependant le bruit de sa conversion n'était pas

[1] Montanus, ouvrage cité. Traduction de M. Merle d'Aubigné.

parvenu aux oreilles de l'Empereur, car nous voyons Charles-Quint élever le docteur, en 1550, au siège épiscopal de Tortose. Ses adversaires, que cette nouvelle faveur du souverain avait exaspérés au plus haut point, attaquèrent son orthodoxie, l'entourèrent d'agents secrets, chargés de recueillir ses paroles, d'épier ses démarches, et cherchèrent à se débarrasser de lui.

Ils signalèrent en particulier, pour le rendre suspect d'hérésie, le zèle avec lequel il avait défendu Rod. Valer devant le saint-office. Le tribunal, sans se préoccuper des vues intéressées des ennemis d'Egidius, le fit aussitôt arrêter par ses familiers et conduire dans ses prisons secrètes de Triana.

Egidius mit à profit ce loisir forcé pour rédiger un mémoire justificatif, dans lequel il empruntait ses arguments à la Parole de Dieu et aux Pères de l'Eglise. Il fut acquitté, grâce à l'intervention des chanoines de la cathédrale, fiers des succès de leur collègue, grâce surtout à celle plus efficace de l'Empereur. Quoique inquisiteur lui-même, le licencié Correa prit chaudement sa défense contre l'apostat Pierre Diaz qui, après avoir été disciple de Rod. Valer, était rentré dans l'Eglise romaine.

Toutefois Egidius, qui ne pouvait se faire illusion sur les suites de cette accusation, sollicita du tribunal l'autorisation de se justifier au moyen d'une discussion publique; Arias Garcia qui avait été chargé de la soutenir, fit un rapport favorable sur l'orthodoxie du docteur, dont il partageait secrètement les opinions. Cela ne faisait pas le compte de ses ennemis, qui désirant une condamnation, s'adressèrent alors à un adversaire personnel d'Egidius, Domingo Soto [1].

Celui-ci chercha d'abord à gagner la confiance de l'accusé en lui témoignant de la bienveillance et en feignant de croire comme lui sur les points en litige; puis ils convinrent de rédiger en commun une confession de foi qui serait lue publiquement dans la cathédrale. Le jour de la joûte théologique venu, ils montèrent l'un et l'autre dans les

[1] Domingo Soto avait écrit dans le temps à Philippe II, qui était sur le point de faire la guerre au souverain pontife : « Sans doute résister au pape armé en Italie, n'offre pas un grand danger; car quand il endosse le harnais, il se dépouille de la chasuble, et quand il met le casque en tête, il en cache sa tiare. Mais, en Espagne, si l'on méprise les commandements du pape, qui représente aux yeux du peuple la loi de Jésus-Christ, il est à craindre qu'il n'y ait bientôt plus de pape et à la fin plus de foi. » (Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne,* tome IX.)

chaires qui leur avaient été réservées; une foule immense remplissait les cinq nefs de la vaste basilique.

Soto affirme d'abord dans son exorde que cette discussion n'avait d'autre but que de fournir au docteur l'occasion de se laver de toute tache d'hérésie; puis, avec une perfide adresse, il profite pour lui imputer des erreurs luthériennes, de ce que la distance entre les deux chaires ne leur permettait pas de s'entendre distinctement. Egidius ne doutant pas que Soto n'eût lu la confession de foi dans les termes dont ils étaient convenus, aurait donné, dit-on, de temps en temps des signes d'approbation à des propositions contraires à ses croyances.

Prenant à son tour la parole, il repoussa un à un les griefs de l'accusation, avec l'énergie de l'homme qui se sent innocent. Mais, ce qu'il ignorait, Soto avait si bien trouvé le moyen de le rendre suspect aux yeux des inquisiteurs, que ceux-ci, sans recourir à d'autres témoignages, le condamnèrent à trois ans de prison.

« Nous permettons à Egidius, est-il dit dans ce jugement, de se rendre à la cathédrale pendant quinze jours de suite ou alternativement de deux

jours l'un ; il lui est enjoint de plus de suivre toujours le chemin direct, soit pour aller, soit pour revenir, de jeûner tous les vendredis, de se confesser une fois par mois, de ne prendre la communion qu'avec le consentement du Père confesseur. Enfin il lui est interdit, pendant dix ans, d'entendre des sermons, de prêcher lui-même, de faire des lectures du haut de la chaire, d'écrire et de discuter dans une cérémonie publique... »

Egidius composa dans sa prison des commentaires sur la Genèse, sur le Cantique des cantiques, sur quelques psaumes et sur l'épître aux Romains, « ouvrages pleins de science, qui respiraient la piété la plus évangélique, » dit son biographe Montanus.

Lorsque Egidius eut été remis en liberté en 1555[1], il se rendit d'abord à Salamanque, puis à Valladolid pour s'entretenir avec son ami Ag. Cazalla[2] des intérêts de l'Église et porter aux mem-

[1] M. A. de Castro assure, d'après un document de la *Colombine* (bibliothèque de la cathédrale de Séville), qu'Egidius fut relâché le 21 août 1552, après avoir abjuré publiquement plusieurs propositions extraites de ses discours. Llorente ne parle pas de cette circonstance.

[2] Voir livre II, chap. VI.

bres de la communauté des paroles d'encouragement que les circonstances réclamaient. L'année suivante, il retourna à Séville, où il mourut bientôt, à la suite d'une grave maladie dont il avait pris le germe dans l'air infect de son cachot, et qu'avaient développée ses fréquentes excursions de Salamanque à Valladolid.

« Il semblait aux fidèles, dit Montanus, qu'ils étaient maintenant sans conducteur spirituel pour les diriger, les instruire, les encourager et les consoler. Sans doute, les preuves qu'il avait données de son ferme attachement à la doctrine du salut en Christ étaient bien propres à les soutenir dans leurs conjonctures si critiques ; mais les regrets qu'il exprimait avec une grande humilité, au sujet de concessions qu'on lui avait arrachées, et la contrainte qui lui était imposée par le jugement de l'inquisition, jetaient comme un voile de tristesse sur sa parole et décourageaient un grand nombre de fidèles désireux d'avoir un directeur ferme et zélé. »

Dieu y avait pourvu par le ministère de Constantin Ponce de la Fuente, qui avait été son compagnon d'études et son collaborateur dans l'évangélisation.

Constantin Ponce de la Fuente[1] était de Saint-Clément-de-la-Manche, dans l'évêché de Cuença; il avait fait ses études de théologie à Alcalà de Henarès, sous la direction d'Egidius et d'Alph. Vargas, dont il devint le zélé collègue dans la propagation des doctrines évangéliques en Espagne. Bien qu'il fût passionné pour les sciences, sa bibliothèque était des plus modestes; il se montra, en toute occasion, ennemi acharné de la scolastique, et faisait très peu de cas de la forme dans l'exposition des vérités chrétiennes; cependant il s'exprimait toujours avec une grande pureté de langage et une rare élégance. Il lisait couramment les Livres saints dans les textes originaux, car il avait une connaissance approfondie du grec et de l'hébreu. Dans ses écrits, comme dans ses discours et ses leçons familières, il se proposait tout particulièrement d'instruire et d'édifier. A l'exemple d'Erasme, dont il fut un des disciples les plus intelligents, il se distinguait par un vigoureux bon sens et ridiculisait les subtilités de la rhétorique du temps, ainsi que l'hypocrisie des

[1] Llorente, tome II, p. 273 à 279. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne,* tome VIII, chap. VIII.

moines. Enfin il se montrait si scrupuleux dans le choix de ses amis, qu'il se fit plus d'un adversaire par sa franchise et sa réserve à cet égard ; aussi un de ses contemporains disait « ne connaître personne qui aimât ou détestât C. Ponce avec modération [1]. »

« Le docteur Constantin, disait J. Calvete de Estrella, est un grand philosophe, un profond théologien et le plus éloquent prédicateur de l'Espagne, comme le prouvent clairement les ouvrages qu'il a publiés et qui font connaître son génie [2]. »

L'archevêque de Tolède et l'évêque de Cuença lui offrirent un canonicat, qu'il refusa pour ne pas s'éloigner de Séville, où il travaillait avec succès à évangéliser la population, de concert avec les docteurs Egidius et Vargas.

C'est à cette même époque que Charles-Quint, de passage dans la capitale de l'Andalousie, entendit parler de l'éloquent orateur, dont on lui vantait de toutes parts les talents, le caractère et

[1] Mac-Cree, *History of the Spanish Reformation.*

[2] *El felicissimo viajio de l'emperador Carlos V,* édition originale, citée d'après M. A. de Castro. Ce passage fut supprimé dans les éditions suivantes par ordre de l'inquisition.

la science. Afin d'en juger par lui-même, il alla l'entendre plusieurs fois et fut si satisfait qu'il se l'attacha comme aumônier, destiné à l'accompagner en Allemagne.

C. Ponce dut suivre d'abord Philippe II dans les Pays-Bas, ensuite en Angleterre, où celui-ci allait épouser Marie Tudor, puis il rejoignit l'Empereur en Allemagne. Les relations qu'il eut l'occasion de soutenir avec les protestants les plus éminents de ce pays, lui firent connaître d'une manière plus complète les principes de la doctrine luthérienne.

De retour à Séville en 1555, il y reprit l'œuvre interrompue par l'arrestation d'Egidius et s'occupa d'une manière toute spéciale des jeunes membres du clergé, pour les convertir à l'Evangile. Il évitait cependant autant que possible de froisser dans ses discours publics la foi des catholiques. Appelé, comme directeur du *Collège de la doctrine chrétienne*, à faire des lectures publiques, ou comme on dirait de nos jours, des conférences sur quelques portions de la Bible, il interpréta les livres de Salomon et celui de Job, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Ces leçons familières étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs sérieux

et instruits, parmi lesquels le célèbre Benito Arias Montano [1].

Bientôt après, en 1557, nommé chanoine à Séville, il fut chargé de prêcher le carême de deux jours l'un. Tel était l'empressement du peuple, de la noblesse, du clergé même pour l'entendre, que la cathédrale était remplie bien longtemps d'avance. Aussitôt que la prédication était commencée, l'auditoire, entraîné par l'éloquence persuasive de C. Ponce, était tout entier comme suspendu aux lèvres de l'orateur. Pâle, exténué, épuisé par une tâche au-dessus de ses forces, il pouvait à peine se traîner jusqu'à la chaire; et comme son débit ému et énergique lui occasionnait une grande fatigue, des amis lui donnèrent le conseil, qui paraîtrait bizarre de nos jours, de s'arrêter de temps en temps pour boire un peu de vin généreux [2].

Cependant C. Ponce, dont la foi était aussi ardente que sincère et expansive, ne pouvait pas toujours comprimer les convictions évangéliques

[1] Cipriano de Valera, *Exortacion..... a leer la sagrada Escriptura.*

[2] Rosseeuw Saint-Hilaire, Llorente, ouvrages cités.

qui remplissaient son cœur. Le clairvoyant jésuite François Borgia, après l'avoir écouté attentivement, dit à son collègue Bers, en citant Virgile: « Il se cache ici quelque chose; Troyens, ne vous fiez pas à ce cheval! » Aussi, sérieusement inquiet des dangers de cet enseignement, il engagea le père Juan Juarez, recteur de l'université de Salamanque, à fonder à Séville un collège de jésuites, seul remède efficace à ses yeux pour combattre l'hérésie. Un autre jour, c'était le père Juan Bautista qui protestait du haut de la chaire, sans toutefois nommer l'auteur, contre des propositions qu'il avait entendues de la bouche de C. Ponce, le matin même, dans la même église. « Aussi vrai qu'il y a un Dieu, ce n'est point là la vraie doctrine, telle que nos pères nous l'ont enseignée, » dit de sa place, à haute voix, le savant Méjia, dans une autre occasion.

Ces observations, partant de différents côtés, ne laissèrent pas que d'alarmer un assez grand nombre de personnes qui n'avaient jamais douté de l'orthodoxie catholique de C. Ponce. « Excités par les jésuites, raconte Ortiz de Zuniga[1], les

[1] *Anales de Sevilla.* Madrid, 1677. Citées d'après M. de la

frères dominicains se rendaient dans leurs chapelles particulières toutes les fois que C. Ponce devait prêcher. Leur but était de garder dans leur mémoire les paroles du protestant qui auraient un sens hérétique et de les rapporter au saint-office. Constantin devina leur intention; aussi, dans l'un de ses discours, pour s'excuser de ce qu'il ne parlait pas plus longuement sur le sujet qu'il traitait, il dit que ces *chapelles* lui dérobaient la voix, en montrant celles des dominicains afin que les catholiques le crussent ainsi; par cette allusion aux chapelles des frères qui se trouvaient présents, il voulait aussi faire comprendre à ses amis qu'ils devaient garder le secret. Mais tout cela lui servit à peu de chose, car les frères dénoncèrent au saint-office un grand nombre de ses propositions [1]. »

Les inquisiteurs, craignant que des mesures de rigueur contre lui ne provoquassent un soulèvement populaire, se contentèrent de lui interdire la

Rigaudière : *Histoire des persécutions religieuses en Espagne.*

[1] D'après M. A. de Castro, C. Ponce aurait dit à des amis qui lui reprochaient de n'avoir pas traité son sujet d'une manière assez explicite, que les capuchons des dominicains seraient cause qu'on lui retirerait la parole.

chaire et de lui imposer le château de Triana pour résidence. Là il eut de fréquents entretiens avec des jésuites et des dominicains. Comme ses amis lui en demandaient le motif et la nature, il répondit d'un ton railleur : « Ils voudraient bien me brûler, mais ils me trouvent encore trop vert[1]. »

On a même prétendu, ce qui ne paraît guère vraisemblable de la part d'un homme dont la sagacité égalait la droiture et le bon sens, qu'il avait formé le projet de convertir les disciples de Loyola aux doctrines de la Réforme. On ajoute que dans ce but il les aurait priés de le recevoir dans leur établissement, mais que le dominicain Carpi les en aurait détournés. « C'est certainement, leur dit-il, une personne de grande considération et de grand savoir; mais je doute qu'un homme de son âge, qui est accoutumé à faire usage de sa propre volonté, puisse s'assujettir à la sévérité, aux principes et aux observances de votre institut, lors même qu'on lui accorderait des dispenses... Que les Pères m'en croient, quant à moi je ne consentirais jamais à ce qu'il fût admis. » Ces paroles auraient fait réfléchir le Père Juarez, et sans ex-

[1] Santivanez, manuscrit cité par M. A. de Castro.

primer ouvertement le fond de sa pensée, il aurait répondu : « Votre Grâce a raison, la chose demande réflexion et maturité, et, selon votre avis, on y apportera de la réflexion et de la maturité. » Constantin fut reçu dès ce moment avec beaucoup de froideur par le Père provincial Bustamente, qui le pria de venir moins souvent dans leur maison. Sur quoi le docteur se serait retiré tout soucieux, prévoyant que l'inquisition ne tarderait pas à le faire arrêter, ce qui arriva en effet peu de temps après [1].

Quoi qu'il en soit de ce récit, les inquisiteurs, éclairés par les dénonciations de personnes qu'on avait enfermées comme suspectes d'hérésie, préparaient en secret son arrestation, qui eut lieu en 1558, quelques mois avant la mort de son protecteur Charles-Quint. Pendant qu'il s'occupait de sa défense, il survint un incident qui la rendit inutile.

Les livres et les papiers de C. Ponce étaient déposés dans la maison d'une veuve, Isabelle Martinez, qui était en prison pour cause de religion; son serviteur, séduit par l'appât de la récompense promise aux délateurs, avertit le saint-office que les biens de sa maîtresse avaient été transportés

[1] Même manuscrit.

dans la demeure de son fils Beltran. Sotelo, huissier du tribunal, s'y rendit sans retard et mit sous séquestre tout ce qui appartenait à la veuve Martinez. Conduits par Beltran, ils trouvèrent derrière une paroi une grande quantité de livres, parmi lesquels les œuvres de Luther et d'autres réformateurs, ainsi que des manuscrits de C. Ponce que l'on porta au saint-office [1].

Ces ouvrages traitaient de la véritable Eglise et des caractères qui la distinguent de celle de Rome, de l'eucharistie, de la messe, de la justification par la foi, des bulles et des décrets du saint-siège, des indulgences, du purgatoire, que l'auteur appelait « une trappe à loups, inventée par les moines pour avoir de quoi dîner. » Munis de ces précieux renseignements, les inquisiteurs firent conduire C. Ponce dans les prisons secrètes de Triana.

Séville fut atterrée à l'ouïe de cette nouvelle, qui se répandit rapidement dans l'Espagne tout entière. On raconte même que l'Empereur aurait dit à cette occasion : « Si Constantin est hérétique, ce doit être un grand hérétique [2]. »

[1] Montanus, ouvrage cité.

[2] Montanus, ouvrage cité. — Sandoval, *Cronica de Carlos V*, d'après M. A. de Castro.

Devant le tribunal, il reconnut être l'auteur des manuscrits qu'on avait placés sous ses yeux : « J'avoue les avoir écrits de ma propre main, dit-il aux juges, ne cherchez point d'autre témoignage ; vous avez ici la confession sincère de mes sentiments, faites de moi ce que vous voudrez. » Cependant on ne lui infligea pas la torture, soit parce qu'il avait tout avoué, soit parce qu'il aurait été trop faible pour la supporter ; on se contenta de l'enfermer dans une fosse profonde, obscure et humide. « Mon Dieu ! s'écriait-il un jour qu'il souffrait plus que d'ordinaire, n'y avait-il pas assez de Scythes, de cannibales ou d'autres hommes plus cruels encore, entre les mains desquels on eût pu me livrer, avant de me laisser tomber au pouvoir de ces barbares ? »

Il ne resta pas longtemps dans son affreuse prison ; son état maladif empira rapidement et bientôt la mort vint le délivrer de ses souffrances en même temps qu'elle le soustrayait au supplice qui lui était réservé.

C. Ponce avait été soigné, soutenu, consolé par un jeune moine de Saint-Isidore-del-Campo, qu'on lui avait donné pour compagnon de captivité et qui fut brûlé vif à Séville ; son nom ne nous est

pas parvenu. *Olmédo*, du même couvent, connu par son érudition et la ferveur de sa piété, mourut dans la même prison, de la maladie à laquelle C. Ponce avait succombé.

On a de ce dernier un *Sommaire de la doctrine chrétienne*, dont Charles-Quint faisait à Yuste sa lecture journalière. Cet ouvrage, destiné particulièrement aux savants et aux hommes de lettres, traite de la foi, de la sanctification et des sacrements. La première partie seule a été imprimée à Anvers; on avait joint à ce traité un *Sermon sur le discours de la Montagne*, mis à l'index en 1559 par Fernando Valdès[1]; un *Dialogue sur la doctrine chrétienne,* entre un maître et son élève, dont une traduction italienne fut publiée à Venise en 1589; un *Catéchisme chrétien,* écrit avec une grande simplicité; l'*Exposition du premier psaume*, en six discours. Alphonse de Ulloa en fait l'éloge dans sa *Vie de Charles-Quint.*

Le plus intéressant des écrits que nous devons à la plume de ce chrétien si humble, si pieux et si richement doué à tous égards, est : *La Confession devant Dieu, du pécheur qui, par le ministère de la*

[1] Montanus; Rosseeuw Saint-Hilaire; Llorente, ouvrages cités.

Loi, reconnaît ses misères et les déplore sincèrement; puis le revêtant de la robe de noce de Jésus-Christ, il le montre plus fort qu'il n'était auparavant tremblant et abattu [1].

La communauté de Séville avait encore le privilège de compter, parmi ses membres les plus actifs, une jeune femme qui aurait peut-être joué en Espagne le rôle d'Olympia Morata en Italie, si la main meurtrière de l'inquisition n'avait pas mis à sa carrière un terme prématuré.

Marie Bohorques était fille naturelle de Xérès de Bohorques, appartenant à une famille dont sont sortis les marquis de Ruchena. Disciple d'Egidius, qui l'éleva avec une affectueuse sollicitude, elle était douée de beaucoup d'intelligence; elle pouvait lire les Livres saints dans les langues originales et connaissait à fond les œuvres des réformateurs, soit espagnols, soit étrangers. Les docteurs de Séville, dont la plupart inclinaient vers le luthéranisme, ne pouvaient se défendre d'un sentiment d'admiration en entendant cette jeune

[1] *Hominis peccatoris confessio*... Nous en donnons la traduction dans l'Appendice, note E. Ses ouvrages occupent le vol. XIX de la collection des *Réformateurs espagnols*, par L. de Uzès y Rio.

chrétienne discuter sur la religion aussi bien que le plus habile théologien, en même temps qu'elle acceptait la bonne nouvelle du salut avec cette humilité qu'un apôtre appelle « la parure de la femme. » « Je me sens meilleur, lorsque je m'entretiens quelques instants avec Marie, » disait Egidius.

Ces grandes qualités, la nature expansive de sa foi et ses relations avec les protestants la mettaient trop en évidence, pour qu'elle pût échapper aux soupçons des inquisiteurs; elle avait à peine vingt ans, lorsqu'ils donnèrent l'ordre de l'arrêter, pour la conduire en prison.

Dès le premier interrogatoire, elle se déclara membre de la communauté évangélique et prête à mourir pour sa foi: « Ce que je crois est la vérité, dit-elle un jour à ses juges; et loin de me reprocher mes opinions, vous devriez, pour votre salut, les embrasser vous-mêmes. » Lorsqu'elle parlait avec cette franchise, elle était enfermée dans une salle obscure, entourée des instruments de la torture et en présence de moines aux vêtements sombres, dont le cœur était sans pitié. N'y avait-il pas de quoi donner le frisson de la terreur aux plus intrépides? Les inquisiteurs, irrités de ce

qui leur paraissait une audace inouïe, ordonnèrent aux bourreaux de la mettre à la question. « Il en est temps encore, lui dit d'un ton courroucé le président du tribunal, dénoncez vos complices ; si vous refusez et qu'un de vos membres soit brisé, nous en sommes innocents, la responsabilité en retombera sur vous seule. »

Vaincue enfin par d'atroces douleurs, Marie Bohorques confessa que sa sœur Juana connaissait ses convictions religieuses et ne les avait pas blâmées; parole imprudente qui entraîna la peine capitale pour sa sœur, lorsqu'à son tour elle comparut devant le même tribunal. Malgré cet aveu, elle n'en fut pas moins condamnée elle-même à mort; nous la suivrons plus tard sur l'échafaud, où elle périt avec le courage d'une chrétienne qui savait en qui elle avait cru [1].

A la même époque, l'église de Séville se vit encore privée de l'un de ses membres les plus influents, par l'emprisonnement et le supplice de *Juan-Ponce de Léon,* second fils de don Rodrigue, comte de Baylen, de la famille des ducs d'Arcos. Il était arrivé à la connaissance de la vérité par ses

[1] Voir livre III, chap. III.

relations avec C. Ponce, dont il ne se lassait pas d'exalter les rares talents, la foi éclairée et le zèle infatigable. A l'exemple de l'illustre prédicateur, il croyait à la justification par la foi, rejetait le purgatoire et les indulgences, comparait les décrets du saint-siège à des « bulles de savon, » considérait le pape comme l'Antechrist dont parle l'Apocalypse, et se montrait prêt à affronter le dernier supplice, pour demeurer fidèle à sa foi évangélique. Il avait pour les indigents une telle compassion, qu'il sacrifia toutes ses ressources, jusqu'à hypothéquer son patrimoine, pour avoir de quoi les soulager; dans toutes ses prières, il demandait à Dieu d'accorder à sa femme et à ses enfants la force de demeurer fidèlement attachés aux doctrines sanctifiantes dans lesquelles il avait trouvé pour lui-même lumière, paix et salut[1].

Les inquisiteurs cherchèrent inutilement à lui arracher une abjuration et la dénonciation de ses frères dans la foi; promesses, menaces, exhortations, rien ne put l'ébranler; ils lui déléguèrent alors quelques ecclésiastiques qui avaient sa confiance, pensant que des amis obtiendraient plus

[1] Montanus, ouvrage cité.

facilement les aveux et les rétractations qu'on lui demandait. Ils ne s'étaient pas trompés; Juan-Ponce, dont l'âme candide ne pouvait croire à tant de duplicité chez des hommes revêtus d'un caractère sacré, tomba dans le piège et compromit un grand nombre de fidèles. Mais lorsqu'on lui demanda une profession publique de catholicisme, il répondit : « Je ne connais pas d'autre doctrine que celle de Luther ! » et il se mit à les railler sur la pauvreté de leurs arguments.

Une telle fermeté méritait la mort que le saint-office réservait aux chrétiens évangéliques, la mort par les flammes du bûcher. « L'évêque de Tarazone, était-il dit dans le jugement, le licencié André Gasco, le licencié Carpo ont déclaré don Juan-Ponce de Léon hérétique, schismatique, luthérien, fauteur et maître de la secte de Luther et de ses partisans. Pour cette raison, ils le livrent au bras séculier, entre les mains de l'excellent licencié Lopez de Léon, assesseur de cette ville, et ils déclarent ses enfants du sexe masculin inhabiles à remplir les emplois publics, dont sont déchus les fils des condamnés de cette espèce. »

On accusait spécialement don Juan-Ponce de montrer une aversion sacrilège pour l'adoration

du saint sacrement, qu'il appelait, disait-on, un *Dieu de pain;* de changer de direction lorsqu'il devait le rencontrer sur sa route, de tourner le dos au prêtre officiant quand celui-ci élevait l'hostie. On lui reprocha même comme un grave délit les promenades qu'il faisait souvent autour des échafauds, non pour braver les bourreaux et les juges, ainsi qu'on le prétendait, mais pour se familiariser avec des souffrances et des supplices qui pouvaient un jour devenir son partage.

Il fut condamné à mort; en considération de ses aveux utiles au tribunal, on le fit étrangler avant que le feu fût mis au bûcher. Il laissait cinq enfants en bas âge, dont l'aîné avait onze ans et le dernier venait de naître[1].

Ce fut probablement d'après les aveux de notre martyr que l'on arrêta *Fernando de San-Juan.* On lui avait confié, malgré sa jeunesse, la direction du collège de la doctrine chrétienne à Séville, et il remplit cet emploi pendant huit ans à la pleine satisfaction des parents, des autorités et des élèves.

[1] A. de Castro; Llorente, tome II, p. 264; Cipriano de Valera; Crespin, ouvrages cités.

Au premier moment, seul dans un sombre cachot, avec la perspective du bûcher, Fernando sentit son courage fléchir et non content d'abjurer par écrit, il dénonça plusieurs membres de la communauté évangélique. Mais il revint bientôt à de meilleurs sentiments; la faiblesse et l'imprudence de ses dénonciations lui inspirèrent un vif repentir; il sollicita un nouvel interrogatoire pour déclarer qu'il appartenait à la foi évangélique et qu'il voulait mourir pour elle.

« Comme sa cellule était assez éloignée de la salle d'audience, nous raconte Montanus, on l'y traînait par les pieds comme un sac d'iniquités ou le cadavre d'une brute. Le motif de cette cruauté de la part des juges, c'étaient les réponses pleines de franchise d'un homme à demi rustique, que l'on ne pouvait faire transiger. En même temps Dieu se servit de son ministère pour raffermir et consoler le Père *Morcillo*, jeune moine de Saint-Isidore-del-Campo, qui avait été jeté dans les prisons du saint-office à cause d'une profession trop libre des doctrines luthériennes. Séduit par les sollicitations et les promesses des inquisiteurs, il en avait légèrement dévié; mais par la volonté de Dieu, qui

aimait Morcillo en Christ, il arriva qu'à cette époque on lui donna pour compagnon de captivité Fernando de San-Juan. Celui-ci voyant la faiblesse du jeune homme, lui adresse de vifs reproches, l'accuse d'apostasie en présence du tribunal de Christ, le fait rentrer en lui-même, l'encourage, le console et le fortifie; si bien que, peu de jours après, Morcillo demanda un nouvel interrogatoire dans lequel il retira formellement ses précédentes rétractations. Il fut étranglé avant d'être livré aux flammes... Quant à Fernando, le frère de la doctrine chrétienne, les inquisiteurs lui ayant demandé s'il persistait dans ses erreurs, il répondit avec sa franchise habituelle que ce qu'il avait confessé, il le regardait comme l'Evangile de Christ et la foi des chrétiens. Ils lui arrachèrent alors la croix de bois qu'ils lui avaient donnée à porter, lui mirent le bâillon et le firent jeter vivant dans les flammes[1]. »

Avant d'être conduit au supplice, il avait eu le privilège de recueillir le dernier soupir de C. Ponce de la Fuente, dont il partageait la cellule depuis la mort de Morcillo.

[1] Montanus, ouvrage cité.

Malheureusement le jugement de Fernando entraîna en faveur des jésuites des conséquences imprévues. Les nobles de Séville, effrayés à la pensée que leurs enfants auraient pu sucer le poison mortel de l'hérésie dans les instructions de leur jeune professeur, engagèrent les Pères de la Société de Jésus à fonder dans leur ville un collège où les élèves fussent à l'abri de toute influence pernicieuse. Cette proposition, dont ils étaient sans doute les instigateurs, entrait trop bien dans les vues ambitieuses de leur Ordre, pour qu'ils n'y souscrivissent pas avec empressement. « Mais aussi, dit M. de Castro, dès le moment où l'éducation de la jeunesse fut confiée aux jésuites, l'Espagne tomba comme épuisée, l'éloquence devint muette et la liberté gémit enchaînée pendant plus de deux siècles. »

Cependant la persécution semblait se ralentir, soit que le saint-office ne saisît pas encore la portée et l'étendue du mouvement religieux en Espagne, soit qu'il voulût prendre le temps de recueillir des renseignements plus complets, afin de pouvoir écraser d'un seul coup le protestantisme et ses adhérents. La communauté mit à profit ces quelques jours de calme pour se reconstituer; le culte

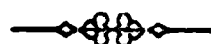
évangélique fut de nouveau célébré, et le nombre des prosélytes s'accrut de plus en plus. Comme nous le verrons, ce zèle et ces progrès hâtèrent la catastrophe qui était près de s'abattre sur la Péninsule tout entière.

Mais avant d'en raconter les dramatiques incidents, nous devons nous occuper d'une autre Eglise, non moins intéressante, celle de Valladolid.



CHAPITRE VI

Eglise de Valladolid.



Valladolid, l'ancienne *Pintia*, était la capitale de la Vieille-Castille et la résidence de la cour, avant que Philippe II eût transféré à Madrid le siège du gouvernement. C'était au XVIe siècle une belle cité, ornée de magnifiques palais, qu'habitaient la noblesse et les dignitaires de haut rang. La place principale était environnée de quinze couvents qui y avaient leurs façades, digne ornement d'une enceinte où se dressaient chaque année les bûchers du saint-office.

Il ne suffisait pas à cette ville d'être une des plus opulentes et des plus industrieuses du royaume, d'avoir été le berceau de Philippe II et

de posséder le tombeau de Christophe Colomb, elle aspira encore à l'honneur d'inaugurer le règne des autodafés contre les disciples de l'Evangile, en sorte qu'on peut lui appliquer ces paroles de Montesquieu : « Les Espagnols qu'on ne brûle pas, paraissent si attachés à l'inquisition, qu'il y aurait de la mauvaise humeur de la leur ôter. »

Le premier martyr protestant, *San-Roman*, fut en effet brûlé vif à Valladolid en 1545 ou 1546. Fils du premier alcade de Bibbiena, il était né à Burgos, comme les Valdès et les Enzinas [1]. Il dut, pour son commerce, se rendre dans les Pays-Bas et rencontra à Anvers, en 1540, Jayme et François Enzinas dont la relation lui fut très utile en différentes circonstances. De là il fut envoyé à Brême par des négociants flamands.

Comme il passait dans une rue, il entendit sortir d'un temple des chants harmonieux ; poussé par la curiosité, il y entra et assista au culte. Il fut si frappé de la prédication qu'il venait d'entendre, qu'il demanda au pasteur officiant, Jacques Spreng [2], quelques explications sur ces doctrines

[1] Voir livre IV, chap. II et IV.

[2] Jacques ou Jayme Spreng fut un des principaux promoteurs de la Réforme à Anvers. Contraint en 1552 de s'éloigner

que les Espagnols avaient en abomination, mais vers lesquelles il se sentait attiré comme par une force irrésistible. Spreng, pour l'éclairer davantage, le garda trois jours dans sa demeure ; à la suite de ces entretiens, auxquels il était déjà préparé par ses rapports avec les Enzinas, et après avoir lu quelques traités religieux, il devint en peu de temps capable, non seulement de défendre sa foi, mais encore de la communiquer aux autres. Il éprouva dès lors une compassion si profonde pour l'aveuglement spirituel de ses compatriotes, qu'il ne songea plus qu'aux moyens de les amener eux-mêmes à la vérité. « Il y pensait jour et nuit, nous raconte Fr. Enzinas, assistait à tous les sermons de Spreng, les copiait chez lui, les apprenait par cœur et les lui récitait [1]. »

Lorsque San-Roman revint à Anvers, ses parents et ses amis firent tous leurs efforts pour le faire rentrer dans le sein de l'Eglise romaine; loin de se rendre à leurs désirs, il continua à annoncer

des Pays-Bas par les persécutions contre les protestants, il se retira à Wittenberg, de là à Brême, où il devint un membre zélé de l'Eglise luthérienne (Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation,* 2me série, tome VII, p. 623).

[1] *Mémoires d'Enzinas.*

l'Evangile parmi les Espagnols et publia dans leur langue un catéchisme ainsi que quelques traités religieux. Mais au moment qu'il s'y attendait le moins, des moines, apostés par sa famille, se jetèrent sur lui et le conduisirent de force chez un de leurs compatriotes qui devait le surveiller de près. Ce qui ajouta encore à l'irritation de ces religieux, c'est qu'on trouva sur lui des livres de Luther, d'Œcolampade, et même des caricatures du pape régnant. Tout fut brûlé, y compris le Nouveau Testament dont il ne se séparait jamais.

On lui reprocha d'avoir professé publiquement les hérésies de Luther. « Non, répondit-il, je ne suis pas un hérétique; la doctrine que je professe est celle du Fils de Dieu, mort pour les péchés et ressuscité pour la justification de ceux qui embrassent par la foi le bienfait offert dans l'Evangile..... Quant à votre doctrine perverse, je la déteste de toutes les forces de mon âme. »

» — Si tu détestes notre religion, lui dit-on, cette religion que l'Eglise appelle l'état de perfection, quelle est la tienne? Que crois-tu? »

» — Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien, je ne veux d'autre religion que celle de Jésus crucifié;

je ne crois que ce qu'en tout temps a cru et enseigné la véritable Eglise de Christ, dont les membres sont disséminés dans le monde entier. Cette doctrine si simple et si pure, vous l'avez corrompue d'une manière abominable, ensorte qu'elle est devenue pernicieuse à tous ceux qui ont marché dans vos voies. Je crois en Dieu le Père qui a créé toutes choses, je crois en Dieu le Fils qui a racheté le genre humain au prix de son sang, et qui, le délivrant de la servitude du démon, du péché et de la mort, l'a rétabli dans la liberté de l'Evangile; je crois en Dieu le Saint-Esprit qui, par une vertu secrète et divine, sanctifie les croyants; je crois que, pour l'amour du Fils de Dieu, mes péchés me seront gratuitement pardonnés; je crois que, par le seul mérite de ce Médiateur, sans aucun mérite de ma part, sans égard à mes bonnes œuvres et sans aucune absolution du pape, je jouirai de la vie éternelle[1]. »

Aux questions qui lui furent adressées sur l'autorité et l'infaillibilité du souverain pontife, il répondit : « Je regarde le pape comme un Antechrist qui s'attribue des honneurs n'appartenant qu'à

[1] *Mémoires d'Enzinas.*

Dieu seul, et qui, animé de l'esprit de Satan, répand partout le trouble pour soutenir ses fourberies. »

A la menace des moines de le faire périr par le feu, il répondit : « Je ne crains pas de mourir pour la gloire de Notre Seigneur, qui ne m'a pas dédaigné. Je m'estimerais heureux de sceller de mon sang la doctrine de celui qui a versé le sien pour moi. Je vous le demande, que pouvez-vous me faire autre chose que de brûler cette chair misérable et pécheresse ? J'ai appris à ne craindre que Celui qui peut condamner l'âme avec le corps aux tourments éternels de l'enfer. »

A la suite de cet interrogatoire, on le tint enfermé dans une tour à six lieues d'Anvers, pendant près de huit mois ; rendu à la liberté, San-Roman séjourna quelque temps à Anvers, puis rejoignit à Louvain Fr. Enzinas, de qui nous tenons les détails précédents. Celui-ci, tout en l'encourageant à annoncer l'Evangile comme auparavant, en toute occasion, avec une simplicité chrétienne, l'invita en même temps à se montrer plus circonspect et surtout à s'abstenir de prédications proprement dites, puisqu'il n'avait pas reçu l'ordination.

C'est à cette époque, 1541, que Charles-Quint, dans le but de réunir toutes les forces de l'Allemagne contre les Turcs, convoqua une diète à Ratisbonne. On y envoya, du côté des catholiques comme du côté des protestants, des hommes sincèrement disposés à la conciliation. San-Roman jugea ces circonstances assez favorables pour l'engager à se rendre dans cette ville, afin d'interçéder en faveur de ses coreligionnaires. Introduit auprès de l'Empereur, il le supplia de réprimer les cruelles mesures de l'inquisition contre les protestants et de leur accorder la liberté de conscience. Charles-Quint parut l'accueillir d'abord avec bienveillance; mais bientôt, excité par de fanatiques conseillers, il le fit arrêter, en défendant toutefois aux Espagnols de le jeter dans le Danube, comme ils en avaient formé le projet.

On enchaîna San-Roman avec d'autres prisonniers sur un chariot, à la suite de l'armée [1].

« Voyez-vous ces fers, dit-il à des amis qui s'étonnaient de le voir en un tel état, et en si mauvaise compagnie, eh bien! cette captivité, si honteuse aux yeux des hommes, c'est pour la gloire

[1] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne,* tome VII, pages 244 et 470.

de mon Sauveur que je l'endure; quoique ces mains et ces pieds soient liés, quoique tout ce corps soit si fortement attaché à la charrette que j'ai de la peine à faire le moindre mouvement, ne croyez point pour cela que mon esprit ne soit pas libre et ne puisse pas s'élever jusqu'au trône de Dieu, pour contempler les choses célestes, pour être soulagé et réjoui par la présence de Dieu. »

Ses compagnons de captivité n'étaient pas tous cependant des criminels, car parmi eux se trouvaient le célèbre prédicateur Frecht et trois autres ministres du Saint-Evangile, que Charles-Quint, en quittant Ulm, avait fait enchaîner uniquement parce qu'ils avaient protesté en sa présence contre l'*Intérim*.

C'est dans cette triste position, où les humiliations et les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés, que San-Roman arriva en 1542 à Valladolid et fut livré aux inquisiteurs de cette ville, après avoir été traîné d'Allemagne en Italie, d'Italie en Afrique, d'Afrique en Espagne. Il fut aussitôt jeté dans un noir cachot, et y resta enfermé plus de deux ans. Malgré les atroces douleurs de la torture, qui lui fut infligée plus d'une fois, malgré les efforts des moines pour lui arracher une

abjuration, malgré les injures et les moqueries d'une populace fanatique, il demeura ferme dans la profession de sa foi.

« Il nous est impossible, dit-il à ses juges, par nos propres forces ou par nos bonnes œuvres, ou par aucune excellence qui soit en nous, de mériter la vie éternelle..... Le Fils de Dieu a répandu son sang pour laver nos souillures et pour apaiser le courroux de son Père par son sacrifice, sacrifice unique et éternel; les doctrines de la messe, du purgatoire, des indulgences et de l'adoration des images sont autant de blasphèmes et de profanations du sang de Jésus-Christ. »

Condamné à mort comme hérétique obstiné, il fut conduit avec d'autres prisonniers, probablement juifs ou mahométans relaps, sur la grande place aux quinze couvents, d'où les moines pouvaient facilement assister au supplice des hérétiques. A peine la foule l'aperçut-elle, qu'elle le poursuivit de ses grossières invectives.

On voulut le forcer à s'agenouiller devant une croix qui était à l'entrée de la place; il s'y refusa en disant : « Les chrétiens n'adorent point un morceau de bois, je sens que Dieu est avec moi; c'est à Lui seul que j'adresse en ce moment mon

culte et mon adoration. Hâtez-vous, je vous en supplie, de me conduire au lieu où je dois lui être offert en sacrifice [1]. »

Au pied de l'échafaud, on redoubla d'instances pour l'engager à faire une profession de foi catholique : tout fut inutile ; on l'attacha alors au poteau et on mit le feu au bûcher, mais comme il inclina la tête lorsque les flammes commencèrent à l'envelopper, les moines, qui prirent ce mouvement pour un signe de repentir, le firent retirer du bûcher ; il pensait si peu à se rétracter, que, leur reprochant ce retard dans l'exécution de son supplice, il leur dit : « Eh quoi ! Etes-vous jaloux de mon bonheur ? » Irrités de tant d'obstination, ils ordonnèrent aux bourreaux de le rejeter au milieu des flammes, qui le réduisirent bientôt en cendres.

Les détails de cet affreux spectacle produisirent d'autant plus d'impression, que c'était le premier protestant auquel on avait infligé ce supplice en Espagne. Aussi les inquisiteurs, inquiets des mar-

[1] La foule se jeta sur la croix et la mit en morceaux, qu'elle se partagea comme de saintes reliques, parce que, disait-on, elle avait repoussé les adorations d'un hérétique. (Cantù, *Hérétiques d'Italie.)*

ques de sympathie qu'on lui avait données, se hâtèrent-ils de défendre qu'on s'entretînt de ses croyances et qu'on priât pour lui. Malgré cette interdiction, plusieurs gardes du corps de l'Empereur recueillirent ses cendres en souvenir du martyr chrétien. L'ambassadeur anglais lui-même qui avait voulu assister à cette lugubre solennité, se procura quelques-uns de ses ossements qui devinrent pour lui de vénérables reliques. « Tous ces détails nous ont été transmis par un témoin oculaire et attestés par des personnes dignes de confiance [1]. »

C'est par ces mots que Crespin termine son récit, dont nous avons transcrit la plus grande partie.

Le pasteur de Brême, J. Spreng, communiqua à Fr. Enzinas ce qu'il avait appris du supplice de leur ami commun; voici quelques passages de sa lettre: « Le sang de notre frère François crie, et

[1] A. de Castro, Crespin. Cet autodafé paraît avoir eu lieu de 1543 à 1546. Cette différence dans les dates provient probablement de ce que les biographes de San-Roman n'avaient pas sous les yeux les documents originaux du procès. La prédication officielle avait été confiée à B. Carranza; celui-ci ne prévoyait pas qu'il serait un jour lui-même victime de cette institution, dont il était chargé d'exalter le zèle et la puissance.

ne criera pas en vain. Moi, indigne, j'ai possédé dans ma maison ce trésor, que je n'ai pas apprécié comme je l'aurais dû..... Il était enivré de l'Esprit du Seigneur,..... il méprisa le monde, sa vie et toutes choses à cause de Christ, qu'il avait saisi par la foi et qu'il a constamment prêché, sans craindre personne, comme l'atteste la mort glorieuse par laquelle il a glorifié Dieu et a passé à une vie infiniment meilleure que celle qu'il a laissée..... Je ne doute pas que sa confession de foi si constante ne touche les cœurs de plusieurs et que son sang répandu ne devienne une semence pour l'Eglise qui doit s'établir chez les Espagnols..... Réputé ignorant et insensé par le monde, il a été proclamé savant et illustre en présence des anges et dans l'Eglise de Dieu [1]. »

Spreng avait raison : le bûcher du premier martyr protestant en Espagne devait être un germe de régénération pour Valladolid, où son corps avait été livré aux flammes par les bourreaux du saint-office. La prédication de l'Evangile en reçut une nouvelle et puissante impulsion. Fortifiés dans leur foi, ceux qui étaient déjà con-

[1] Voir la lettre originale dans l'Appendice, note F.

vertis éprouvèrent un plus vif désir de se connaître entre eux, de se réunir plus régulièrement, de lire et de méditer ensemble les saintes Ecritures, et de répandre autour d'eux les doctrines apostoliques.

Qûels furent les moyens d'évangélisation qu'on mit en usage dans la capitale de la Vieille-Castille ? Quels furent les serviteurs de Jésus-Christ qui travaillèrent les premiers à cette œuvre ? C'est ce que les documents publiés jusqu'à ce jour ne nous apprennent pas.

Nous savons seulement que les fidèles se réunissaient dans la maison de *Léonor de Vibero*, dont le père, Juan de Vibero, était employé dans les bureaux du fisc; son mari, *Pedro Cazalla,* était un riche seigneur de race juive. Qualités du cœur, dons de l'esprit, noblesse du caractère, tout se réunissait chez cette femme excellente pour en faire un des disciples les plus distingués de la Réforme espagnole; cependant elle se montra très circonspecte dans sa conduite, afin de ne pas éveiller inutilement l'attention du saint-office. C'est aussi pour cela que les membres de la communauté conservèrent dans leur culte ceux des rites catholiques qui ne leur semblaient pas en opposition avec leurs croyances.

La Réforme s'étendit bientôt de Valladolid à d'autres localités, et pénétra dans plusieurs couvents; un grand nombre de *Béates*[1] même en embrassèrent avec ardeur les doctrines.

Sur ces entrefaites, Léonor mourut jeune encore, sans avoir été inquiétée; les protestants transportèrent leurs assemblées chez son fils, Agostino Cazalla. Avocats, juges, personnes de toute condition, prêtres même s'y rencontraient, unis par les liens d'une foi et d'une espérance communes.

A la tête de l'Eglise étaient des hommes remarquables par leurs talents, leur science et leur piété. Nous mentionnerons seulement les trois qui y jouèrent le rôle le plus important : *Domingo Rojas, Agostino Cazalla,* don *Carlos de Seso.*

Domingo de Rojas ou *Roxas* était fils du marquis de Posa, qui avait eu la douleur de voir cinq personnes de sa famille condamnées pour délit d'hérésie. Domingo suivait avec enthousiasme les leçons familières et éloquentes de B. Carranza[2]; celui-ci, quoiqu'en apparence ennemi des doctrines

[1] Les *Béates* formaient une confrérie laïque, dont les membres se vouaient à des œuvres de charité.

[2] Voir livre II, chapitre III.

luthériennes, en parlait souvent comme s'il les approuvait ; c'est ainsi qu'un jour Domingo ayant demandé au futur archevêque de Tolède comment on pouvait concilier avec le purgatoire le dogme de la justification du pécheur par la grâce de Jésus-Christ, Carranza lui répondit que ce ne serait pas un grand mal qu'il n'y eût pas de purgatoire ; et comme Domingo lui opposait les décisions de l'Eglise, Carranza lui dit qu'il n'était pas encore capable de bien entendre cette matière, et que quant à lui, il ne voyait pas dans la Sainte-Ecriture des preuves évidentes de l'existence d'un purgatoire.

Formé à cette école, le fils du marquis de Posa, que ces instructions voilées et incomplètes ne pouvaient satisfaire entièrement, sentit de plus en plus le besoin de chercher la vérité dans les enseignements de la parole de Dieu elle-même, sans négliger cependant l'étude sérieuse des œuvres des réformateurs; il aurait désiré que Carranza entrât dans cette voie, persuadé que la conversion du prélat entraînerait celle de Philippe II et de l'Espagne tout entière. Plein de zèle pour la diffusion de ses nouvelles croyances, il cherchait à les répandre non seulement dans sa famille, mais

parmi toutes les classes de la société à Valladolid; dans ce but il faisait circuler partout les écrits de Luther et de Mélanchthon, et publia lui-même une *Explication des doctrines de la foi* [1].

Averti par des amis que l'inquisition avait l'intention de le faire arrêter, il se hâta de prendre la fuite. Malheureusement, surveillé de près, il fut pris à Calahorra, ramené dans sa ville natale et soumis à un interrogatoire le 13 mai 1558. Pour échapper aux affreuses souffrances de la torture qu'il redoutait plus que la mort, il révéla au tribunal des faits dont la connaissance avait une grande importance pour les inquisiteurs. Il compromit de cette manière B. Carranza, qui avait exercé une si heureuse influence sur le développement de sa piété; mais il dut bientôt se convaincre que ses aveux lui seraient complètement inutiles. Il sollicita alors un nouvel interrogatoire, dans lequel, revenant sur ses précédentes dénonciations, il rendit pleine justice à son illustre maître. Domingo fut condamné à mort et brûlé, comme nous le verrons, à Valladolid, le 8 octobre 1559 [2].

[1] Llorente, tome II, article *Domingo Rojas.*
[2] Voir livre III, chapitre IV.

Agostino Cazalla, appelé quelquefois *Caculla*, fils de Pedro Cazalla et de Léonor de Vibero, naquit en 1510 à Valladolid. A 17 ans il avait, comme Domingo Rojas, B. Carranza pour professeur et pour confesseur. Il étudia la théologie à Alcalà de Henarès. Instruit, pieux, de mœurs irréprochables, d'un esprit hardi, il n'avait pas la fermeté de caractère et l'énergie de conviction qui font les Luther, les Calvin, les Zwingle. En 1531, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Salamanque; en 1542 ses mérites le signalèrent à l'attention de Charles-Quint, qui l'appela à remplir auprès de lui les fonctions de chapelain.

C'est en cette qualité que A. Cazalla accompagna l'Empereur l'année suivante en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il revint en 1552 à Salamanque, où il séjourna trois ans de suite. Il passait pour l'un des meilleurs prédicateurs de la Castille. « Nous avons entendu pendant le carême, dit Calvete de Estrella, chroniqueur contemporain, les sermons des plus célèbres orateurs de la cour, en particulier des trois suivants : le docteur Constantin, fray Bernard de Fresneda et le docteur Agostino Cazalla, chapelain de l'Empereur, ecclésiastique très excellent, homme de grande éloquence et de grand

savoir[1]. » Illescas en parle également comme de l'un des prédicateurs les plus éloquents de toute l'Espagne.

Les relations que Cazalla soutint en Allemagne avec d'éminents partisans de la Réforme, et la lecture de leurs ouvrages qu'il avait entreprise pour les réfuter, lui enlevèrent en partie ses préventions contre le protestantisme; mais une étude plus approfondie de ces doctrines et la comparaison qu'il en fit avec les Livres sacrés, le conduisirent bientôt à des convictions purement évangéliques.

C'est alors qu'il quitta Salamanque dans le but de s'établir à Valladolid, où il aurait l'occasion de répandre ses nouvelles croyances.

Malheureusement en 1558, c'est-à-dire trois ans après son retour en Espagne, il fut compromis par les dénonciations de la femme d'un orfèvre nommé Juan Garcia, et arrêté avec toute sa famille. Il nia d'abord toute connivence avec les chrétiens évangéliques; mais comme on doutait de sa sincérité, on le conduisit dans la chambre de la *ques-*

[1] Calvete de Estrella, *Voyage de Philippe II en la Basse-Allemagne.* Cet éloge fut retranché de ses chroniques sur l'ordre de l'inquisition.

tion. Effrayé à la vue des apprêts de la torture, il alla plus loin dans ses aveux et se montra prêt à abjurer, si on lui promettait sa grâce.

Les juges, sans égard pour son repentir, ne l'en traitèrent pas moins avec d'autant plus de dureté qu'il avait cherché et réussi à faire tomber plusieurs catholiques dans l'hérésie. Il fut donc condamné à mort, mais il dut attendre l'exécution de la sentence enfermé dans un cachot infect. Nous verrons plus loin[1] la manière dont il se comporta la veille et le jour de l'autodafé où il fut brûlé[2].

Avant que Cazalla se fût déclaré ouvertement pour les doctrines de la Réforme, Domingo Rojas avait trouvé un collaborateur intelligent, actif et zélé dans la personne d'un gentilhomme véronais, don Carlos de Seso.

Don *Carlos de Seso*[3], fils d'un évêque de Plaisance, appartenait à une des premières familles de Vérone. Appelé par des circonstances inconnues à

[1] Livre III, chapitre II.

[2] Appendice, note G. Lettre de Calvin à Cazalla; l'authenticité en est douteuse.

[3] Il ne faut pas confondre notre courageux martyr avec le duc de Sesso, qui joua un rôle important sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II.

s'établir en Espagne, il se fixa à Villamediana près de Logrono. Charles-Quint, qui l'avait en haute estime à cause de la noblesse de son caractère et de ses aptitudes militaires, lui fit épouser Isabella Castilla, de la famille royale de Castille et Léon[1].

Après avoir rempli quelque temps l'office de corregidor à Toro, Seso se rendit à Valladolid, dans l'intention de se joindre à la communauté évangélique de cette ville ; il voulait aussi se procurer les S. Ecritures en langue vulgaire, ainsi que les œuvres de Calvin, de Luther, de Mélanchthon et de Juan Valdès, qu'on avait trouvé le moyen d'introduire par des voies secrètes et avec la connivence d'un prêtre de la localité, peut-être même du directeur des douanes. De là il se rendit à Palencia, à Zamora, à Logrono, pour y prêcher les doctrines luthériennes.

L'inquisition, dont la surveillance n'était jamais en défaut, fut bientôt au courant de ses démarches ; elle le fit arrêter dans une de ses excursions à Logrono et conduire dans les prisons de Valladolid. A la suite d'un sévère interrogatoire, il fut

[1] Isabelle descendait de Pierre-le-Cruel (Llorente, t. II, page 285).

condamné en 1558 à être brûlé vif « comme hérétique et fauteur d'hérésies. »

Pendant tout le temps de sa réclusion, il se montra digne de la foi qu'il professait, par sa fermeté et l'énergie de ses convictions religieuses; on ne put obtenir de lui ni dénonciation, ni abjuration [1].

Juana Sanchez, religieuse du couvent de Sainte-Hélène, à Valladolid, faisait partie de l'église protestante de cette ville. En présence du tribunal qui l'avait fait saisir par ses agents, pour cause d'hérésie, elle se troubla et promit d'abjurer ses erreurs; mais dans un nouvel interrogatoire, elle se montra franchement attachée aux enseignements de l'Evangile et fut condamnée à mort, malgré l'intervention de l'inquisiteur-général en sa faveur. Elle se perça le sein avec des ciseaux, de peur que les souffrances du supplice n'ébranlassent son courage. Les juges, que rien ne pouvait émouvoir à compassion, n'en donnèrent pas moins l'ordre de transporter le corps de cette jeune femme sur le bûcher pour être consumé par les flammes.

On arrêta encore une autre religieuse du même

[1] Voir livre III, chapitre IV.

couvent, dona *Maria*[1] *de Guevara*, fille de Juan Guevara, de Trecegno dans les montagnes de Santander, et de dona Anna de Tobar. La protection de Fernando Valdès ne lui fut pas plus utile qu'à sa compagne, Juana Sanchez.

Le 15 mai 1558, *Maria Miranda*, qui devait subir le sort des religieuses précédentes, pour avoir été reconnue coupable d'hérésie, avait eu l'imprudence de déclarer que Maria Guevara partageait ses opinions; le délit ainsi constaté, celle-ci fut conduite de son couvent dans les prisons secrètes du saint-office, le 11 février 1559. Quoiqu'elle ne cessât d'affirmer qu'elle n'avait jamais donné un plein assentiment aux doctrines luthériennes, on la tint enfermée dans son cachot. Elle demanda, le 5 juillet, une nouvelle audience dans laquelle elle fit l'observation « qu'après avoir pris connaissance des témoignages portés contre elle, il lui semblait qu'on les lui avait communiqués bien plus pour insinuer dans son esprit des erreurs qu'elle ne connaissait point, que pour les lui faire abandonner.... que son devoir vis-à-vis de Dieu l'obligeait à désavouer ces témoignages, parce

[1] Llorente l'appelle *Marina*.

qu'elle avait déclaré toute la vérité devant Lui et sur la foi du serment; qu'elle n'avait plus rien à dire, car sa mémoire ne lui rappelait pas autre chose. » Le 29 du même mois, les juges, malgré sa protestation d'innocence, la condamnèrent à mort. Voici la teneur de ce jugement :

« Nous trouvons (d'après les actes du procès) que le procureur fiscal a entièrement prouvé... que dona Maria a renoncé à la doctrine que notre Sainte Mère tient et enseigne... que les moyens évasifs qu'elle a fait valoir pour sa défense, en disant qu'elle n'a point cru aux erreurs dont elle est accusée, mais qu'elle a été à cet égard dans le doute et l'hésitation, sont incertains, et que ni ces raisons ni aucune autre de celles qu'elle a employées, ne la justifient sur aucun point. En conséquence nous devons déclarer et déclarons que la dite Maria Guevara a été et est hérétique luthérienne, et qu'elle a assisté, avec d'autres personnes, à plusieurs réunions et assemblées où l'on enseignait ces erreurs; que sa confession est feinte et simulée, et que dès lors elle a encouru la peine de l'excommunication majeure et les autres censures où tombent et qu'encourent ceux qui s'éloignent de la croyance de notre sainte foi catho-

lique,..... nous la relaxons (livrons) à la justice et au bras séculier du magnifique chevalier Louis Osorio, corrégidor pour Sa Majesté dans cette ville, et à son lieutenant..... auxquels nous *recommandons de la traiter avec douceur et miséricorde*, et ordonnons que tout s'exécute ainsi qu'il vient d'être dit.

L'Evêque de Palencia[1]. »

Les inquisiteurs poussèrent la hardiesse ou l'arrogance jusqu'à faire saisir par leurs familiers un homme que sa haute position aurait dû, ce semble, mettre à l'abri de leurs odieuses persécutions.

Don *Juan de Ulloa Pereira*, chevalier et commandeur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, habitait la ville de Toro; il était de la famille des marquis de la Mota. Condamné comme luthérien, il fut obligé de revêtir le *san-benito;* on l'enferma dans une des affreuses prisons du saint-office, ses biens furent confisqués, il fut déclaré infâme, inhabile à jouir d'honneurs quelconques, dépouillé de l'habit et de la croix de son Ordre et exilé de

[1] Llorente, tome II, pages 240, 246 à 252. Voir la suite livre III, chapitre IV.

Madrid, de Valladolid et de Toro, sans pouvoir néanmoins quitter le royaume[1].

Grâce à des amis influents qui intervinrent en sa faveur, l'inquisiteur-général le releva de tout châtiment ; mais comme le tribunal, selon sa louable habitude, refusait de se dessaisir des propriétés de l'accusé, celui-ci adressa directement au pape une requête dans laquelle il le priait de les lui faire restituer. Il lui rappela, pour donner du poids à sa demande, les importants services qu'il avait rendus à la chrétienté en différentes circonstances, ses combats contre les infidèles sur les galères des chevaliers de Malte, ses victoires sur le corsaire turc Caramani, ainsi que les batailles navales auxquelles il avait assisté dans les expéditions d'Afrique; il ajoutait que l'Empereur, pour l'en récompenser, l'avait nommé premier capitaine et ensuite général d'une armée de terre, à la tête de laquelle il avait fait les campagnes d'Allemagne, de Hongrie et de Transylvanie. Pie IV reconnut le bien-fondé de cette requête et expédia, le 8 juin 1565, un bref par lequel il le réhabilitait dans tous ses droits et honneurs, sous la condition

[1] Llorente, tome II, page 230.

toutefois du consentement de l'inquisiteur-général d'Espagne et du grand-maître de Malte, faveur qui lui fut accordée sans difficulté [1].

Une circonstance imprévue vint de nouveau appeler l'attention des inquisiteurs sur la communauté de Valladolid. Ayant su que l'orfèvre Garcia était chargé, comme *ancien d'Eglise*, de convoquer les fidèles pour la célébration de leur culte, ils profitèrent de la soumission absolue de sa femme au clergé, pour engager celle-ci, par l'intermédiaire de son confesseur, à surveiller de près les démarches de son mari. Docile à ce perfide conseil, dont elle ne connaissait peut-être pas toute la portée, elle le fit suivre nuit et jour, communiquant au tribunal tout ce qu'elle pouvait découvrir touchant les sentiments de Garcia et les assemblées des protestants. L'inquisition apprit de cette manière que ces dernières, après avoir eu lieu chez Léonor de Vibero, se tenaient habituellement depuis sa mort dans la maison de son fils.

Juan Garcia fut aussitôt jeté en prison; mais comme les faits allégués contre lui furent reconnus insuffisants pour motiver une condamnation,

[1] Llorente, A. de Castro.

on le rendit à la liberté, en le plaçant sous la surveillance de la police inquisitoriale. L'inquisition ne tarda pas à recueillir des informations plus précises qui lui donnèrent le droit de le faire arrêter de nouveau et de le condamner à mort. La trahison de sa femme fut récompensée par le don d'une pension annuelle [1]. On pourrait même conclure de quelques paroles de M. Castelar, qu'on lui éleva une statue dans un carrefour de Valladolid [2].

Quant à Léonor de Vibero, quoique décédée depuis plusieurs années, on la soumit à un jugement en vertu duquel son corps devait être exhumé pour être brûlé dans un autodafé qui eut lieu dans la capitale de la Vieille-Castille, le 21 mai 1559 [3]; sa mémoire fut taxée d'infamie, ainsi que celle de toute sa famille, jusqu'à ses petits-fils inclusivement. Ses biens devaient être confisqués et sa maison fut rasée jusqu'au sol; sur la place

[1] Mac-Cree, *History of the reformation in Spain*. A. de Castro. Anderson, *Femmes de la Réforme*.

[2] M. Castelar raconte que parcourant les rues de Valladolid, il remarqua sur une place une statue de femme, dont on lui dit qu'elle représentait une personne qui avait fait brûler son mari comme hérétique.

[3] Voir livre III, chapitre IV.

qu'elle avait occupée on dressa une colonne commémorative [1].

On avait arrêté en même temps que Garcia un grand nombre de protestants qui appartenaient à toutes les classes de la société.

Cependant l'inquisition ne parut pas attacher une grande importance au mouvement religieux qui avait provoqué ces rigoureuses mesures; elle sembla même se relâcher de sa vigilance et de sa sévérité habituelles. Aussi vit-on la prédication de l'Evangile prendre un nouvel essor, dans les deux Castilles comme dans l'Andalousie; les protestants reprirent courage, leurs assemblées se multiplièrent, le prosélytisme fit de nouveaux progrès, et la Réforme momentanément comprimée, rayonna des deux grandes cités de Séville et de Valladolid jusque dans les provinces les plus éloignées. Elle pénétra dans le royaume de Léon; presque dominante à Logrono [2], elle s'avança dans

[1] En 1809 un général français fit abattre par ses soldats ce monument du fanatisme espagnol. M. A. de Castro dit qu'en 1815 il fut reconstruit à l'instigation des jésuites.

[2] « Les Anglais assurent, écrivait aux inquisiteurs de Logrono l'ambassadeur d'Espagne auprès de la cour d'Angleterre, que la doctrine réformée continue à compter dans votre ville de nombreux adhérents. » L'inquisition reconnut

la Navarre, favorisée par le voisinage du Béarn français; les progrès en furent plus rapides encore dans le royaume d'Aragon, où l'indépendance séculaire du citoyen favorisait celle du croyant.

Tout semblait donc concourir pour assurer les succès de la Réforme, lorsqu'ils furent compromis par une circonstance à laquelle on était loin de s'attendre. Ce fut une pauvre veuve, au service du prébendier *Francesco Zafra,* secrètement attaché aux doctrines nouvelles, qui devint la cause inconsciente d'une recrudescence dans les persécutions.

Cette femme, nommée *Maria Gomez*[1], que la crainte des affreux châtiments destinés aux hérétiques avait rendue comme folle de terreur, accourut chez les inquisiteurs, dénonça plus de trois cents personnes, déclara qu'elle avait assisté avec son maître à des réunions de protestants et raconta tout ce qu'elle avait vu et entendu. Bien que son état de trouble et d'agitation eût dû jeter quelque doute sur la valeur de son témoignage,

elle-même que jusqu'en 1568, des habitants de Logrono demeurèrent attachés à la Réforme, après l'avoir reçue de don Carlos de Ceso.

[1] Llorente dit qu'elle appartenait à la confrérie des Béates.

les inquisiteurs firent immédiatement incarcérer Zafra.

Celui-ci se justifia de cette accusation en disant que l'idée fixe de complots luthériens poursuivait partout sa servante et qu'il avait dû plus d'une fois l'enfermer dans une chambre particulière pour calmer ses emportements. Convaincus ou non de l'innocence de l'accusé, ils le relâchèrent pour le moment et attendirent que de nouvelles informations leur permissent de poursuivre l'hérésie jusque dans ses dernières ramifications.

Zafra dut probablement son salut à son extrême circonspection, car les inquisiteurs se défiaient si peu de lui, qu'ils le chargèrent plus d'une fois de leur présenter des rapports sur les affaires d'hérésie ; il en profita pour sauver plusieurs personnes suspectes.

Cependant, pour échapper à des poursuites qui n'auraient pas manqué de l'atteindre tôt ou tard, il prit la fuite, traversa la frontière et arriva sain et sauf à Genève, où nous le perdons de vue [1]. Il n'avait pas trop de temps en effet, car presque aussitôt après son départ, il fut assigné devant le tribunal qui le condamna à mort par contumace,

[1] Llorente.

et conséquemment à être brûlé en effigie. Il fut suivi dans sa fuite par un grand nombre de personnes, compromises dans l'enquête qui le concernait.

Maria Gomez[1] éprouva un vif repentir de la faiblesse qu'elle avait montrée vis-à-vis de son ancien maître, et s'attacha dès lors d'autant plus à sa foi, qu'elle connaissait mieux le danger d'une franche profession des doctrines évangéliques.

L'ère des plus affreuses persécutions que signale l'histoire allait en effet commencer dans la Péninsule tout entière, pour ne se terminer que lorsque les protestants auraient disparu du sol espagnol jusqu'au dernier, enfermés dans d'infects et sombres cachots, exilés sur la terre étrangère ou livrés aux flammes des bûchers de l'inquisition.

[1] Voir livre III, chapitre IV.



LIVRE III



PERSÉCUTIONS GÉNÉRALES
AUTODAFÉS DE VALLADOLID, DE SÉVILLE,
DE TOLÈDE, DE MURCIE, DE SARAGOSSE
FANATISME D'UN PÈRE. — RÉFLEXIONS



CHAPITRE PREMIER

Persécutions générales en Espagne.



> Je veux prêcher, je veux penser, je veux écrire, mais je ne veux contraindre personne, car la foi est une chose volontaire... Si le bourreau pouvait convertir les gens, il serait le meilleur docteur en théologie. LUTHER.

Charles-Quint, à la suite de son abdication en 1556, laissa à son frère Ferdinand les Etats héréditaires d'Autriche et la couronne impériale; Philippe II reçut en partage, l'année suivante, l'Espagne, les Pays-Bas, une partie de l'Italie et l'île de Sardaigne; Juana, sa fille, devait conserver son autorité de régente jusqu'au retour du roi dans la Péninsule.

A cette même époque, arrivèrent à la cour de graves nouvelles sur les progrès de la Réforme en

Espagne, particulièrement dans les importantes cités de Valladolid, de Séville et de Logrono. Cependant, depuis plusieurs années déjà, l'inquisition avait pris de sévères mesures contre les doctrines luthériennes et leurs partisans. En 1521, elle publia un ancien décret qui défendait de soutenir des hérésies de vive voix ou par écrit [1]. En 1530, le conseil suprême prescrivit de nouveau à ses agents d'exécuter ponctuellement ce décret, « car, ajoutait-il, il était informé que les œuvres de Luther s'introduisaient dans le royaume sous de faux titres; qu'on ne pouvait douter que ses erreurs n'y eussent été répandues clandestinement sous forme de notes dans plusieurs livres catholiques, avec l'intention de les faire passer pour la doctrine de leurs auteurs; qu'afin de réprimer cet abus intolérable, ils devaient se transporter dans toutes les bibliothèques publiques et obliger les catholiques à dénoncer toutes les personnes qui auraient lu ces livres, ou les conserveraient dans leurs maisons [2]. »

[1] Cette même année, la diète de Worms, sous l'inspiration du cardinal Cajétan, avait condamné Luther et sa doctrine.

[2] L'*Institution chrétienne* de Calvin et son *Catéchisme* furent traduits en espagnol.

Un peu plus tard, Jules III renouvela les défenses relatives aux livres prohibés, « qui se trouvaient en grand nombre entre les mains des libraires et des particuliers, tels que des Bibles et des traités en langue espagnole. » En 1558, nouvel édit, dans lequel il était ordonné : « Que les scolies et les notes, attribuées à Mélanchthon, seraient supprimées dans tous les traités de grammaire.... que les livres imprimés en Allemagne depuis 1519 seraient examinés avec soin; que la traduction de Théophylacte par Œcolampade, serait saisie partout où on la trouverait, et que la même mesure serait appliquée aux œuvres de Saint Jean Chrysostome, qu'avait traduites le même auteur [1]. »

Les agents du saint-office étaient en même temps invités à prendre des informations à ce sujet, le plus secrètement qu'il leur serait possible, et à se tenir prêts pour exécuter les ordres qui leur seraient envoyés ultérieurement.

C'est alors seulement que Vazquez de Molina, secrétaire d'Etat de la Castille, et la régente communiquèrent le 27 avril 1558 à l'Empereur, dans la dépêche suivante, les progrès de la Réforme en Espagne :

[1] Llorente, ouvrage cité, tome I, p. 456.

« Il y a quatre jours, lui écrit Vazquez, le docteur Cazalla, allant prêcher à Baylen[1], fut arrêté et conduit à la maison de l'inquisition, ainsi qu'une de ses sœurs et d'autres femmes de ce bourg, qu'on regardait comme très pieuses; on dit même qu'ils (les protestants) ne s'arrêteront pas là, que d'autres personnes de la plus haute condition sont également coupables. Domingo de Rojas, fils du marquis de Posa, est absent; la cause n'a point encore été rendue publique, et l'on prétend aussi qu'il y a d'autres individus amenés de Zamora. Ce sont des choses de grande importance, qui demandent un prompt remède; aussi l'inquisiteur général et les membres du conseil font de grandes diligences pour couper court à ce mal qui déjà commençait à se répandre partout[2]. »

Charles-Quint fut d'autant plus alarmé et irrité, que ces nouvelles lui rappelaient les résistances énergiques qu'il avait rencontrées chez les protestants de l'Allemagne et des Pays-Bas. Sans perdre de temps, il ordonna de procéder avec une

[1] Nous avons vu que plusieurs religieuses du couvent de Ste-Claire, dans cette localité, s'étaient converties à l'Evangile.

[2] Gachard, *Correspondance de Philippe II.*

extrême rigueur contre tous ceux que l'on pouvait soupçonner de connivence avec les hérétiques.

« Sérénissime princesse, ma très aimée et chère fille, écrit-il à Juana, je vous prie le plus instamment de prescrire à l'archevêque de Séville (Fernando Valdès), de ne pas s'absenter de la cour; chargez-le de pourvoir à tout de différents côtés... Il faut que ceux qui seront trouvés coupables soient punis avec l'éclat et la sévérité qu'exige la nature de la faute; et cela, sans excepter personne. Si je m'en sentais la disposition et la force, je tâcherais de contribuer pour ma part à ce châtiment, et j'ajouterais cette peine à ce que j'ai déjà souffert à ce même sujet; mais je sais que cela n'est pas nécessaire, et qu'en tout on agira comme il convient... car, ajoutait-il, il ne peut y avoir ni repos, ni prospérité, là où il n'y a pas conformité de doctrine [1]. »

« Croyez, ma fille, lui écrit-il le 25 mai 1558, que cette affaire m'a mis et me tient en grand souci... Assurément, sans la certitude que j'ai que vous et les membres du conseil qui sont auprès de vous, extirperez le mal jusqu'à la racine (puisque ce

1 Mignet, *Charles-Quint*, etc.

n'est qu'un commencement dépourvu de profondeur et de force), en châtiant avec rigueur les coupables, pour l'empêcher de pousser plus avant, je ne sais si je me résignerais à ne pas sortir d'ici pour y remédier moi-même. »

Il disait encore dans cette lettre : « Qu'il fallait être impitoyable, et qu'il avait agi autrefois de cette manière en Flandre... où l'on brûlait vifs ceux qui s'obstinaient, et l'on tranchait la tête à ceux qui se repentaient et se réconciliaient avec l'Eglise[1]. » Quelle miséricordieuse distinction!

Il écrit ailleurs à la princesse pour lui prescrire de nouveau d'extirper sans ménagement cette race séditieuse et scandaleuse qui trouble et inquiète la république[2].

« Croyez, ma fille, dit-il en terminant une lettre du 10 juin 1558, que si dans le principe il n'est pas fait usage des châtiments et des remèdes propres à arrêter un pareil mal, et cela sans épargner

[1] Lettre de l'Empereur à Juana, Yuste, 25 mai 1558. Il dit aussi dans cette lettre : « Des mesures analogues ont été prises en Angleterre par le roi; à plus forte raison, doivent-elles l'être en Espagne. » Gachard, *Corresp. de Philippe II.*

[2] Gachard, *Retraite,* etc., tome I, p. 297.

qui que ce soit, je n'espère pas que plus tard, ni le roi ni personne soit en état de l'arrêter[1]. »

Enfin, dans le codicille que Charles-Quint ajouta à son testament, peu de jours avant de mourir, il enjoignit à son fils de faire rechercher et punir, sans grâce ni pitié pour aucun, tous les hérétiques que renfermeraient ses Etats; « ainsi faisant, vous aurez ma bénédiction, et le Seigneur protègera toutes vos entreprises[2]. »

Vazquez avait écrit de son côté à Philippe II pour atténuer l'effet produit sur le roi par la nouvelle de l'apparition du luthéranisme dans ses

[1] Le décret auquel l'Empereur fait allusion prescrit: « La peine de mort contre tous ceux qui possèderont la Bible en langue vulgaire, qui disputeront en public sur les vérités de la foi ou assisteront à des assemblées secrètes. Même dans le cas où ils se rétracteraient, les hommes seront décapités, les femmes enterrées vives. Ceux qui persisteront dans leurs erreurs seront livrés aux flammes, leurs biens seront confisqués, et la moitié appartiendra aux délateurs. Ceux qui n'auront pas dénoncé les coupables, seront punis de la même peine. » Ces mesures ne furent que trop rigoureusement exécutées. Ainsi une femme fut enterrée vive à Mons, pour n'avoir pas dénoncé son propre fils; en 1546, dit un ambassadeur vénitien, « Charles-Quint et sa sœur avaient fait périr dans les Pays-Bas trente mille victimes pour cause de religion. » Rosseeuw Saint-Hilaire, ouvrage cité.

[2] Quijada à l'Empereur, 10 juin 1558 (Gachard, *Correspondance de Philippe II*).

propres Etats : « Grâce à Dieu, le mal ne paraît pas aussi grand qu'on le craignait dans le principe, et Votre Majesté peut être sans inquiétude sur cette affaire, car l'Empereur s'en occupe pour tout le monde, et il désire que les hérétiques soient brûlés [1]. »

Ce n'est donc pas sans raison qu'on a reproché à Charles-Quint l'influence pernicieuse qu'il avait exercée sur ses successeurs dans la question religieuse, et qu'on a même pu le rendre plus ou moins responsable des maux qu'a entraînés, pour la nation espagnole, le fanatisme aveugle de ses souverains.

Comment, après cela, ne pas s'étonner de l'insistance que l'Empereur mit alors à revendiquer pour lui-même la faculté de lire en français les Saintes Ecritures? Voici de quelle manière le fait

[1] Gachard, *Corresp. de Philippe II*, tome II, p. 461. On trouve dans le même volume plusieurs autres lettres sur les mesures contre les protestants en Espagne. Valladolid, 14 mai 1558 : Liste des luthériens arrêtés et enfermés dans les prisons de Valladolid. Cette liste est jointe à une lettre de l'archevêque de Séville au roi. Tome II, p. 417. — Mai. Vazquez à l'Empereur. Voir la note H dans l'Appendice. — 28 juin 1558. Vazquez à l'Empereur. — 2 juillet. L'Empereur à Vazquez. — 5 juillet. Vazquez à l'Empereur. — 22 juillet, 1er août. Le même au même.

est raconté dans deux lettres de Mathys à Vazquez, du 30 mai et du 19 juin 1558[1] : « Ayant apporté des Pays-Bas une Bible en français, et le confesseur lui ayant dit qu'il ne pouvait pas l'avoir, il pria Vazquez de s'enquérir des inquisiteurs s'il pouvait la conserver, étant prêt à l'abandonner, s'ils l'ordonnaient. — Mathys de Bruges avait apporté de Flandre une Bible française; quand il était fatigué de lire les ouvrages latins et grecs, il s'amusait à la parcourir. Un jour, le confesseur de l'Empereur lui dit qu'en Espagne il était défendu d'avoir des Bibles en français. C'était le moment où l'inquisition venait de faire arrêter à Valladolid, à Zamora et ailleurs une foule de personnes suspectes de luthéranisme; Mathys pria le secrétaire Vazquez de demander aux inquisiteurs s'il pouvait conserver sa Bible, en lui faisant observer qu'à Yuste l'Empereur ne parlait avec les gens de la maison qu'en français. Sur la réponse de Vazquez, il déchira la Bible en présence du confesseur. »

Paul IV, dont on connaît le caractère violent, les prétentions ambitieuses et la cruauté contre les protestants, s'empressa d'écrire à l'inquisiteur

[1] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, tome I, p. 197.

général, pour lui recommander — ce qui était bien superflu — de poursuivre les hérétiques, « fussent-ils ducs, princes, rois ou empereurs. »

Ce bref fut publié de suite en Espagne par l'ordre du roi, qui, peu de mois auparavant, faisait la guerre à l'auteur du décret. Le pape y enjoignait, en même temps, aux confesseurs de « refuser l'absolution à ceux qui ne dénonceraient pas toute personne coupable d'hérésie, même de leur parenté. » Le roi mit en marge d'une lettre adressée par Charles-Quint à la princesse Juana : « Baisez les mains à l'Empereur pour ce qu'il prescrit à cet égard, et suppliez-le de continuer... » « J'ai vu, écrivait-il encore à sa sœur, le 6 septembre 1558, ce que l'archevêque de Séville et le conseil de la sainte inquisition nous ont écrit pour répondre aux vœux de l'Empereur... Je suis certain que l'on a mis et que l'on met toute la diligence possible contre les inculpés, et qu'on ne retirera pas la main de cette affaire qu'ils n'aient été punis et frappés avec toute rigueur, exemplairement, comme le requiert la nature du cas, qui intéresse le service de Dieu, le bien, la sûreté et le repos de ce royaume. » Enfin, il ordonne : « Que tous ceux qui achèteraient, vendraient ou liraient des livres

prohibés, tels que les Livres saints en langue vulgaire, seraient condamnés à être brûlés vifs. » Pour activer les dénonciations, il accorda aux délateurs une partie des biens confisqués, et réclama du clergé un subside de 10,000 ducats destinés à couvrir les frais des procès contre les hérétiques; ce qui lui fut accordé sans difficulté.

Le 7 septembre parut la pragmatique suivante sur l'impression des livres et l'introduction des ouvrages étrangers : « Il est défendu aux libraires et à toute classe de personnes, sous peine de mort et de perte de leurs biens, d'avoir, de vendre et d'introduire ou d'apporter de l'étranger aucun livre, aucun ouvrage imprimé, ou d'imprimer aucun de ceux qui ont été prohibés par le saint office de l'inquisition. De pareils livres devront être brûlés publiquement. La même peine est imposée à celui qui introduirait des livres imprimés à l'étranger, s'ils n'étaient signés par le roi ou signalés par le Conseil. Mêmes dispositions contre ceux qui auraient imprimé un livre dans l'intérieur du royaume, sans avoir préalablement présenté l'ouvrage au Conseil. On exemptait de ces formalités les missels, les bréviaires, les livres d'office pour chaque jour, de chant pour les églises et pour les

monastères, les heures en latin et en romance, les alphabets pour enseigner les enfants, le *Flos sanctorum*, les constitutions synodales... Les prélats, les abbés, les prieurs, les gardiens, les inquisiteurs, les curés et les moines restaient chargés de veiller à l'exécution de cette pragmatique [1]. »

Pour surcroît de malheur, Fernando Valdès, archevêque de Séville, était inquisiteur-général. Dur, implacable, vindicatif, ambitieux, il était aussi fanatique, mais plus astucieux que son prédécesseur Torquemada, de sinistre mémoire. « Fernando Valdès, écrivait Erasme, se donne beaucoup de mouvement en Espagne et oublie sa mission (de paix) comme dignitaire de l'Eglise... C'est un méchant esprit et un mauvais cœur. Il est l'auteur de toutes les tragédies, de celle qui a été excitée à Paris, comme de celle qui fermente ou plutôt bouillonne en Espagne [2]. »

Cependant il savait, au besoin, marcher à son but avec la lenteur calculée d'une perfide patience, comme la bête féroce qui tourne autour de sa proie, avant de se jeter sur elle pour la dévorer.

[1] Güell y Rente, *Phil. II et Don Carlos devant l'histoire*, 1878, p. 120.

[2] *Lettre d'Erasme à un Espagnol.*

Il commanda d'abord à ses agents de se mêler partout aux suspects d'hérésie, de chercher à gagner leur confiance, de fréquenter leurs conventicules et de recueillir avec soin les opinions qui y étaient énoncées, ainsi que les noms des personnes qui les soutenaient. Et comme il se défiait, on ne sait pourquoi, des tribunaux de Séville et de Valladolid, qu'il accusait de négligence, sinon de complicité, il les plaça sous la présidence d'hommes plus zélés : Gonzalès Munebrega, archevêque de Tarragone, pour Séville; et pour Valladolid, Don Pedro de la Gasca, archevêque de Palencia [1].

Quijada, majordome de Charles-Quint, impatienté de ces lenteurs, dont il ne comprenait pas le motif, pressa, le 31 mai 1558, Fernando Valdès de mettre plus d'activité dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus de l'Empereur. « C'est ce que beaucoup de personnes demandent, répondit-il, et ce que le peuple dit publiquement. J'en suis fort aise, car cela me prouve qu'on ne me condamne point et qu'on désire que bonne justice se fasse des hérétiques. Mais il ne convient pas de la faire si prompte; on ne pourrait pas bien péné-

[1] Montanus et Llorente. Ouvrages cités.

trer dans toute cette affaire et la connaître à fond, car si les inculpés n'avouent pas la vérité un jour, ils l'avoueront un autre, soit par persuasion, soit autrement. S'ils s'y refusent, on les y amènera par de mauvais traitements et la torture; de cette manière, on sera instruit de tout. »

Fernando Valdès ne s'était pas trompé; il réussit, par ses menées occultes, à connaître les retraites les plus secrètes du protestantisme, non seulement dans les populeuses villes de Séville et de Valladolid, mais dans le royaume d'Aragon, dont les habitants, comme nous l'avons vu, adhéraient en grand nombre aux doctrines nouvelles. Il fit même arrêter, jusque dans les Pays-Bas, plusieurs réfugiés espagnols, dont le nom et le domicile lui avaient été révélés par des lettres interceptées.

Muni de tous ces renseignements et stimulé par les encouragements qu'il recevait de toutes parts, Valdès fit saisir simultanément et jeter en prison, au moment qu'on s'y attendait le moins, tous ceux que l'on pouvait soupçonner de quelque tendance à l'hérésie. A Séville et dans ses faubourgs, deux cents personnes furent arrêtées en un seul jour, d'autres dénonciations en firent monter le nombre jusqu'à huit cents. Le château de Triana, les pri-

sons ordinaires, les couvents, des maisons privées, tout fut mis en réquisition pour renfermer les victimes; le nombre en fut de peu inférieur à Valladolid.

L'alarme devint si grande que les uns, comme paralysés d'effroi, ne pensèrent pas même à se soustraire au danger qui les menaçait; plusieurs se dénoncèrent eux-mêmes, dans l'espérance d'être traités avec moins de rigueur; fatale illusion, qui coûta cher à la plupart des accusés!

Ces nombreuses arrestations, qui s'étendirent jusque dans les provinces les plus reculées de la Péninsule, causèrent à Tolède une telle indignation que les magistrats, sur la demande des habitants, durent faire enlever des murailles de la cathédrale, les san-benito des victimes qu'on y avait suspendus.

Pendant que Valdès s'occupait de l'arrestation des protestants à Valladolid, on signala à l'évêque de Zamora, comme ayant proféré des paroles suspectes en matière de foi, un gentilhomme de sa ville épiscopale, *Christoval de Padilla;* il le fit incarcérer, sans le tenir au secret. Celui-ci profitant de cette circonstance pour communiquer par lettres et verbalement avec ses amis, leur donna

ainsi l'éveil, de sorte que plusieurs d'entre eux purent trouver leur salut dans la fuite [1].

Les inquisiteurs réussirent d'autant plus facilement dans leur odieuse entreprise, que le fanatisme religieux s'était emparé de toutes les classes de la société [2] et qu'elle ne provoqua ni étonnement, ni compassion, ni indignation, ni résistance.

On signale, en particulier, parmi les victimes qui furent arrêtées en ces jours de terreur cléricale, don Carlos de Seso et don Domingo de Rojas, dont nous avons parlé; Pedro Sarmiento de Rojas, chevalier de Saint-Jacques-de-Compostelle, et son épouse [3]; leur neveu, don Luis de Rojas avec son serviteur, Senton Pazon; dona Enriquez, fille de la marquise de Alcagnicès et sa servante Juana Velasquez, tous arrêtés à Logrono.

[1] Gachard, *Philippe II et Don Carlos*, p. 40.

[2] Ercolano, historien de Valence, raconte qu'un milicien de cette ville en sortait chaque jour, armé d'un mousquet chargé, afin de tuer tout Maure qu'il rencontrerait sur son chemin; le meurtre consommé, il rentrait tranquillement chez lui, en lisant son bréviaire avec une dévotion exemplaire.

[3] Son frère, don Juan, célèbre mathématicien, écrivit, à cette occasion, une lettre de condoléance à leur sœur dona Elvira; elle a été imprimée à Louvain.

A Valladolid, on incarcéra Francisca de Zuniga, fille du licencié Baeza, deux frères du docteur Agostino Cazalla, l'une de ses sœurs dona Catalina de Ortega, et Juana Sanchez.

A Toro, on arrêta le licencié Hernandez; à Palo, Pedro Sotelo. Sept religieuses du couvent de Sainte-Claire à Baylen, tombèrent, le même jour, entre les mains des familiers du tribunal, qui jouèrent un grand rôle dans cette persécution[1].

Nous retrouverons bientôt plusieurs de ces martyrs parmi les condamnés ou les *réconciliés* dans les autodafés de 1559 à 1570, particulièrement à Valladolid et à Séville.

Cependant Philippe II, qui ne perdait pas de vue ses sujets réfugiés sur la terre étrangère, confia à Barthélemy Carranza la mission peu honorable de prendre des informations sur leur position, sur leurs relations et sur leurs écrits. Le prélat s'en acquitta avec autant d'adresse que d'ardeur; il put ainsi s'assurer que de nombreux ouvrages espagnols avaient été déposés au château de Bruxelles, pour être expédiés dans la Pé-

[1] Prescott, *Histoire de Philippe II*. Mignet, *Charles-Quint son abdication*, etc.

ninsule; tandis que ceux des réformateurs allemands ou français, transportés dans le Béarn, pénétraient en Espagne par les montagnes de Jaca. Il en fit brûler et jeter dans l'Adour une assez grande quantité [1]. Dans une lettre de fray Lorenzo de Villavicenzio, écrite de Bruxelles au secrétaire d'Etat, le 26 juillet 1563, il insiste pour que le roi donne ses ordres au sujet de trois individus arrêtés. Beaucoup d'hérétiques, ajoute-t-il, passent par les Pays-Bas, venant d'Allemagne, de France, d'Angleterre, et il témoigne la crainte qu'à la fin toute l'Espagne ne s'en ressente [2].

Les agents de l'inquisition à Barcelone écrivent à leurs supérieurs qu'on avait préparé une expédition de livres hérétiques à Perpignan; l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France informe directement le roi qu'on en envoyait de Paris, qui arrivaient à leur destination, malgré la rigoureuse surveillance des douaniers. Enfin, on sait par une lettre de Carranza à l'inquisition, qu'un grand nombre de ces livres étaient achetés à Francfort,

[1] Salazar de Mendoza, *Vida de Carranza*, d'après M. A. de Castro. Voir encore les instructions que Philippe II donna à Carranza, le 5 juin 1558.

[2] Gachard, *Corresp. de Philippe II*, tome II, p. 426.

expédiés en secret à Anvers, puis à Lyon et de là en Espagne.

L'inquisition ayant appris que dans le nombre se trouvait la Bible espagnole de Cassiodore de Reyna, la fit saisir avant qu'il en eût circulé un seul exemplaire. « Tout habitant, était-il dit dans ce même décret, doit déclarer s'il sait ou s'il a ouï dire que quelqu'un ait eu ou ait maintenant des livres de la secte de Martin Luther, ou des autres hérétiques..., ou des Bibles en langue vulgaire, ou d'autres écrits prohibés.[1] »

Un autre jour, c'étaient deux tableaux peints sur toile et une douzaine d'estampes que l'on dénonçait au saint-office, comme renfermant d'évidentes allusions aux doctrines de la Réforme. L'un de ces tableaux représentait, en effet, le Christ crucifié, dont la tête était environnée d'une gloire; au pied de la croix, on avait écrit ces mots tirés de Jérémie : « Je suis le Seigneur qui sonde les cœurs et les reins, » en opposition à la confession auriculaire; de la bouche d'un homme agenouillé près d'un autel, sortait cette légende : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent

[1] Pour ne pas éveiller les soupçons des moines chargés de les surveiller, les réfugiés prenaient de faux noms et portaient des vêtements laïques.

en esprit et en vérité. » Au second plan, un homme richement vêtu et dans l'attitude de la prière, avec ces paroles : « Ne vous enorgueillissez pas ; si les richesses abondent dans votre demeure, n'y attachez point votre cœur. » Puis, au-dessus : « Hypocrites, c'est de vous que voulait parler Esaïe, lorsqu'il disait : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi[1] ».

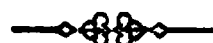
Pour indisposer davantage encore le peuple contre les protestants, on alla jusqu'à les accuser de tenir, pendant la nuit, des assemblées secrètes et de se livrer aux plus graves désordres, après avoir éteint les lumières. En 1561, on attribua à un complot luthérien un incendie qui consuma, à Valladolid, plus de quatre cents maisons[2].

L'année 1570 peut être considérée comme le terme de l'existence du protestantisme en Espagne ; en effet, aux autodafés qui furent célébrés dans la suite (et il y en eut jusqu'à la fin du siècle dernier), on ne voit figurer qu'un très petit nombre de confesseurs de la foi évangélique.

[1] Llorente, tome I, p. 485.
[2] Cipriano de Valera. Montanus. Ouvrages cités.

CHAPITRE II

Autodafé de Valladolid, le 22 mai 1559[1].



> Ces effroyables holocaustes et ces dégradantes réconciliations s'accomplirent au milieu des témoignages d'assentiment et d'allégresse d'un clergé dominateur, d'une cour impitoyable, d'un peuple fanatique.
>
> (Mignet, *Charles-Quint, son abdication, etc.)*

Sans doute un grand nombre d'autodafés eurent lieu en Espagne avant l'année 1559; mais comme les victimes étaient d'ordinaire des mahométans et des juifs relaps, nous n'avons pas à nous en occuper[2]. Nous devons en excepter tou-

[1] Llorente, tome II; Motley, *République des Provinces-Unies*, tome I; A. de Castro; Gachard, etc.

[2] La Rigaudière, *Histoire des persécutions religieuses en Espagne.*

tefois celui dans lequel le premier martyr protestant, San-Roman, paya de sa vie sa fidélité à ses convictions évangéliques [1]. Ce ne fut que douze ou quatorze ans plus tard que Valladolid vit s'élever sur sa grande place de nouveaux échafauds contre les protestants.

La première de ces lugubres solennités fut célébrée le 22 mai 1559, en présence de la régente Juana, de son neveu don Carlos, d'un nombre considérable de nobles, de dames de la plus haute distinction et d'un immense concours de peuple. Il est vrai que le souverain pontife avait daigné accorder quarante jours d'indulgence plénière à tous ceux qui assisteraient à cette fête du fanatisme ecclésiastique. La princesse avait même eu le soin de faire venir don Juan, fils illégitime de Charles-Quint, quoiqu'il n'eût encore que dix ans! C'était comme une leçon d'intolérance religieuse, destinée à faire comprendre à deux enfants que l'hérésie était un crime digne des plus grands châtiments.

La prédication avait été confiée à Melchior Cano, célèbre théologien du temps ; elle fut précédée

[1] Voir livre II, chapitre III.

d'une formalité digne à la fois du tribunal qui prononçait la sentence et du gouvernement qui se chargeait, sous peine d'excommunication, de la faire exécuter : l'inquisiteur Baca, archevêque de Séville, s'approchant de la tribune royale, enjoignit à la régente et à l'héritier de la couronne de prêter le serment en vertu duquel ils s'engageaient « à défendre la sainte inquisition en tout temps et en tout lieu, » et leur rappela « qu'ils devraient rendre compte de tout ce qu'ils auraient fait ou dit contre la foi, ainsi que de ce qu'ils auraient appris avoir été dit ou fait par d'autres personnes à cet égard. »

La régente et don Carlos prêtèrent sans difficulté ce serment, conforme, au reste, à l'engagement que prenaient les souverains espagnols lorsqu'ils montaient sur le trône [1]. Alors Baca les bénit, en disant : « Que Dieu fasse prospérer les affaires de Votre Altesse et de ses Etats ! »

Sans doute la princesse, qui considérait comme

[1] Moneantur sæculi potestates, et, si necesse est, per censuram ecclesiasticam compellantur omnes hæreticos, ab Ecclesia damnatos, de suis provinciis, pro viribus suis, exterminare ; et quum quis de novo eligitur in potestatem... debet hoc ipso juramento firmare (Haureaux, *Bernard Délicieux*, page 69).

un devoir l'obéissance absolue aux ordres du clergé, le fit par un motif de conscience. Quant à don Carlos, qui n'avait que quatorze ans, il était trop jeune pour en saisir toute la portée. Ce ne fut que plus tard, et peut-être au souvenir de l'effroi et de la répugnance que lui avait inspirés la vue d'un spectacle aussi horrible, qu'il se montra ouvertement hostile aux courtisans de son père et aux moines qui le gouvernaient [1].

La lecture des sentences, la dégradation des ecclésiastiques condamnés [2] et les autres formalités durèrent depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi; personne cependant ne donna le moindre signe d'impatience ou de lassitude. La régente elle-même ne se retira que lorsque tout fut terminé [3]. Les victimes s'acheminèrent

[1] Appendice, note I.

[2] On dépouillait le prêtre dégradé de ses vêtements ecclésiastiques, puis on lui raclait la peau des mains, des lèvres et du sommet de la tête, avec un morceau de verre, pour faire disparaître l'huile sainte dont on s'était servi pour le consacrer. « C'était, dit l'historien espagnol Cabrera, un remède céleste, un ange gardien du paradis, une fosse aux lions où Daniel et d'autres justes comme lui ne pouvaient souffrir aucun mal, mais où les pécheurs obstinés étaient mis en pièces. » (Motley, ouvrage cité; tome I, page 286 à 289.)

[3] Philippe V, petit-fils de Louis XIV, fut le seul souverain qui refusa d'assister aux autodafés.

alors, escortées par des hallebardiers, suivies de prêtres, des confréries et des écoles, vers le *Quemadero*, ou *Brûloir*, qui subsistait encore au commencement de ce siècle.

Trente personnes figurèrent dans cet autodafé; seize, dites *réconciliées*, avaient été condamnées à une détention temporaire ou perpétuelle, toutes à la confiscation de leurs biens [1]. Les quatorze autres, désignées comme plus coupables, furent livrées au bras séculier, car l'Eglise, on le sait, a « toujours eu horreur du sang, » et on lui recommanda de *les traiter avec toute douceur!* On avait eu soin d'interrompre les tortures plusieurs jours auparavant, autant que cela avait été possible, de peur que les traces de ces souffrances n'inspirassent aux témoins une pénible impression, ce qu'il fallait éviter à tout prix. « Quel homme, s'écrie Llorente à cette occasion, prétendrait que cette peine infligée pour une simple erreur de l'intelligence, fût conforme à l'Evangile [2] ? »

[1] Les *réconciliés* devaient de plus s'interdire dans leurs vêtements l'usage de l'or, de l'argent, de la soie, de la laine fine, et porter sur l'épaule et sur la poitrine une croix rouge.

[2] Llorente. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tome VIII, livre XXV, chap. III.

Le premier qu'on appela fut *Agostino Casalla*[1]. La veille, les inquisiteurs lui avaient délégué Antoine de Carrera, moine de l'ordre des Hiéronymites, pour lui communiquer le jugement qui le condamnait à mort. L'accusé ayant demandé s'il pouvait encore espérer une commutation de peine, Carrera lui répondit qu'on n'avait pas confiance dans la sincérité de ses aveux, mais que, s'il consentait à reconnaître l'exactitude des témoignages portés contre lui, le tribunal lui ferait peut-être miséricorde. Cazalla comprit que son sort était définitivement fixé. « Je dois donc, dit-il, me préparer à mourir dans la grâce de Dieu; car il m'est impossible de rien ajouter, sans mentir, à ce que j'ai déclaré. » Il se confessa au moine pendant la nuit et le lendemain matin.

Au moment où le cortège passait devant la tribune royale, Cazalla dit à la régente : « Pour l'amour de Dieu, que Votre Altesse daigne m'entendre! » La princesse ayant donné son assentiment, l'accusé s'agenouilla et prononça trois fois ces mots: « Béni soit Dieu! » Dans quel sens? c'est ce qu'on ne peut savoir, puisqu'on ne lui laissa

[1] Voir livre II, chapitre III.

pas le temps d'achever sa pensée, car les juges craignaient que Juana, émue de pitié, ne demandât sa grâce. Lorsqu'il fut arrivé au pied de l'échafaud, on le dépouilla de ses vêtements ecclésiastiques, qui furent remplacés par le san-benito; on lui mit sur la tête une mitre de papier et on l'attacha au poteau. A ce moment, il fondit en larmes, acte de faiblesse qui fut peut-être blâmé avec trop de sévérité par ses compagnons de supplice. Loin de tenir compte de ces reproches, Cazalla supplia les juges, avec plus d'instance encore, d'agréer sa réconciliation avec l'Eglise; il exhorta en même temps les autres martyrs à profiter de cette heure solennelle pour abjurer leurs erreurs. On dit que son frère Francesco ne put maîtriser son indignation et lui fit baisser les yeux par un geste de mépris [1].

Les inquisiteurs le récompensèrent de ses humiliations, de ses aveux et de son abjuration en donnant l'ordre de l'étrangler avant qu'il fût jeté dans les flammes [2]; mais rien ne put engager ces moines

[1] Llorente raconte que, sur l'échafaud, voyant passer sa sœur Constance parmi les condamnés à une détention perpétuelle, Cazalla dit à la princesse Juana : « Je supplie Votre Altesse d'avoir pitié de cette malheureuse femme qui laisse treize enfants orphelins. »

[2] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*. — Gonzalès

impitoyables à pardonner au malheureux Cazalla.

La légende ne tarda pas à s'emparer du nom de ce martyr et des circonstances de son supplice, qui impressionnèrent vivement la foule. Il aurait annoncé, prétendait la rumeur populaire, peu d'instants avant d'être attaché au poteau, qu'un cheval blanc monté par un cavalier invisible, traverserait les rues de Valladolid, dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, et que ce serait là, à la confusion des incrédules, le signe incontestable que Dieu lui avait fait miséricorde; les choses se seraient passées comme il l'avait dit, ce qui aurait porté l'effroi dans le cœur de tous ceux qui avaient assisté à son exécution.

Le frère d'Agostino, *Francesco Cazalla*, était un prêtre de Valladolid, pour lequel le peuple montrait beaucoup de vénération. On lui mit le bâillon dès le commencement de la cérémonie, pour l'empêcher de protester contre les abus de l'inquisition, comme il l'avait fait, sous les verrous mêmes du tribunal. Il mourut avec beaucoup de résignation et de fermeté.

de Illescas, cité par M. de Castro. — Selon l'auteur anonyme des *Martyrs d'Espagne,* et Crespin, Cazalla aurait fait une confession de foi évangélique avant de mourir.

Le troisième frère d'Agostino, don *Pedro*, prêtre de Pedrosa, arrêté le 25 avril 1558, eut le privilège d'être étranglé, avant que le feu fût mis au bûcher, parce qu'il avait fait quelques aveux utiles au tribunal.

On accorda la même grâce à plusieurs autres condamnés : dona *Beatrix Vibero-Cazalla*, dona *Catalina de Ortega*, fille du licencié Hernandez Diaz et veuve du commandeur Loaisa ; *Catalina Roman*, peut-être de la famille de François San-Roman ; *Isabella de Estrada*, de Pedrosa ; *Juana Blazquez*, servante de la marquise de Alcagnicès [1] ; *Alphonse Perez*, prêtre de Palencia ; l'orfèvre *Juan Garcia*, *Christobal de Ocampo*, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem ; le licencié *Perez de Herrera*, juge de Logrono, « parce qu'ils s'étaient rétractés publiquement, dit G. Illescas, témoin oculaire, quoiqu'on sût, de plusieurs d'entre eux au moins, qu'ils ne l'avaient fait que par la crainte du feu [2]. »

Antonio Herrezuolo, jurisconsulte distingué de Toro, joignait à une intelligence vaste et cultivée,

[1] Cette dernière était, comme son frère Domingo Rojas, élève de B. Carranza, dont elle faisait copier les œuvres espagnoles, et traduire celles qui étaient en latin. Llorente, tome III, pages 205, 206.

[2] M. A. de Castro ; Llorente.

une foi ferme et un caractère énergique. Il paraît avoir été converti avec son épouse *Léonor de Cisneros,* par Carlos de Seso, dont nous parlerons dans le chapitre quatrième. Cinq ans après la mort de celui-ci, les deux époux furent arrêtés et enfermés dans les prisons de l'inquisition ; Herrezuolo ne se laissa point ébranler par les souffrances de la torture et la perspective du supplice qui l'attendait. Il reconnut au contraire que non seulement il était partisan des doctrines luthériennes, mais encore qu'il avait cherché à les propager. Les efforts que l'on fit pour obtenir de lui des aveux compromettant ses coreligionnaires, ne furent pas moins inutiles.

Il n'en fut pas de même pour Léonor de Cisneros, âgée de vingt-quatre ans, qui unissait à une rare beauté la modestie et les vertus de son sexe. Effrayée, — et comment s'en étonner ? — par la terreur qu'inspirait à bon droit le seul nom de l'implacable tribunal, trompée par la promesse fallacieuse que des aveux sur les opinions de son mari sauveraient celui-ci, elle tomba dans le piège. Elle dut abjurer publiquement ses erreurs et fut condamnée à la réclusion perpétuelle dans un couvent.

Lorsque Herrezuolo vit parmi les « réconciliés » Léonor vêtue de l'ignoble san-benito, il ne put dissimuler l'impression pénible qu'il en reçut et lui dit : « C'est donc là le cas que tu fais de ce que je t'ai enseigné pendant six ans ! » La malheureuse femme, plus à plaindre qu'à blâmer, baissa les yeux, garda le silence, et fut reconduite dans sa prison, pénétrée de douleur, tandis que son mari s'éloignait d'elle et marchait à l'échafaud avec les autres martyrs.

Herrezuolo s'élevant au-dessus de tout ce qui pouvait l'attacher encore au monde des choses périssables, ne songeait qu'à mourir en chrétien. Pendant la marche du cortège, il chantait des psaumes et récitait à haute voix des passages de la Sainte-Ecriture en rapport avec sa position. Les juges craignant que ses paroles, ses chants, son courage ne jetassent quelque lumière dans l'esprit des spectateurs et ne leur inspirassent de la compassion pour l'héroïque victime, ordonnèrent qu'on lui mît le bâillon.

C'est probablement à ce moment qu'Agostino Cazalla l'engagea à rétracter ses erreurs ; mais il demeura calme et intrépide. G. Illescas, qui assistait à cet autodafé, raconte ses derniers moments

en termes saisissants : « Le bachelier Herrezuolo montra une obstination indomptable et se laissa brûler avec une force d'âme qu'on n'avait jamais vue. Je me trouvais tout près de lui, ensorte qu'aucun de ses gestes ne pouvait m'échapper. Bâillonné à cause de ses déclarations impies, il ne pouvait parler ; mais tout en lui indiquait un homme énergique et intrépide, qui aimait mieux périr par le feu que de s'humilier..... Je remarquais, en particulier, qu'il ne murmurait pas et ne manifestait pas de regrets ; toutefois, il y avait dans l'expression de sa physionomie une douleur profonde, comme je n'en ai jamais rencontré. »

Llorente raconte qu'un hallebardier, irrité de tant d'obstination, lui plongea sa lance dans le cœur, « action à peine croyable, » ajoute-t-il[1].

La noble épouse d'Herrezuolo, qui se reprochait amèrement sa faiblesse et ne pouvait point oublier le mépris qu'il avait paru lui montrer, vécut dès lors dans le recueillement, dans la prière et dans la méditation des promesses de l'Evangile ; elle professait franchement sa foi, sans se préoccuper des conséquences qui pouvaient en résulter pour elle.

[1] Llorente, tome II, page 227.

Assignée de nouveau devant le saint-office, elle montra dans tous ses interrogatoires autant de sérénité que de courage. Elle fut condamnée à être brûlée vive et exécutée à Valladolid.

« Neuf ans après la mort d'Herrezuolo, le 26 septembre 1568, raconte encore Illescas, son épouse se rendit justice elle-même, en se faisant brûler vivante, malgré tous les efforts que l'on fit pour l'en détourner... Elle avait trente-trois ans. Ce sacrifice peut s'expliquer psychologiquement, voici comment : Son mari, qui était tout pour elle, devait avoir laissé dans son cœur une impression d'autant plus profonde, qu'elle savait avec quel courage il était mort pour ses opinions ; et on comprend aisément qu'elle fût poursuivie du désir de se rendre digne d'un tel époux. Sur l'échafaud, en effet, elle montra qu'elle en était digne ; car, au milieu de ses souffrances, elle demeura si ferme, que les bourreaux eux-mêmes en éprouvèrent de la compassion et jetaient des fagots dans le feu pour l'activer, afin qu'elle souffrît moins longtemps[1]. » Beau témoignage, d'autant plus honorable qu'il sort de la bouche d'un ennemi.

[1] G. de Illescas, cité par M. A. de Castro. Llorente ne parle pas de la mort de Léonor de Cisneros.

« Qui ne donnerait une larme à ce noble couple, s'écrie M. A. de Castro, et n'éprouverait la plus profonde horreur pour ces juges qui, au lieu de chercher par la persuasion à retenir les fidèles dans le sein de l'Eglise, recouraient à la torture et au bûcher? Certainement Herrezuolo et Léonor ont trouvé auprès de Dieu la miséricorde qui leur a été refusée sur la terre, et ce doit être là notre consolation. »

Parmi les « réconciliés, » on mentionne don *Pedro Sarmiento de Rojas,* juge de l'Ordre de Saint-Jacques de Compostelle et commandeur de Quintana; don *Luis de Rojas*, son fils, qui fut condamné à vivre éloigné de Madrid, de Valladolid et de Palencia, sans qu'il lui fût permis de quitter l'Espagne; dona *Mencia de Figueroa*, épouse de Rojas, soumise à l'emprisonnement perpétuel, malgré son abjuration; dona *Anna Enriquez de Rojas,* remarquablement douée à tous égards, très versée en particulier dans la connaissance des œuvres de Calvin et de C. Ponce de la Fuente; elle avait à peine vingt-quatre ans lorsqu'elle fut condamnée à passer toute sa vie dans un couvent; dona *Maria de Rojas,* âgée de vingt ans, condamnée à la réclusion perpétuelle dans le cloître de

Santa-Catalina ; dona *Zuniga de Baeza,* religieuse comme la précédente ; dona *Costanza Vibero-Cazalla,* sœur d'Agostino ; dona *Juana-Silva de Ribeira*, avec son mari, don *Juan Vibero-Cazalla* ; *Isabella Minguez*, servante de dona Beatrix Vibero-Cazalla, et son frère, *Antonio Minguez* ; *Daniel de la Quadra.* On confisqua de plus, selon l'usage, les biens de tous les accusés.



CHAPITRE III

Autodafé de Séville, le 24 septembre 1559.



La guerre avec la France terminée par la paix de Cateau-Cambrésis[1], les Pays-Bas et les Flandres pacifiés, Philippe II s'était décidé à retourner au plus tôt en Espagne. Il avait appris, en effet, que la Réforme y faisait de rapides progrès, et il avait hâte de prendre des mesures pour les arrêter à temps. Il partit pour la Zélande vers le milieu du mois d'août 1559 ; mais il ne voulut pas quitter les Pays-Bas sans leur laisser un témoignage de sa sollicitude pour leurs intérêts religieux. L'évêque

[1] 3 avril 1559. En vertu de ce traité, Henri II donnait sa fille Elisabeth en mariage à Philippe II et lui restituait 189 villes en Italie et en France.

d'Arras déclara au nom du roi que : « Sa Majesté avait résolu de marcher sur les traces de son seigneur et père, se souvenant des mémorables paroles que l'Empereur lui avait adressées à l'occasion de son abdication[1]. » Il recommanda en même temps aux conseils de justice de Gand l'exécution ponctuelle des placards contre l'hérésie,... sans respecter qui que ce fût; qu'on procédât aussi bien contre les juges qui usaient de dissimulation et de connivence, que contre les transgresseurs... Il leur enjoignait de faire procéder contre quiconque nuirait aux choses de la religion et du service de Dieu... Enfin il leur signifiait qu'ils n'eussent à admettre ou commettre dans les charges de la magistrature municipale... personne qui fût infecté, noté ou suspecté d'hérésie, ou qui n'eût été toujours réputé bon catholique[2].

La flotte, qui l'attendait dans le port de Flessingue, leva l'ancre le 20 du même mois; le 29, elle était en vue de Laredo, lorsque le temps, jusqu'alors favorable, changeant tout à coup, il s'éleva une furieuse tempête qui dispersa les quatre-

[1] Motley. Ouvrage cité, tome I, p. 261.
[2] Gachard, *Philippe II et Don Carlos*, page 294.

vingt-dix vaisseaux dont elle se composait; neuf furent engloutis dans les flots et la riche cargaison que Charles-Quint avait réunie, pour l'expédier en Espagne, fut complètement perdue. Le roi dut gagner la côte sur une barque, après avoir fait vœu d'exterminer l'hérésie dans ses Etats, s'il sortait sain et sauf de ce naufrage; plus de mille personnes y périrent. C'est à cette occasion qu'on a dit que Charles-Quint avait appauvri la terre pour enrichir l'océan[1].

Philippe II, à peine débarqué, prit la route de Séville, où l'attendaient sa sœur Juana et son fils don Carlos. On lui avait préparé des fêtes splendides pour célébrer son heureux retour; et pour satisfaire au vœu qu'il avait fait d'exterminer les hérétiques, on eut l'attention délicate d'y joindre un autodafé. Mais, pressé d'arriver à Valladolid, il se contenta de remercier les magistrats et les inquisiteurs de Séville de la brillante réception dont il avait été l'objet, quitta l'Andalousie vers le milieu du mois de septembre et s'achemina rapidement du côté de la capitale de la Castille.

[1] Prescott, *Vie de Philippe II,* tome II, chap. II; G. Leti, *Vie de Philippe II;* Fleury, L. 154, § 46; Llorente.

L'autodafé n'en eut pas moins lieu à Séville au jour fixé, le 24 septembre. Il fut célébré sur la place de Saint-François, en présence de la cour royale de justice, des chanoines de la cathédrale, d'un grand nombre de dignitaires, de la duchesse de Béjar, qu'entouraient plusieurs dames de haut rang ; on y vit, comme à Valladolid, un concours considérable de spectateurs de toute condition.

Vingt-deux personnes devaient périr sur le bûcher ; les « réconciliés, » au nombre de quatre-vingts, formaient un groupe particulier de l'autre côté de la place. On ne brûla en effigie qu'un seul des condamnés à mort, *Francesco Zafra*, dont nous avons raconté le jugement et la fuite [1].

L'une des premières victimes fut *Marie Bohorques*, qui avait été incarcérée comme hérétique, après la condamnation du docteur Egidius [2]. Des jésuites et des dominicains, toujours unis pour persécuter les chrétiens évangéliques, étaient venus plusieurs fois dans son cachot pour lui arracher une abjuration publique et des dénonciations aux dépens de ses frères dans la foi.

[1] Livre II, chap. VI.
[2] Livre II, chap. V ; Crespin, p. 497, A.

Mais ils trouvèrent dans cette humble servante du Seigneur une connaissance et une intelligence des Livres saints qui les réduisirent plus d'une fois au silence. Un jour, en particulier, c'était la veille même de son supplice, elle les pria avec douceur de ne pas insister davantage, puisque l'intérêt qu'ils pouvaient porter à son salut n'égalerait jamais celui qu'elle y attachait elle-même; de plus, si elle était convaincue de la vérité de ses croyances, avant d'avoir des entretiens avec eux, elle l'était bien plus maintenant que tant de théologiens papistes n'avaient su lui opposer que des raisons auxquelles il lui avait été si facile de répondre.

Le lendemain, Marie Bohorques fut conduite avec les autres condamnés sur le *Quemadero*. Comme la plupart des martyrs protestants de toute nationalité, elle entonna un psaume avec une douceur évangélique; puis elle adressa à ses compagnons de souffrance des consolations et des encouragements; aussitôt les inquisiteurs, impatientés de ces chants qui témoignaient d'une foi ferme et calme, lui firent mettre le bâillon; cependant on dut le lui enlever quelques instants après. Loin d'en profiter pour abjurer, elle dit à ses juges d'une

voix assurée : « Je ne peux ni ne veux me rétracter, » belle et noble réponse qui rappelle celle de Luther à la diète de Worms.

Un des condamnés, probablement don Juan Ponce de Léon, qui venait d'abjurer, voulut l'engager à suivre son exemple ; il ne fit que s'attirer les reproches de Marie Bohorques, qui l'appela : « ignorant, idiot, bavard. » « Au reste, ajouta-t-elle, ce n'est pas le moment de peser les objections, employons le peu de temps que nous avons encore, à méditer sur la mort du Rédempteur, pour qui nous souffrons. » A peine avait-elle prononcé ces mots que Ponce, en récompense de son repentir, fut saisi, lié au poteau, étranglé et jeté dans les flammes.

Pendant ce temps, on l'avait attachée elle-même au poteau ; déjà on approchait les torches, lorsque les moines, par pitié pour sa jeunesse, demandèrent qu'on lui accordât un nouveau délai. Ils l'invitèrent alors à répéter le *credo* catholique, lui promettant sa grâce si elle le faisait ; elle y consentit, mais en l'expliquant dans le sens de sa foi avec une parfaite liberté d'esprit. Les juges, indignés, donnèrent l'ordre de lui passer la garrotte autour du cou, et de livrer son cadavre aux

flammes. « Telle est l'histoire authentique, ajoute Llorente, conforme aux pièces du procès, à la relation de l'autodafé qui fut écrite le lendemain même, et à celle qu'en publiait Gonzalès de Montès [1]. »

L'histoire d'un jeune homme et de ses deux sœurs ne nous offrira pas moins d'intérêt; d'un côté, parce qu'il s'agit d'une famille tout entière; de l'autre, à cause de la sérénité, de la paix, du courage qui en distinguèrent tous les membres, depuis la mère jusqu'au plus jeune de ses enfants. Quelle froide barbarie chez les juges! Quel fanatisme insensé dans la foule! Quelle humiliante servitude de la part des grands, des autorités politiques et civiles, des souverains eux-mêmes!

Le licencié *Juan Gonzalez* [2], prêtre de Séville, d'origine maure, était renommé dans toute l'Andalousie comme l'un des prédicateurs les plus éloquents de l'Espagne. Irréprochable dans sa conduite et très versé dans la connaissance des Livres sacrés, « il avait, dit Montanus, abandonné le limon

[1] Llorente, tome II, pages 266 à 268; Crespin, p. 497, A; Montanus; A. de Castro; Rosseeuw Saint-Hilaire. Ouvrages cités.

[2] Crespin, p. 496, B.

de la théologie scolastique. » Déjà à l'âge de douze ans il avait eu maille à partir avec l'inquisition, qui lui imposa quelques pénitences, pour avoir parlé en faveur du mahométisme. Plus tard, instruit par les docteurs Egidius et C. Ponce de la Fuente, il embrassait avec ardeur leurs opinions dogmatiques. Le saint-office, après avoir recueilli des informations précises à cet égard, ordonna son emprisonnement dans le château de Triana.

Juan Gonzalez eut cruellement à souffrir de la torture ; il n'en demeura pas moins inébranlable, grâce à la fermeté de sa foi et aux encouragements de sa pieuse mère, qui, enfermée dans un cachot voisin, donnait à ses enfants l'exemple de la fidélité chrétienne. Un jour il dit à ses juges : « Ce que vous appelez hérésie est la pure parole de Dieu ; si mes croyances diffèrent des doctrines de Rome, c'est que les vôtres s'éloignent de l'Evangile. C'est vous qui devez abjurer et non pas moi ; je n'ai ni à désavouer ma foi, ni à dénoncer mes frères ; ils connaissent comme moi la vérité, ils sauront, comme moi, mourir pour elle. »

Au point du jour, on amena dans la prison de Gonzalez ses deux sœurs, tandis que leur mère et un frère plus jeune étaient réservés pour un autre

autodafé. A peine fut-il sorti du château de Triana, pour rejoindre le cortège des victimes, qu'il commença à chanter avec ses sœurs le psaume CIXe, dans la belle langue castillane[1] :

Dieu de ma louange, ne te tais point ;
Car ils ouvrent contre moi une bouche méchante et trompeuse.
Ils me parlent avec une langue mensongère,
Ils m'environnent de propos haineux,
Et ils me font la guerre sans cause.
Tandis que je les aime, ils sont mes adversaires;
Mais moi je recours à la prière...
Ils me rendent le mal pour le bien,
Et de la haine pour mon amour.

Après une longue marche, que rendait plus pénible encore la foule qui encombrait les rues

[1] L'Espagne eut un psautier d'après Marot ; il n'est pas complet, il est vrai, et, comme le psautier italien, il est dû à un Français, Jean Le Quesne... L'édition qu'en possède la bibliothèque de Sainte-Geneviève, à Paris, est datée de 1606; mais elle doit avoir été précédée d'une autre ; car Adler *(Bibliotheca biblica Lorckiana)* en mentionne une sans indication de lieu ni de date, ce qui pourrait bien être la première. D'un autre côté, selon une pièce de vers, composée par le docteur Ramus et placée en tête du psautier latin qu'André Spethe fit paraître en 1596, on chantait déjà à cette époque les psaumes de Th. de Bèze et de Marot en espagnol. (Bovet, *Histoire du psautier,* p. 104.) Le psautier espagnol était suivi de la liturgie de Genève en espagnol.

populeuses de la cité andalouse, le prêtre et ses sœurs arrivèrent sur la grande place, en même temps que les autres condamnés. Un évêque et ses desservants attendaient Gonzalez au pied d'un autel. Avant de le dégrader, on fit de nouveau des efforts pour l'engager à faire une abjuration publique; mais ils furent aussi inutiles que les précédents; on le dépouilla alors de ses vêtements ecclésiastiques, au milieu des chants du clergé et des imprécations de la multitude, que cet émouvant et horrible spectacle surexcitait de plus en plus.

Lorsque le lugubre cortège déboucha sur le *Quemadero,* on exhorta les sœurs de Gonzalez à se rétracter; l'une d'elles, probablement la plus jeune, sentit son courage fléchir, mais un regard jeté sur son frère la raffermit dans sa résolution de partager le sort de sa famille; les deux sœurs répondirent qu'elles se conformeraient aux conseils de leur frère. Celui-ci, intrépide pour elles comme pour lui-même, les exhorta à ne se laisser ébranler ni par les promesses insidieuses des moines, ni par leurs menaces; on lui imposa silence en lui mettant le bâillon. Appelées, selon l'usage, à réciter le *credo,* les jeunes filles le répétèrent d'une

voix ferme, article par article, en supprimant toutefois ce qui ne s'accordait pas avec leurs croyances. « Je crois à la sainte Eglise catholique! » dirent-elles. « Dites la sainte Eglise romaine! » leur crièrent les prêtres. Elles promirent alors d'employer les mêmes expressions que leur frère, si on lui permettait de parler; mais à peine le bâillon lui fut-il enlevé, qu'il les engagea de nouveau à persévérer dans le bon combat de la foi, leur parla de la gloire céleste qui les attendait, et leur rappela combien elles devaient s'estimer heureuses d'avoir trouvé, dans l'Evangile, une lumière qui avait dissipé dans leur cœur les ténèbres de la superstition romaine. Au moment où les bourreaux recevaient l'ordre d'approcher du bûcher leurs torches allumées, Gonzalez et ses sœurs entonnèrent le psaume CVI[e] :

Louez l'Eternel, car il est bon,
Car sa miséricorde dure à toujours!
Qui dira les hauts faits de l'Eternel?
Qui publiera toute sa louange?
Heureux ceux qui observent sa loi,
Qui pratiquent la justice en tout temps!
Eternel, souviens-toi de moi...
Afin que je voie le bonheur de tes élus,
Et que je me glorifie avec ton héritage!

Les inquisiteurs, pour tromper le peuple que le courage de ces martyrs avait vivement impressionné, eurent l'audace de déclarer que les Gonzalez venaient de se rétracter, ensorte qu'on leur fit la grâce de les étrangler préalablement. Lorsque la fumée se fut dissipée, il ne resta sur la place où ils avaient péri que trois tertres formés par leurs cendres.

Cette histoire forme le sujet d'un beau poème anglais [1]. L'auteur, Mme Hamans, désigne Gonzalez et ses sœurs sous les noms de Alvar, Inès et Thérèse; la scène se passe au milieu des forêts vierges de l'Amérique du Nord; un Espagnol, échappé aux poursuites de l'inquisition, raconte à ses amis les horreurs de la persécution et les souffrances dont les disciples de l'Evangile étaient les victimes dans sa patrie.

Arias Garcia, *Christobal de Arellano*, *Juan de Léon*, *Fernando de San-Juan* et le médecin *Christobal de Lozada* [2] périrent également sur l'échafaud, ou brûlés vifs, ou étranglés auparavant;

[1] *The forest sanctuary.*

[2] Voir livre II, chap. V.

dona *Maria de Vincès*, dona *Maria Cornel*, dona *Isabella de Baena* qui appartenait aux premières familles de Séville, et treize autres accusés, dont les noms n'ont pas été conservés, moururent pour cause de fidélité à l'Evangile, avec l'intrépidité la plus héroïque [1].

[1] Montanus, *Actes, etc.*



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME



Pages.

AVANT-PROPOS 5
INTRODUCTION 11

LIVRE I

AVANT LA RÉFORMATION

CHAP. I. Claude dit de Turin 16
CHAP. II. Vaudois, Patarins, Cathares, Pauvres de Lyon, en Espagne 24
CHAP. III. Ecrivains à tendance évangélique avant la réforme 33
CHAP. IV. L'inquisition en Espagne 61
CHAP. V. Les Jésuites 84

LIVRE II

CIRCONSTANCES FAVORABLES — CHRÉTIENS ÉVANGÉLIQUES NON PROTESTANTS — CARRANZA

CHAP. I. Circonstances favorables 103
CHAP. II. Ecrivains évangéliques non protestants . . 110

CHAP. III. Barthélemy Carranza 132
CHAP. IV. Etablissement et développement de la Réforme 163
CHAP. V. Eglise de Séville 173
CHAP. VI. Eglise de Valladolid 221

LIVRE III

PERSÉCUTIONS GÉNÉRALES — AUTODAFÉS DE VALLADOLID, DE SÉVILLE, DE TOLÈDE, DE MURCIE, DE SARAGOSSE — FANATISME D'UN PÈRE — RÉFLEXIONS

CHAP. I. Persécutions générales en Espagne . . . 255
CHAP. II. Autodafé de Valladolid, le 22 mai 1559. . 275
CHAP. III. Autodafé de Séville, le 24 septembre 1559. 290



HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

PAR

MOÏSE DROIN

» Au demeurant, je suis toujours le même
» que vous avez connu..... tenant toujours
» rancune à Constantin pour avoir protégé
» l'Eglise et substitué les conversions par
» force aux conversions par la liberté. »
(Lettre de l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.)

I

LAUSANNE
H. MIGNOT, ÉDITEUR
Pré-du-Marché, 7.

EN VENTE A LA MÊME ADRESSE :

Lausanne. — Imp. L. CORBAZ & Comp.



